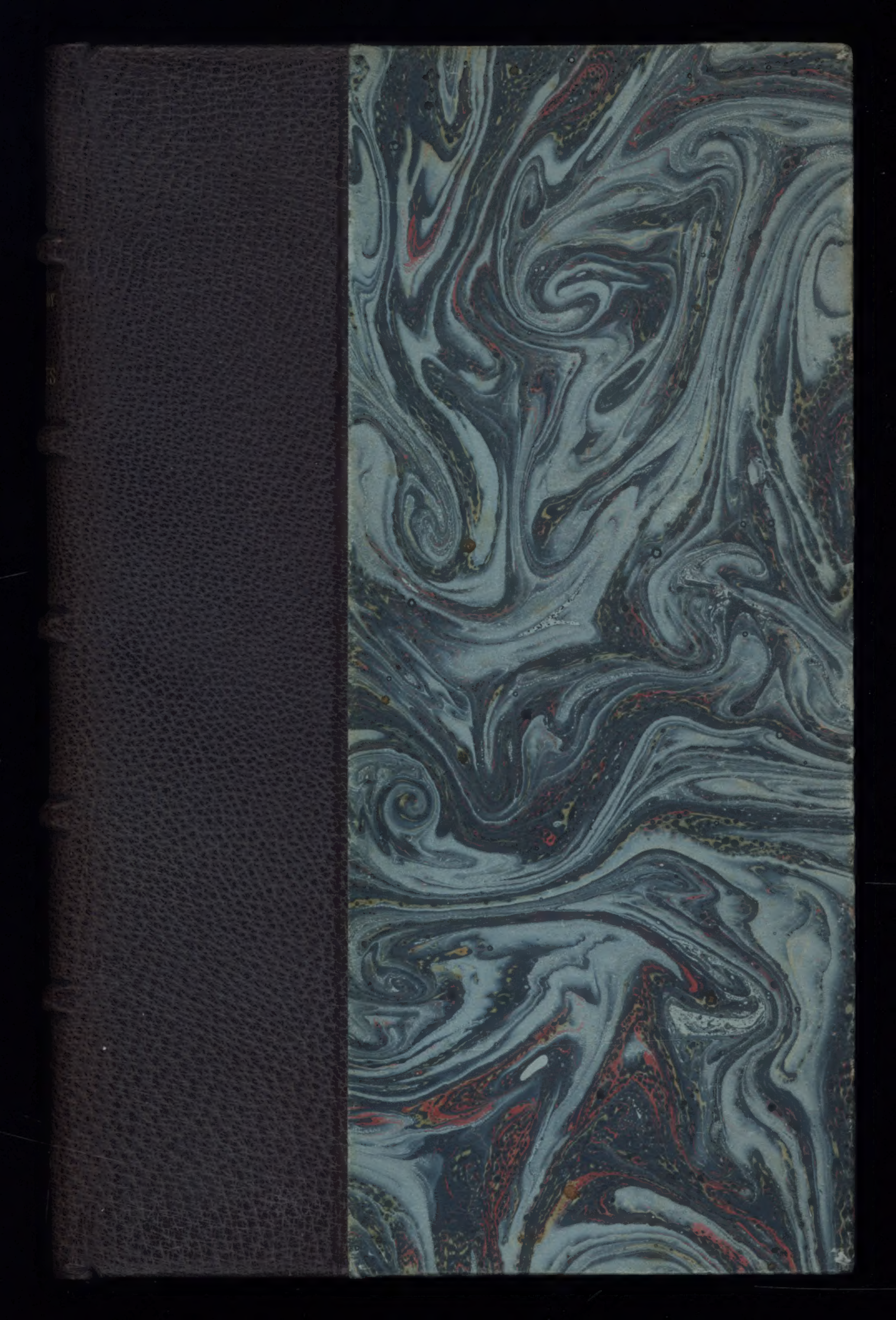
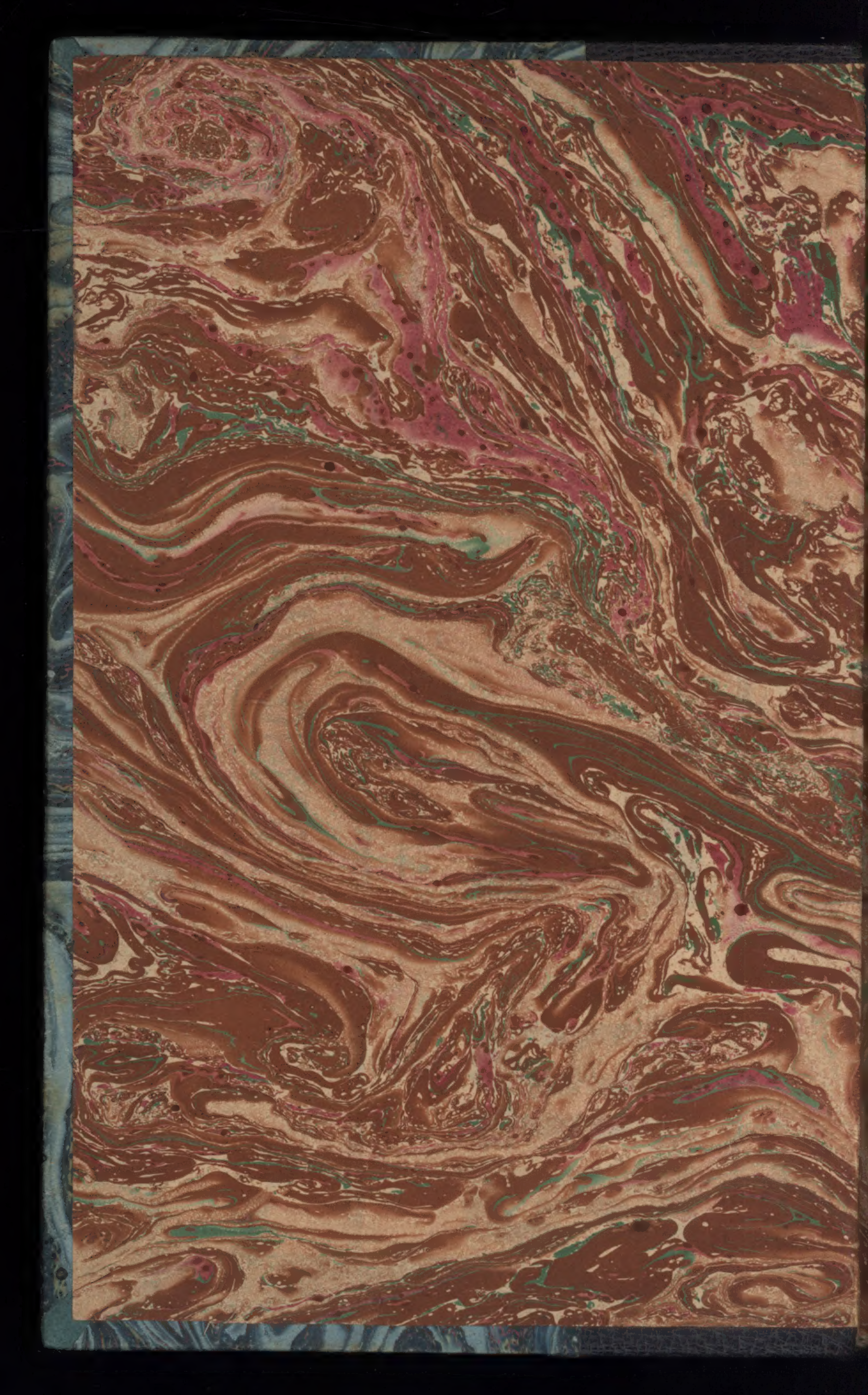
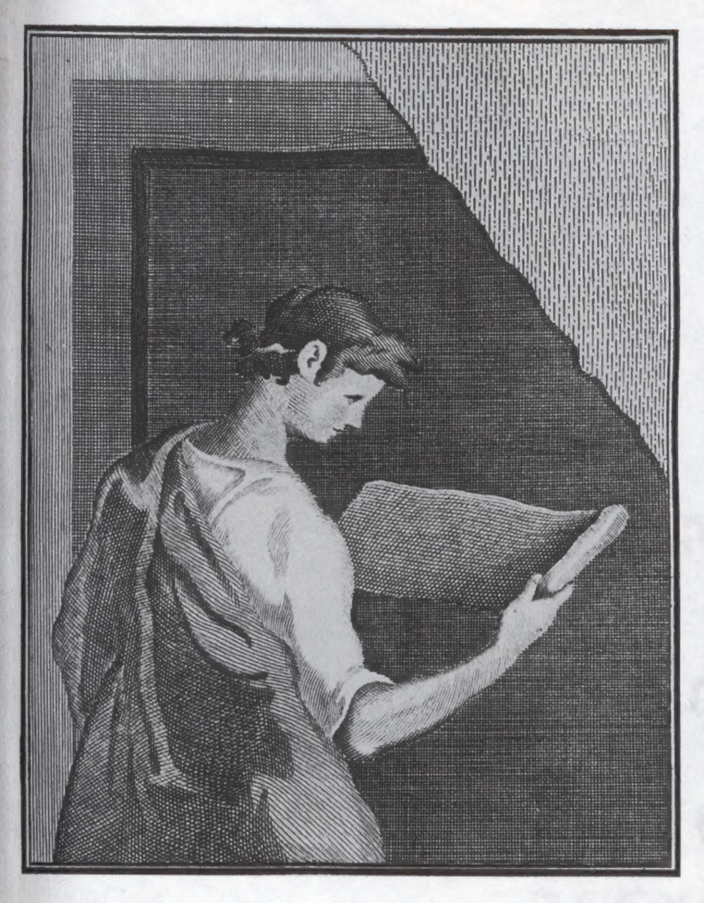






DOMINIQUE DURANDY

MON PAYS

Villages et Paysages de la Riviera

NOUVELLE SÉRIE



PARIS ET BRUXELLES
LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE
G. VAN OEST & Cie, Éditeurs

—

1920

Il a été tiré de cet ouvrage une édition de luxe, sur papier de Hollande à la cuve Van Gelder Zonen à grandes marges, texte réimposé, contenant une série de 24 planches hors texte d'après les compositions de G.-A. Mossa.

Le tirage de cette édition de luxe est limité à 225 exemplaires numérotés.

DOMINIQUE DURANDY

MON PAYS

Villages et Paysages de la Riviera



PARIS ET BRUXELLES
LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE
G. VAN OEST & Cie, ÉDITEURS

1920

AU LECTEUR

Continuons à égrener le collier de perles....

Le premier volume de *Mon Pays* fut accueilli avec une bienveillante faveur. La critique lui fut indulgente, même à Paris, où les timides écrivains de province se risquent avec l'appréhension peureuse dont sont possédés les néophytes franchissant le seuil du Temple. Grâces soient rendues aux aimables confrères qui voulurent bien trouver quelque joie à la lecture de ces descriptions de la Riviera, récompensant d'un laurier précieux les amoureux efforts d'un révélateur de paysages méditerranéens et de somptuosités villageoises.

Aussi bien, les évocations de cette terre voluptueuse et parfumée ne laissent-elles personne insensible. Ainsi la silhouette d'une jolie femme retient le regard des plus indifférents et son parfum subtil trouble étrangement même les hommes férus d'austérité et de philosophie. La Riviera est une séductrice habile, d'autant plus dangereuse que ses moyens de fascination ne sentent ni l'artifice, ni la ruse. Elle est belle parce que la nature lui a prodigué ses dons les plus rares et que

les divins artistes de la Création ont dessiné pour elle les plus magnifiques architectures, les plus aimables collines, les rivages les plus gracieux, en même temps qu'ils prenaient sur leurs riches palettes les couleurs les plus douces, les luminosités les plus éclatantes, mêlant harmonieusement l'or, la pourpre, l'améthyste, la topaze, le saphir, le lys virginal, les tendresses des roses, le velours des bougainvillées, la pâleur nacrée des aurores, le feu véhément des crépuscules. Ainsi parée, la Riviera, nouvelle Armide aux jardins enchantés, reçoit les hommages de ceux qui l'approchent, et qui, l'ayant vue, n'en peuvent détacher leur pensée et leur soupirante adoration. On l'aime, on la désire, on murmure à son adresse de tremblantes déclarations, et si les nécessités de la vie obligent à fuir un instant le rivage délicieux, le souvenir demeure ineffaçable des amours goûtées dans la féerie des journées tièdes, sous le plus beau ciel du monde.

L'écrivain qui pénètre les secrets de cette grande fascinatrice et les révèle d'une plume téméraire est donc assuré de trouver, un peu partout, des complicités souriantes et de faciles approbations.

Ce nouveau volume profitera, je l'espère, de ces instinctives complaisances. La Riviera n'ayant que des admirateurs, le modeste troubadour qui la chante récoltera les applaudissements et les fleurs de la foule éblouie. Celle-ci lui sera reconnaissante de son zèle et de sa piété, d'autant plus que des hommes méchants menacent, à cette

heure, de porter sur elle une main sacrilège et prétendent la faire sortir de sa torpeur alanguie, favorable aux rêveries passionnées. Ils font l'inventaire de ses trésors, mesurent le débit des rivières, la hauteur des chutes d'eau, sondent la profondeur des golfes et des rades, et parlent de construire des ports considérables, de dresser des cheminées d'usine et des machineries trépidantes jusqu'au cœur des cités blanches, au risque de bouleverser les parterres de fleurs et de troubler la sérénité d'un azur immaculé. Il en est qui voudraient installer, à la place des buissons de roses, des forges diaboliques ; d'autres rêvent de substituer aux parfums surannés des fleurs les odeurs plus modernes des fabriques d'engrais ou des usines de carbures, et d'obscurcir le ciel par des fumées abondantes...

Il est donc opportun de fixer de notre mieux le visage actuel de la Riviera, pour que, plus tard, si les enlaidisseurs et les futuristes réussissent dans leurs desseins néfastes, il soit au moins loisible d'imaginer, par la description et l'image, les grâces d'antan et de s'agenouiller devant elles comme on fait pour certains tableaux de Léonard ou du Titien, qui nous gardent le visage délicieux de beautés célèbres tombées en poussières, et dont il ne subsiste pour les vivants que le souvenir attendri.

D. D.

Nice — Décembre 1919.

I

LA CEINTURE DE VÉNUS

Oui l'Aphrodite est belle, elle est riche
d'attraits.
Lionel DES RIEUX — *Le Chœur des Muses.*

Sous ce titre d'un paganisme voluptueux sont groupées les descriptions de quelques-unes des collines qui font autour de Nice une admirable ceinture de verdures, de rochers abrupts, de champs d'oliviers et de fleurs. Nice n'est-elle pas comparable à une blanche Vénus, mollement étendue sur le rivage Méditerranéen, goûtant amoureusement les caresses du soleil et des flots ? Et Théodore de Banville n'a-t-il pas joliment écrit, avec un pieux enthousiasme : « La mer de Nice est la mer azurée des dieux, faite pour porter les Vénus et les Amphitrites » ?

L'ACROPOLE NIÇOISE

LE CHATEAU [1]

« La haute et verdoyante montagne,
appelée encore le château... »
Th. de Banville — *La Mer de Nice.*

Nice a son château, tout comme Avignon, Carcassonne, Milan ou Salzbourg.

Avant de s'épanouir en cité de beauté, de parfums et d'amour, la « perle de la Côte d'Azur » goûta, en effet, les joies austères de la vie militaire. Elle fut une forteresse généreusement armée de bastions et de tours ; une enceinte solide corsetait tyranniquement les demeures des citadins, les églises et les couvents ; les habitants étaient contraints de se réfugier dans leurs caves aux jours difficiles des bombardements incendiaires et les remparts connaissaient successivement la morsure des Provençaux, des Turcs, des Espagnols et des Français.

Le jeune et pétulant petit-fils de la Marquise de Sévi-

1. Le château est la colline feuillue où s'adosse la Vieille Ville. On y conserve des établissements militaires et un cimetière contenant de riches tombeaux appartenant à la bourgeoisie locale. Gambetta y est enseveli.

gné cueillit, dans un de ces sièges, ses premières brisques, et la chronique nous a conservé le récit piquant donné par la Marquise, sa grand'mère, de cette juvénile audace : « Il alla d'abord porter des fascines au petit pas, car c'est le bel air ; mais quelles fascines, toutes d'orangers, de lauriers-roses, de grenadiers ! ils ne craignaient que d'être trop parfumés. Jamais il ne s'est vu en si beau pays, ni si délicieux... » M. de Catinat commandait l'assaut, car il était besoin d'illustres guerriers pour réduire la place de Nice. Malgré la grâce du paysage, les odeurs troublantes des fascines récoltées aux abords de la ville, le Maréchal bombardait avec une fureur si diabolique qu'un boulet incendia la poudrière, provoquant une explosion formidable qui renversa une partie de la forteresse et un grand nombre de maisons.

Quelques années plus tard, un autre maréchal de France, Berwick, s'acharna à son tour contre la malheureuse ville, et l'ayant prise de vive force, lui infligea des mutilations définitives qui la muselèrent et éteignirent à jamais ses ardeurs belliqueuses. C'était en 1706.

Après cette humiliation militaire, Nice se mit à cultiver son jardin peuplé de roses et d'orangers. Elle secoua les oripeaux soldatesques qui pesaient encore sur ses épaules, renversa les murailles désormais inutiles, éventra les portes devenues trop étroites, et respirant largement après la chute de ces entraves gênantes, jeta sur le Paillon des ponts qui lui permirent de faire jaillir, sur la rive droite du « fleuve », des quartiers neufs où s'arrêtèrent les étrangers, en quête d'aimables villégiatures hivernales. Alors, commença la montée glorieuse de la Nice dont nous saluons aujourd'hui la prodigieuse floraison, la cité des jardins, des poivriers, des

palmiers, des larges avenues ensoleillées, des palaces et des casinos, mollement étendue sur le rivage méditerranéen comme une langoureuse Aphrodite, aux pieds de laquelle le flot déroule amoureusement la soie de ses vagues caressantes, la Nice radieuse, pimpante, aux rutilantes façades sous la coiffe pourprée des toitures, perverse de tous les péchés d'amour, voluptueuse et féline comme une bête ronronnante, charmante de tous ses sourires prometteurs, fardée comme une coquette de rouge, de mauve, de reflets d'améthyste, de clairs de lune, de rayons de soleil, de poussières d'azur, de diamants et de perles, la Nice qu'ont adorée et chantée les poètes, les romanciers, les amants de la Nature, Théodore de Banville, Paul Bourget, Theuriet, Dellile, Paul Margueritte, Louise Ackermann, Gustave Nadaud...

Mais, de son matériel militaire d'antan, Nice a conservé amoureusement son « Château ». Le Château où paradaient le Palais du Gouverneur, le Donjon, la Grande Tour, la Tour aux cloches, la Tour royale, la Tour des prisons... On en parle toujours avec considération, respectueusement, avec sympathie, comme s'il s'agissait d'un ancêtre auréolé de gloire, d'une relique ou d'un capitole, et les yeux des Niçois se mouillent facilement lorsqu'il est question, dans les discussions citadines ou les programmes édilitaires, de leur « Château ».

Pensez donc ! Le Château, qui connut les exploits de la vierge guerrière niçoise, Catherine Ségurane, qui cracha la mitraille sur les Galères de Barberousse, et si valeureusement se mesura avec les artilleries françaises et espagnoles ! Le Château, où fut embastillé l'infortuné prince Djemm, frère du Sultan Bajazet, qui

se consolait de sa captivité en cultivant la muse poétique comme notre Charles d'Orléans. Il ne faudrait pas y toucher ou en rire, *non*, on risquerait de voir s'insurger contre le sacrilège ou le blasphémateur les troupes de petits vagabonds qui ont coutume de s'y ébrouer avec fracas, les bonnes d'enfants qui flirtent avec les militaires sur des bancs de pierre dont la fraîcheur insidieuse ne ralentit qu'imparfaitement leurs ardeurs amoureuses, les flâneurs, les rêveurs, les poètes qui affectionnent ce coin de Nice un peu solitaire, ombreux et mystérieux, où flottent des souvenirs d'épopées et dorment d'innombrables défunts enfouis dans la terre illustrée par tant de combats.

Cependant, le « Château » n'est qu'une appellation symbolique. A vrai dire, il n'y a plus de Château. Il est mort depuis longtemps, blessé par les bombes françaises, achevé par les habitants avides de ne plus se mêler aux disputes des princes et des rois. Quelques pans des murailles orgueilleuses gisent seulement çà et là, débris informes que les promeneurs considèrent sans émotion ; quelques ruines encombrent encore la place où s'élevait autrefois la cathédrale Sainte-Marie de l'Assomption ; un restant de tour — la Tour Bellanda — qui défendait la forteresse du côté de la mer[1], chauffe maintenant au soleil sa panse embourgeoisée et sert aux usages d'une hôtellerie voisine. Tout le reste a disparu.... Le Château n'est plus qu'un monticule verdoyant, aux entrailles de pierre, semé de cactus, de pins, d'oliviers, de charmes, de chênes verts et de palmiers, aménagé en terrasses, parcouru par des routes et des sentiers, surveillé par des gardes champêtres, où chante une cascade dis-

1. La Tour Bellanda a été restaurée au XIXe siècle.

posée dans sa partie supérieure, et que les artilleurs des casernes urbaines utilisent pour leurs exercices compliqués.

Car le « Château » n'est point définitivement désaffecté. Il ne s'est pas entièrement affranchi de ses disciplines anciennes. Les guerriers le possèdent toujours, ils sont propriétaires de cet illustre défunt, et pour affirmer publiquement leurs droits, ils ont installé des canons, des fascines, des plates-formes sur lesquelles s'exercent, en pleine lumière, dans la radieuse clarté d'un paysage rutilant, les jeunes recrues destinées à s'instruire dans l'art de la balistique. Mais le « civil » a réclamé et obtenu sa part dans l'usage du « Château » . Les Niçois ont la jouissance de cette propriété d'autrui, ils peuvent s'y comporter comme chez eux, aménager, embellir, saccager aussi, se prélasser dans les chemins et sous les futaies autant qu'il leur plaît, s'arrêter à tous les points de vue, y conduire leurs familles et leurs chiens, y casser au besoin la croûte et s'endormir ensuite paisiblement le ventre au soleil.

La Municipalité défend jalousement les « privilèges » de ses administrés et son ambition serait de pousser dehors tout doucement les militaires encombrants pour « municipaliser » définitivement le « Château ». En attendant, pour bien affirmer sa résolution d'envahissement, elle a installé à demeure un poste de gardes champêtres, logé quelques animaux qui réalisent un embryon de jardin zoologique, constitué des pépinières municipales et construit des « ritirata ». En même temps, elle continue à recevoir dans les cimetières du « Château » les morts de la cité dont les familles recherchent cette sépulture de luxe, et à la porte de la nécropole elle a placé un gardien galonné qui accompagne céré-

monieusement les visiteurs désireux de contempler la tombe de Gambetta ou la sépulture d'Anita Garibaldi. Il n'est pas jusqu'au « Ciapacan »[1] qui n'ait réussi à loger au « Château », près des semis édilitaires, son officine détestable !...

Malgré la rivalité des convoitises municipales et des résistances militaires, le « Château » demeure la promenade favorite des Niçois et la première étape des pèlerinages pittoresques offerts à la dévotion des hivernants. Depuis qu'on l'a découronné des maçonneries guerrières dont il s'empanachait autrefois, il s'est mis à verdoyer abondamment, prenant des allures de forêt, avec des carrefours, des sentiers de traverse, des allées finissant en cul-de-sac, des fourrés propices aux galants et aux jeunes malandrins. En même temps, des édiles soucieux de lui témoigner quelque tendresse, ont orné sa croupe d'une terrasse sur laquelle des marchands de « cougourdons » étalent avec nonchalance leurs menus objets, barbouillés de colorations violentes, et d'où l'on jouit d'une admirable vue sur la cité, les montagnes des environs et jusqu'aux Alpes lointaines. Le « Château », de la sorte, joue un peu le rôle de belvédère que remplissent, si complaisamment, Fiesole à Florence, Fourvière à Lyon ou Montmartre à Paris.

C'est de là qu'on possède le mieux, presque jusqu'à la toucher et la serrer dans ses bras, la séduisante ville dont le corps souple ondule gracieusement au pied de la colline. C'est de cette terrasse balayée par les vents, toute rutilante des feux allumés par le soleil, qu'on découvre le mieux les mystères des rues grouillantes de la vieille ville et les somptuosités de la ville neuve.

1. Le capteur de chiens errants.

Nul ne peut se flatter d'avoir pénétré dans l'intimité de la cité, senti battre son cœur et troussé familièrement ses dessous, s'il ne l'a un jour considérée, caressée et déshabillée, d'un regard passionné, de la terrasse où naguère flottait, sur les tours du Donjon, l'étendard de Savoie.

Pour atteindre ce belvédère précieux, les Niçois grimpent par les ruelles essoufflantes de la « Vieille Ville », se hissant hardiment, comme à l'assaut, à travers les pinèdes et les éboulis. Les étrangers sont moins téméraires, ils craignent de s'égarer dans ces ruelles où les lessives claquent aux fenêtres comme des oriflammes et que les colons italiens remplissent de leurs bavardages sonores. Il leur répugne aussi de rencontrer de bruissantes marmailles, dont les troupes joueuses inondent les carrefours jusqu'aux bords et d'affronter les lessiveuses vociférantes et facilement railleuses dont le battoir et la langue gardent la fougue et la verdeur de leur illustre patronne, la Segurana de la porte Pairolière. Ils cherchent des voies plus commodes, plus tranquilles, moins populaires.

Les gens à carrosse suivent l'allée qui, s'amorçant non loin de la place Garibaldi, baptisée par les faiseurs de rues : Montée Eberlé, conduit par des lacets jusqu'au sommet de la colline. C'est le chemin de prédilection des corbillards à panaches qui font le service officiel de la Maison des morts. Des cyprès maussades le bordent comme des cierges funèbres et des fraîcheurs humides préparent doucement le pauvre mort aux froidures du tombeau. Les militaires choisissent aussi de préférence cette voie d'accès sur laquelle ils peuvent marcher en cadence, par colonnes de compagnie, en vociférant la chanson entraînante de « Madelon ». C'est par là égale-

ment que chemine, cahin-caha, le petit âne attelé à la carriole dans laquelle le « Capiacan » claustre les chiens cueillis par son lasso et destinés au supplice germanique des gaz asphyxiants.

Les amateurs de footing préfèrent, avec raison, certain escalier construit aux frais d'un testateur généreux, M. Lesage, qui ascensionne vertigineusement au flanc de la butte, du côté de la mer. Pour le trouver, il suffit de pérégriner jusqu'au bout de l'avenue ensoleillée — le quai des États-Unis — qui court au long des antiques Terrasses, jalonnée de palmiers graciles. Promenade exquise où l'on marche dans un éblouissement de lumière, les narines gourmandes des effluves marins venant de la Méditerranée et des violentes senteurs de la poissonnerie voisine, l'œil amusé des détails pittoresques rencontrés en chemin. Ici, des pêcheurs les pieds nus, les pantalons retroussés, le torse renversé sous l'effort, halent un filet dont on voit danser au loin les lièges protecteurs et courir la poche profonde où les poissons frétillent pour la dernière fois. Sur le macadam de la promenade, d'autres marins lézardent près de leurs barques aux couleurs éclatantes, attendant l'heure de pousser à l'eau la « Deux-Sœurs » ou le « Saint-Antoine » pour la pêche quotidienne, pendant que sur la grève leurs femmes et leurs filles, les jambes étalées sans souci de l'esthétique ou de l'élégance, raccommodent à grands coups de navettes les filets endommagés. Sous les terrasses, que fréquentait jadis la belle société niçoise, des restaurants populaires préparent de savantes bouillabaisses dont le bouquet épicé envahit la chaussée; des étalages d'huîtres, de moules, de « fruits de la mer » coudoient des logements minuscules, des logements de poupée, véritables nids

cotonnés et tièdes, garnis de balcons, de verreries, de cabochons, où se cachent de paresseuses villégiatures ou d'amoureuses félicités...

L'escalier Lesage vous happe au sortir de cette voie triomphale. On monte... Les marches se succèdent, rapides et pressées comme les degrés d'une échelle agrippée au rocher que les lierres, les cactus, les aloës, les géraniums tenaces éclaboussent de taches sombres. On monte... Et, peu à peu, se révèle la « Vieille Ville » blottie au pied du Château, la vaste carapace de tuiles rouges d'où pointent allègrement les clochers des églises, les tours carrées des horloges, la coupole ventrue de Sainte Réparate, le maigre campanile du Jesù, le clocheton garni de faïences claires de Saint-Jaume, la tour robuste de Saint-François ; çà et là, quelques maisons plus hardies portant des terrasses garnies de pampres épais dont les racines dégingandées se collent aux façades comme des lierres monstrueux; des mansardes happant goulûment le soleil, patiemment ornées de vases de fleurs qui fardent ces taudis dans lesquels on imagine une vie bien feutrée, loin des bruits de la ville, près du ciel bleu, dans la stridente piaillerie des hirondelles. On monte... L'escalier, après avoir frôlé le ventre de la Tour Bellanda, conduit à un sentier ombragé de pins, débouchant sur un vaste terre-plein, jadis cour intérieure de la citadelle .

Les premiers habitants de la Niké phocéenne s'étaient installés à cette place d'où ils pouvaient surveiller la mer par laquelle ils étaient venus, et les terres environnantes peuplées de troupes agressives. C'étaient de subtils navigateurs, essaimés de Marseille, ayant l'amour du négoce, habiles dans l'art des transactions. Sur le rocher abrupt, où la défense et le guet étaient

faciles, ils se fixèrent résolument, bâtissant, se fortifiant, se faisant d'abord respecter, et puis craindre. Une ville avec des murailles guerrières, des églises, des tours montèrent sur la pierre nue et la réputation militaire de la cité commença à s'affirmer. Un jour vint où elle étouffa dans son étroit corselet de murailles. Elle déborda sur le flanc du rocher et une Ville-Inférieure naquit au seuil de la Ville-Supérieure. Les nécessités de la défense se faisant toujours plus impérieuses, force fut de rejeter hors de la forteresse les habitations et les monuments inutiles. Les prêtres, les magistrats municipaux, les juges, les négociants furent refoulés vers la Ville-Inférieure, les militaires ne voulant sur le sommet du rocher que des garnisonnaires et des canons. Et cette prépotence soldatesque dura jusqu'aux attentats catastrophiques de Catinat et de Berwick...

De nos jours, civils et militaires se coudoient sur cette plate-forme étroite comme aux temps lointains de la Niké primitive, si bien que cette partie du Château, où le cœur de la cité battit ses premières pulsations, offre un aspect à la fois belliqueux et bucolique. Les militaires y fourbissent leurs batteries et se livrent bruyamment à des exercices d'entraînement. Les civils, représentés par des gardes-champêtres et des jardiniers, y cultivent pacifiquement des fleurs, élèvent des poules, et sous de vertes tonnelles servent à boire aux passants. L'histoire, comme on le voit, est un perpétuel recommencement.

En quelques enjambées, on atteint l'ancien Donjon devenu une terrasse-belvédère, gardé par la cohorte vociférante des marchands de cougourdons. C'est là le « Kulm » de la montagnette niçoise. Paul Margueritte, dans *Jouir*, y conduisit tout naturellement les snobs

parisiens de son roman savoureux pour les jeter habilement dans l'extase d'un spectacle éblouissant. A peine avaient-ils pénétré sur la terrasse-donjon, qu'ils poussèrent des cris d'admiration : « Où voit-on rien de comparable ? dit l'un d'eux. La lumière qui les baignait était si transparente qu'elle éclairait les moindres reliefs du panorama. Nice se déployait à leurs pieds sous la chaude couleur de ses toits de brique ; dans la vieille ville, ils formaient une carapace brune, alors que la ville moderne se coiffait d'innombrables chapeaux rouges où tranchaient les terrasses blanches des villas et les façades des Palaces... » Le romancier avait vu, de ses yeux vu, les beautés qu'il décrivait avec l'art délicat dont il a le secret, et, d'après nature, brossé un tableau d'un impressionnisme vigoureux de « Nice l'enchanteresse, Nice la vendeuse de fleurs, d'amour, de luxure et d'or ! »... Et l'émotion admirative de l'écrivain n'était point feinte ou excessive. Chacun peut éprouver des sensations pareilles, des voluptés esthétiques égales, rien qu'à se pencher sur la balustrade qui borde la terrasse comme le garde-fou d'un navire aérien. La cité appartient à quiconque la possède avidement du regard et dont l'imagination réalise inconsciemment le poème des Deux Rives.

Le Paillon, l'illustre Paillon, dont Théodore de Banville se moqua si fort, avant de le proclamer respectueusement, à la suite d'un orage, un « torrent impétueux, farouche, roulant de la fange et des cailloux dans ses eaux bourbeuses », divise la Cité comme un fruit en deux tranches, l'une rutilante, claire, somptueuse, d'une jolie banalité de ville moderne, où foisonnent les maisons de jeux, les hôtels-caravansérails, les gratte-ciels, les grands magasins chaque soir flambant des

lumières allumées au long des façades, les villas garnies de verdures et de parterres fleuris dont les maçonneries surgissent en blanches floraisons dans les pins, les oliviers ou les bois de chênes et s'infiltrent jusque sur les crêtes des collines qui ceinturent harmonieusement le corps de la Ville-Aphrodite, la Lanterne, Saint Pierre de Féric, Gairaut, Falicon, Cimiez, le Mont-Boron... derrière lesquelles bouillonnent les montagnes aux douces teintes pastellisées et les Alpes tumultueuses.

L'autre tranche de ce fruit savoureux est formée de la « Vieille Ville »... La Vieille Ville ! Les touristes négligent volontiers ces quartiers roturiers qui gardent la chaude coloration, les séductions, le fumet des bourgs liguriens, rappelant étrangement le vieux Gênes avec ses palais, ses boutiques odorantes, ses officines de mangeailles populaires, ses ruelles tortueuses pavoisées de lessives familiales.

Il n'est pas de bon ton de sortir de la Ville moderne.

Pourtant, rien n'est plus pittoresque, plus amusant, plus imprévu que les spectacles rencontrés dans ces rues noyées d'ombre, où le ciel n'apparaît, comme dans les antiques cités italiennes, qu'entre les hautes parois des maisons usées. La Cathédrale, coupolée de faïences et gardée par un campanile de pierres, est au centre de cette « vieillerie » et les reliques de sainte Rosalie de Palerme, de saint Victor, de saint Bassus y reçoivent toujours les adorations des fidèles. Tout autour de l'italienne basilique épiscopale, les boutiques se groupent, spécialisant les quartiers et les rues, si bien que par leurs seules odeurs, agréables ou douteuses, on devine la nature des négoces et les manipulations des commerçants.

Dans la rue de la Boucherie, les étals de viandes pan-

telantes répandent leurs senteurs fades, alors que les épiceries et les charcuteries de la rue Sainte-Réparate emplissent l'air de parfums épicés et subtils. La rue Pairolière embaume les fritures. Dans la rue Neuve on vend de la « vraie Socca », et, si vous allez vers midi dans la rue Colonna d'Istria, vous trouverez un restaurant « Boutau » célèbre dans les annales culinaires niçoses, qui fleure délicieusement la « pissaladiera » et le civet de lapin assaisonnés d'aulx et d'oignons... Et puis, que de curiosités devant lesquelles on peut badauder, ici le Palais des Lascaris avec ses peintures de Carlone, là une porte du XVIe siècle, des inscriptions anciennes, un graffite amusant, la vieille église du Jesù dont la Révolution fit un club populaire, l'ancien couvent de Saint-François transformé en cinéma, celui de Saint-Augustin mué en caserne, dans la Chapelle de la Miséricorde un primitif exquis de Miralheti, au seuil de Saint-Jaume une belle porte de bois sculpté!... C'est plus qu'il n'en faut pour justifier un long et pieux pèlerinage.

Les artistes ne manquent pas de le faire dévotement, et Jean Lorrain aimait à se perdre dans ces ruelles un peu mystérieuses où certaines pègres installent volontiers leur poste de commandement, tout près d'un placide couvent grillagé, clos comme une prison, dans lequel des Clarisses goûtent les joies pures de la claustration volontaire.

Ce couvent surgit dans le tumulte des ruelles tapageuses comme un îlot battu par la tempête, tout en haut de la rue Rossetti. Sur une sorte de carrefour, où viennent se dégorger, comme autant de saignées ouvertes dans le corps décrépit de la Vieille Ville, les rues sordides du « Babazouk », riches en jeunes crapules

et en filles publiques, la chapelle du couvent entr'ouvre peureusement sa porte.

Eglisette timide, déserte, emplie de ténèbres, avec des stucs effrités, quelques toiles avachies, des bancs poisseux de crasse et d'humidité. Le Dieu qui a pris domicile dans cette demeure ne saurait être que le Dieu des pauvres hères, des humbles, des femmes en cheveux, des ouvriers en manches de chemise. Elle a peu de clients cependant; les bouges clandestins, les buvettes du quartier sont autrement tièdes et attirants. A quoi bon se risquer dans le temple glacé où nul encens, aucune musique ne réchauffent les fidèles grelottants? Mais, par delà les murs épais, derrière des grilles de fer étroitement maillées, les prisonnières, séparées du monde, enfouies dans l'ouate soyeux des dévotions monastiques, béates et sereines dans la « clausura » qui brise les rumeurs, les soucis matériels, les agitations fièvreuses, les Clarisses, confites dans le sucre des Adorations et des Oraisons, chantent des psaumes d'une voix assourdie, monotone, étrangement lointaine comme si elle traversait un feutre invisible. Elles chantent d'une voix blanche, blanche comme des lys, sans nuances, sans chaleur, presque sans timbre. On dirait une plainte, un soupir, une sorte de vagissement qui franchit les grilles en petites ondes menues comme des vaguelettes roulant sur un sable fin. Les Clarisses chantent la gloire de Dieu, louangent sa miséricorde, se prosternent au pied du Trône Céleste... Et pendant que prient les saintes femmes, des jeunes gens jouent aux sous, devant la chapelle, sur le pavé glissant de crachats et d'eaux grasses. Ils lancent les pièces de monnaie, crient, se disputent, s'apostrophent dans un patois savoureux, coupant leurs discours de : « Couquin

de D...! — Vierga S...! — Vierga P... » qui vont, comme un flot contraire, battre dans la chapelle enténébrée, les vaguelettes somnolentes des oraisons monacales...

Voilà ce qu'on découvre, ce qu'on devine, ce qu'on pénètre de la terrasse du Château. Et pour peu qu'on s'attarde dans la contemplation de la ville, ainsi offerte aux curiosités aiguës et aux patientes explorations, si on laisse s'enfuir les heures du jour jusqu'aux flambées crépusculaires, alors on assiste à l'émouvante agonie d'un soleil qui veut mourir en beauté, dans une apothéose de lumière, sur l'ardent bûcher de l'Estérel, soudainement incendié. Il glisse doucement, comme à regret, dans la gaze des nuées légères, et celles-ci se teintent délicatement de rose, de mauve, de violet, comme ces étoffes vaporeuses que les danseuses serpentines font onduler autour de leurs corps agiles. Soudain, comme épuisé de ses efforts, l'astre glisse, s'affaisse, plonge dans la fournaise, entraînant, éteignant les derniers rayons, saignant sur les aspérités de la montagne et laissant s'épandre sur la mer des traînées de pourpre qui semblent échappées d'une sanglante blessure. Puis, l'apaisement se fait, l'onde perd ses rutilances, devient grise, moirée, se plombe et s'obscurcit, pendant que sur l'horizon les montagnes, peu à peu, sombrent dans la nuit, la « sacrilège nuit qui fait mourir les roses » [1].

Alors, dans le paysage qui s'embrume et s'endeuille, le regard s'arrête instinctivement sur le cimetière voisin où les marbres blêmes des tombeaux se dressent innombrables, échevelés, pâles comme des suaires, glacés comme la mort... Et la rêverie se poursuit mélancolique et douloureuse comme au chevet d'un trépassé dont le souffle vient d'expirer aux dernières lueurs du jour.

1. Laurent Tailhade — *Vitraux*.

LA COLLINE INSPIRÉE

LE MONT BORON [1]

Vous verrez! Je vous ai ménagé une surprise.
C'est au pays des fées que je vous mène.
J. Lorrain — *Le Vice errant*, p. 114.

Le Mont Boron protège, à l'est, la cité de Nice.

Pour la mieux couvrir, il accumule les défenses naturelles les plus aimables, des rochers gris et pourpres, des forêts profondes où les pins chevelus chantent d'harmonieuses et mélancoliques mélopées, des genêts et des cystes en broussailles barbelées, des murailles de pierre derrière lesquelles les figuiers noueux, les grenadiers à l'affût, les pals des agaves, les flexibles catapultes des palmiers et des araucaries, les fourrés d'oliviers et de citronniers s'opposent aux escalades et aux surprises, des ravins profonds comme des cryptes, des mousses glissantes, des buissons d'œillets et de roses dont les fortes odeurs font défaillir les assaillants, et, çà et là,

1. Le Mont Boron est la colline qui couvre Nice à l'est. Elle est boisée, peuplée de villas et de cultures florales. Une ancienne fortification — le Montalban — en couronne la crête. On s'y rend par la route de Villefranche (Boulevard Carnot).

gazouillants et roucoulants, des troupes de fauvettes, de merles, et de pigeons qui s'égosillent à signaler les importuns comme jadis les oies du Capitole romain...

Et, sur le faîte de la montagne, dressant altièrement la tête, dans une belle attitude de défi, une svelte forteresse du style Vauban — le Montalban — encore vigoureuse malgré les rapiéçages et les stoppages qui zèbrent ses façades et dont les canons pourraient foudroyer allègrement d'un côté la rade azurée de Villefranche, de l'autre la grouillante cité niçoise.

Qu'on se rassure, le Montalban n'a pas de canons. Il est déclassé, il n'a plus ni bec ni ongles, il est là pour rien, pour le décor, parce qu'il est pittoresque et que le paysage comporte la présence d'un donjon pour que sa silhouette se profile avec grâce sur le bleu délicat du ciel.

Autrefois, lorsqu'il était jeune, le Montalban n'était certes pas inoffensif. Dame ! il avait l'ardeur des forteresses nouvelles et il bataillait volontiers, comme le Château de Nice et la Citadelle de Villefranche. A cette époque lointaine, sa réputation était grande, et si robustes s'affirmaient ses résistances aux entreprises des armées françaises qui prétendaient envahir le comté de Nice, que les gens du pays disaient avec une pointe d'orgueil : « Quand lu Francès piglieran Mont-Alban, la lèbre pigliera lou can[1]. »

Temps héroïques, dont le souvenir se perd et s'efface ! Fautes de jeunesse d'une bâtisse que les militaires voulaient consacrer aux fatigues dangereuses de la guerre et que la nature destinait aux souriantes missions du décor et de l'embellissement d'un paysage, forteresse assoupie

1. Lorsque les Français prendront Montalban, le lièvre prendra le chien.

et embourgeoisée, comme la Citadelle de Villefranche, le Fort carré d'Antibes et le rocher de Monaco, n'ayant plus d'autres défenses qu'un portail de bois, des tessons de bouteilles laissés par les buveurs de bière et de limonade venus le dimanche pour une agréable ribote, des rochers déchiquetés sur lesquels s'usent les bottines des promeneurs et des genêts agressifs dont les pointes accrochent durement les pantalons et les jupes.

Ainsi rendu à sa destination véritable, le Montalban fait office de panache sur la crête du Mont Boron. S'il ne flotte pas au gré des vents, il épouse avec complaisance les tonalités diverses de la lumière, et depuis l'aube jusqu'au crépuscule farde ses murailles de rose, d'ocre, de gris, de feu et d'or suivant que les rayons du soleil le caressent, l'échauffent, le font flamber ou l'abandonnent aux ombres vagabondes de la nuit. Ce castel servirait, tout au plus, maintenant, à loger quelque prisonnier romantique, un « trovatore » qui rossignolerait ses plaintes amoureuses, ou bien un écrivassier révolutionnaire comme Blanqui qui, dans la clarté radieuse des journées tièdes et parfumées, échafauderait les plans d'une Salente moderne... En attendant ces hôtes de choix, la fortification abrite, je crois, de prosaïques magasins d'habillement !

Mais, sa déchéance militaire n'a point compromis la portée magnifique de ses « vues ». Celles-ci demeurent entières et, par les embrasures vidées de leurs bouches à feu, les gardiens peuvent admirer, comme de la plate-forme d'un diorama, l'éblouissante féerie étalée devant eux.

D'un côté, au fond du gouffre que tapissent des forêts de pins, la rade de Villefranche, soyeuse et scintillante, avec sa pimpante Citadelle plantée de cactus et de

palmiers et la petite cité de Villefranche dont les maisons bariolées de couleurs claires glissent tumultueusement en avalanche jusqu'au rivage. Cité de pêcheurs et de jardiniers, toute fleurante d'odeurs de poissons, d'œillets, de mimosas et de roses. Et puis, la robuste presqu'île de Cap Ferrat, avec la pointe échevelée de Saint-Hospice qui s'insinuent dans les flots comme de grosses bêtes carapacées de gris, de vert et de rouge; la haute et orgueilleuse falaise de la Corniche; le rocher qui porte Eze la sarrasine ; la Tête-de-Chien dont le fort commande débonnairement le riche territoire de Monaco; le Mont Agel, titan montagneux dont le sommet s'auréole souvent d'une blanche chevelure de nuages ; des caps, des golfes, des anses paisibles, des rochers où se meurtrissent les vagues du large, des îlots qui semblent enchâssés dans des émeraudes et des saphirs, la côte italienne enfin, vaporeuse, pastellisée, mystérieuse et attirante comme une terre promise...

De l'autre côté, la courbe harmonieuse de la baie des Anges qui conduit au cap d'Antibes, dont le phare tout blanc semble un cierge de communiant ; l'Estérel faisant une toile de fond mouvementée et finement dentelée ; les montagnes de Grasse robustes dans leur nudité de filles du Midi ; les « Baou » de Vence et de Saint-Jeannet dont les visages de pierre regardent avec complaisance les champs de violettes, les forêts d'oliviers argentés qui bordent les blancs villages essaimés à leurs pieds; et plus près les collines qui étreignent amoureusement la Ville, Cimiez, le Mont-Chauve, Gairaut, Saint-Pierre-de-Féric, Fabron, Bellet, le Mont Vinaigrier, par delà lesquelles, les dominant, se dressant pour mieux voir et respirer aussi la senteur capiteuse qui monte de la langoureuse cité, jardin

secret de tous les péchés d'amour, harpe vibrante des concupiscences, des fièvres de plaisir, des bruits d'orchestre et des soupirs des amants extasiés, les Alpes blafardes, enfarinées comme des pierrots, hautaines, empesées, revêches, contemplant les plantureuses vallées piémontaises.

Comment avec de telles magnificences ne point sacrer le Mont Boron, la plus attirante, la plus séduisante des montagnettes qui forment la verte collerette de Nice ?

Les promeneurs s'y rendent en pèlerinage, avec le doux espoir de rencontrer dans l'ombre complice d'un bois de pins quelque faune audacieux ou bien le dieu Pan lui-même s'exerçant sur la flûte champêtre. Les amoureux s'y perdent volontiers dans les sentiers sinueux, s'oubliant dans les fourrés favorables aux baisers et aux étreintes. Les cochers de la ville recommandent aux « étrangers » cette excursion facile où les poumons s'emplissent de brises marines et d'effluves balsamiques, et volontiers ils conseillent une courte escale à quelque auberge renommée pour son « pan bagnat » ou à la terrasse du restaurant « Au printemps » qui se flatte de préparer des « afternoon-teas ».

Et, lorsque Jean Lorrain, qui fut le plus fervent des peintres littéraires de la Riviéra et le mieux enraciné de nos hivernants, chercha un cadre digne des histoires folâtres, sensuelles, cantharidées, de son « Vice errant » et des « Propos d'âmes simples », c'est le Mont Boron qu'il choisit comme la plus voluptueuse, la plus somptueuse des collines niçoises.

Qui ne se rappelle la montée de sa piquante « Porteris » par les chemins escarpés du Mont Boron ? « Alerte et souple, elle marchait devant moi, et chacun de ses

pas relevait sa jupe sur une jambe musclée, gainée dans le bas tricoté de laine rose des femmes du pays. Son corps svelte s'effilait encore dans l'effort de la montée... Elle marchait, comme lumineuse, d'un pas à talon relevé de jeune dieu... » La jeune porteuse chargée des frais légumes et des fleurs odorantes achetés au marché du cours Saleya, s'en allait d'une marche rythmée et harmonieuse, « escaladant le Mont Boron », entre des grilles et des murs de villas, pour se donner, au terme de la course, dans un baiser violent qui « heurtait à mes dents l'émail de ses dents... »

Puis, quand il voulut conter les aventures extraordinaires du russe Noronsoff, pourri de voluptés étranges, malade de désirs inassouvis, fantasque, viveur, prodigue, improvisateur de fêtes néroniennes et de cortèges adonisiens, c'est encore au Mont Boron qu'il disposa les personnages de ce chapitre flamboyant du *Vice errant.* Comme il importait d'emplacer cet épisode d'une saveur si étrange dans un jardin capiteux, fleurant comme une cassolette, dans un site de rêve et de poésie, Jean Lorrain peignit, avec la magie de style dont il avait le secret, la plus troublante, la plus mystérieuse, la plus attirante des villas du Mont Boron, celle qu'à Nice on désigne familièrement sous le nom de « Château de l'Anglais ».

De partout, on aperçoit cette construction bizarre, rouge comme un donjon d'Écosse ou un palais des Indes, à la fois château et forteresse, décor de féerie, imaginée il y a quelque cinquante ans par un colonel anglais, Smith, de retour d'Asie, qui s'appliqua patiemment à garnir le rocher abrupt et nu de murs, de pavillons, de rotondes ventrues, de terrasses suspendues sur l'abîme, de sentiers et d'escaliers dégrin-

golant jusqu'au rivage, en même temps qu'il installait, avec une opiniâtreté patiente, des arbres, des plantes, des buissons de fleurs.

Cet ensemble de merveilles et d'horreurs, de richesses et de vulgarités tomba, après l'Anglais, aux mains d'un consul exotique qui prétendit l'enrichir de dépouilles artistiques ramassées chez les collectionneurs et les antiquaires de France, d'Angleterre et d'Italie. Il accumula les marbres héraldiques, les colonnes de style grec, des vasques élégantes, des chapiteaux finement ciselés, des pierres tombales anciennes, des sculptures païennes, des tableaux médiocres, un nombre considérable de statues et de bustes, dont il encombra les salles du « Château » en les baptisant pompeusement du titre flatteur de « Musée ». Dans les jardins, il s'appliqua à faire jaillir plus abondamment encore les taillis et les arbustes, plantant des pins, des caroubiers, des eucalyptus, des agaves et des géraniums...

Le consul mourut à son tour et les jardins prirent, peu à peu, la tournure mélancolique des choses délaissées, la maison resta close pendant presque toute l'année, les herbes poussèrent avec une sauvage hardiesse, les fontaines devinrent muettes, et dans les salles du « Musée » — que relie entre elles un escalier droit comme une glissière, garni de bustes de philosophes et d'empereurs, qui pourrait servir au quatrième acte de *Salammbô* pour la chute douloureuse de Matho — maintenant les marbres languissent, les déesses et les faunes bâillent, les dieux s'engourdissent et s'ankylosent.

La vue qu'on a des fenêtres de l'habitation et des terrasses du jardin n'a pas subi, heureusement, le contre-

coup de ces vicissitudes humaines. Elle demeure... Quelles magnificences ! Depuis le port de Nice et le Château enrobé de verdures, jusqu'à la mauve silhouette de l'Estérel ! Et dans les allées, au long des sentiers conduisant à la mer, des chants d'oiseaux, des parfums montant en encens, des grottes, des lieux de repos pour s'acagnarder dévotement aux heures mystiques du crépuscule, lorsque la baie des Anges se pare d'améthystes et de roses pour la nuit et que rougeoient avec des lueurs de fournaise, au faîte des montagnes assombries, les dernières flambées du soleil agonisant.

Tout est calme, à présent, dans le « Château de l'Anglais ». Tout dort, tout est recueillement et solitude. Au flanc d'un rocher, un marbre célèbre le souvenir de Fifi et de Ali, deux « jolis petits chiens gardiens du Château de Mont-Boron » et tout au bout de la propriété, à l'endroit où la falaise tourne vers la pleine mer et le golfe de Villefranche, un tombeau massif comme une mosquée, garde les cendres du consul qui, si longtemps, travailla pour secouer la léthargie de ce domaine mystérieux. Les flots et les vents bercent doucement le sommeil du propriétaire défunt. L'orgueilleux exemple de Chateaubriand, qui voulut dormir pompeusement sur le rocher de Saint-Malo, avait sans doute impressionné l'imagination de ce diplomate qui se piquait d'art et de poésie.

Autour de ce domaine unique et paradoxal, les villas ont surgi en floraisons blanches et claires.

Tout le flanc du Mont Boron qui dévale vers la cité s'est peu à peu meublé, habillé, pomponné de jardins, de maisons, de terrasses, de pergolas, de vérandas et de belvédères. Une ruée de riches hivernants a pris d'assaut la montagne, s'installant en conquérants, se barri-

cadant de haies fleuries et de fourrés d'arbres, de massifs, de parterres et de guirlandes. Les plus dépensiers ont construit des demeures opulentes, où l'art des décorateurs et des tapissiers s'est livré à des orgies fastueuses. Les plus modestes se sont enfouis dans des buissons de verdure et de fleurs comme pour dissimuler leur bonheur aux yeux des profanes et des jaloux. Je sais, dans ce paradis, des nids charmants, où chantent des jets d'eau mélancoliques, pendant que dans les vasques frissonnantes s'effeuillent les roses lourdes de parfums, alanguies d'amoureuses passions. On y parle à voix basse pour goûter les silences harmonieux et ne pas effaroucher les dieux païens qui, sûrement, habitent les fontaines et se dissimulent dans les buissons. Instinctivement, on se rappelle les tendres vers de Victor Hugo :

Les arbres, dans leurs troncs et sous leur orteil noir,
Ont des trous pleins de mousse et d'herbe et l'on croit voir
De petits dieux blottis dans tous ces petits antres,
Des cupidons frisés montrent partout leurs ventres [1].

Partout des fleurs, des arbres rares, des parfums délicats, des allées ombreuses, des « vues » précieuses sur la mer et l'horizon de montagnes. Lieux de repos exquis pour les épicuriens fatigués, les politiciens harassés, les littérateurs en mal d'inspirations délicates. Des sénateurs importants, des députés agités y savourent leurs vacances, des grandes dames slaves promènent dans ces riches jardins leurs chiens favoris, et M. René Boylesve s'y réfugie volontiers pour inventer des proses sentimentales. Les noms seuls des villas et des cottages chantent, au long des avenues et des chemins en

1. *La Forêt mouillée.*

escaliers, la joie de vivre, l'égoïste plaisir de la solitude heureuse, la béatitude des parfums, du soleil, de la lumière radieuse : Miramar, Phoebus, Mon Plaisir, Les Délices, le Muguet, la Gavotte, Mirasol... Jetez, en passant, à travers les grilles, par-dessus les murs, un regard indiscret dans ces domaines fortunés, ce ne sont que roseraies abondantes où se mêlent la tendre Reine Olga, l'éclatante Noella Nabonnand, la pâle Léonie Viennot, des tapisseries de Bougainvillées accrochées aux blanches murailles, des poivriers aux longues chevelures pendantes, des héliotropes et des bégonias courant sur les pergolas, des sombres caroubiers, des oliviers argentés et des palmiers élégants...

Puis, au sortir de cette cité de villas et de parterres, la forêt de Mont-Boron, la forêt profonde, la forêt mystérieuse et chantante, dont les pins aux troncs striés de rouge et de gris cachent de fraîches clairières remplies de cytises, de thyms, d'asphodèles et de mousses sur lesquelles les nuits où brille la lune « ornement et l'honneur du silence » [1], les théories joyeuses des faunes et des dryades doivent s'ébattre aux sons des flûtes champêtres. Çà et là, dans ce velours des arbres résineux, un chêne vert agite le brillant panache de ses ramures mouvantes, un rocher dresse comme un autel de sacrifices sa masse pansue et robuste, des genêts dorés se groupent en odorants bouquets...

Ça sent si bon — que c'est toujours — comme si on
Attendait la procession,
Et cette odeur — s'en va troubler — toute la lande,
Car le vent fait la propagande [2].

1. Ronsard.
2. Ed. Rostand — *Les Musardises*.

Et, tout en haut de la montagne, dominant la forêt, les habitations fleuries, les sentiers ombreux, les rêves des poètes, les astuces des amoureux, les brises alpestres, les vents qui viennent du large, immobile, radieuse, pimpante dans ses haillons de vieilles murailles, la forteresse de Montalban regarde, de ses yeux flétris mais toujours attentifs, toute cette joie, toute cette vie, cette beauté farouche ou mignarde, ces végétations sauvages ou apprêtées, étalées à ses pieds et qu'il lui serait loisible de troubler et de bouleverser, si elle n'était une forteresse souriante, blasée et engourdie dans la tiédeur amollissante de la Côte d'Azur.

LA NOBLE TERRE DE BELLET

SAINT-ROMAN-BELLET [1]

TRIPTYQUE BUCOLIQUE

Il vaut mieux yvre se coucher
Dans le lit, que mort dans la tombe.
RONSARD

Ma nourrice habitait le quartier de Bellet...

En passant sur le chemin de Saint-Roman, je regarde quelquefois l'humble maison. Elle montre son crépi usé, ses tuiles défraîchies, dans un champ d'oliviers salis par les poussières de la route voisine. La demeure a peu d'apparence, le petit perron au-dessus de l'écurie est abominablement écaillé, les volets ont pris cette teinte indécise des menuiseries abandonnées aux morsures de la pluie et du soleil... J'ajoute qu'aucune « plaque » ne célèbre la gloire de cette ferme où s'abritèrent mes premières tétées. Pourtant !...

Mais, en attendant cette incertaine béatification, il

1. Les collines de Saint-Roman-Bellet bordent la rive gauche du Var et couvrent Nice à l'ouest. On s'y rend par les chemins de Bellet, de Saint-Antoine et de Fabron. Le hameau de Saint-Roman qui est le cœur du vignoble belletan est à environ 12 km. de Nice. Tout ce terroir est réputé pour ses vins, ses huiles et les boccages.

me sied de chanter un hymne de reconnaissance pour la brave femme dont je buvais le lait et de célébrer le joli quartier où je vagissais aimablement.

Bellet! le nom sonne fort et joyeux, il a des fulgurances mystérieuses, de l'entrain, de la belle humeur. Il évoque pour tous les gens de mon pays, des champs d'oliviers fameux, des coteaux violemment parfumés de « farigoula », habillés de cystes épineux, d'immortelles dorées, de genêts envahissants, et puis des vignobles célèbres dont les raisins donnent un vin exquis, vrai nectar où se mélangent, dans un goût de terroir délectable, le rubis des grappes cuites par les soleils d'été, la nacre et l'ocre des grains nourris de clairs de lune ou de tendres aurores. Qui n'a jamais trempé ses lèvres dans une verrée d'authentique Bellet ne connaît rien des chaleurs secrètes, des vertus intimes, des voluptés cachées de cette terre d'amour et de parfums. Horace célébrait les bontés du « Falerne divin », en pressant ses amis d'oublier les soucis autour des coupes remplies de ce vin généreux. Il chantait avec émotion l'amphore dont les flancs robustes gardaient la liqueur enchanteresse, portant ainsi « les jeux, la colère implacable, le facile sommeil, la tristesse ou l'amour »... Quels vers magnifiques n'eût-il pas écrit s'il avait connu notre Bellet!

Imaginez un velours pailleté d'étincelles, doux au palais, flatteur pour les papilles de la langue, chaud dans l'estomac, réveillant les énergies et les courages, donnant de la loquacité aux taciturnes, du ton aux neurasthéniques, de l'esprit aux balourds, de l'allégresse à tous, en même temps qu'une imperceptible fumée envahit le cerveau, noyant doucement chagrins et souffrances! Avec cela, une saveur spéciale, à nulle autre

pareille, faite de relents de pierre à fusil, de rayons de soleil et de plantes aromatiques. Instinctivement, on évoque les chaleureuses paroles de Baudelaire exaltant les vertus du vin : « Profondes joies du vin, qui ne vous a connues ? Quiconque a eu un remords à apaiser, un souvenir à évoquer, une douleur à noyer, un château en Espagne à bâtir, tous enfin vous ont invoqué, dieu mystérieux caché dans les fibres de la vigne. Qu'ils sont grands les spectacles du vin, illuminés par le soleil intérieur, qu'elle est vraie et brûlante cette seconde jeunesse que l'homme puise en toi... »

Au fait, quelles sont les limites de ce terroir glorieux et quels vignobles aimés des dieux se peuvent targuer de produire le précieux breuvage ?

Chacun, dans les environs de Nice, fait peu ou prou du Bellet ! Mais, le vrai, le vin de l'antique baronnie de Bellet, celui qui fleure délicieusement et met des joailleries dans les coupes de cristal, se récolte sur les collines caillouteuses et odorantes qui dévalent du clocher de Saint-Roman vers les galets du Var. Depuis les anciennes campagnes des « Padre », aux abords de Saint-Antoine, jusqu'aux frontières de la commune de Colomars, tout est Bellet avec des dénominations suggestives ou fardées de couleur locale, Mont-Bellet, Crémat, Lingostière, le collet du Baron, Li Seoula, Saquier, le gros Pin, la Tour...

Ah ! les adorables coteaux sur lesquels veille en souriant une antique Madone, dite de « li Seoula », dont les vertus miraculeuses ne sont point encore épuisées [1] ! La terre farcie d'étranges pierrailles portées par les glaciers primitifs et les déluges catastrophiques

1. La Madone de li Seoula guérissait les yeux malades. Elle était logée dans une chapelle du château de Bellet. On l'a installée maintenant dans l'église de Saint-Roman.

a des effluves troublants, des senteurs vigoureuses. L'air est léger, tout vibrant du bourdonnement des abeilles. Et l'on se sent quelquefois près de défaillir, étrangement bouleversé, tellement la griserie de ce terroir, auquel le soleil réserve ses plus tendres caresses, est puissante et subtile. Des petits bois de pins retiennent dans leurs chevelures mouvantes les lointaines rumeurs de la mer, des figuiers perclus de nodosités étendent, sur des tapis de thym et de romarin, leurs larges ombres fraîches. Des oliviers se groupent dans le creux des vallons, au long des sentiers abrupts par où viennent les mulets de la Manda et de Lingostière. Parfois, un arbre de Judée jette dans l'air lumineux la gaîté de ses fleurs violettes et presque partout les roses de Bengale envahissent tumultueusement les haies et les tonnelles. Mais, les vignes sont les princesses de ces parages accueillants. Les racines solidement fixées dans ce sol tiède et sain, elles poussent sans rechigner de fortes ramures où s'agrippent les raisins blancs ou noirs, et leurs files, harmonieusement espacées, semblent disposées pour quelque céleste parade. Nul militaire empanaché, cependant, ne les passe en revue, messire Soleil seul les inspecte, les gourmande et les encourage. Elles boivent ses regards brûlants avec une amoureuse docilité, se donnent volontiers à cet ardent amant dans un long baiser et le fruit de leurs ceps fécondés porte le rayonnement de ces bucoliques épousailles.

Quand l'heure est enfin venue de donner au cultivateur la douce récolte qu'il attend, les bonnes vignes se soumettent au sort inéluctable, et, oubliant les joies passagères de leurs amours fécondes, jettent sous les pressoirs cruels la chair ambrée de leurs raisins mûrs.

Et toutes acceptent joyeusement le sacrifice nécessaire, les orgueilleuses comme les timides, les tendres et les violentes, la virginale « clairette » comme la « folle » aux yeux noirs, l'innocent « roussan » comme le « braquet » capiteux...

Pour boire avec volupté le sang des vignes de Bellet, il convient d'observer un cérémonial presque liturgique. D'autres crus se peuvent déguster un peu partout, à toute heure, en tous lieux.

Le Bellet est d'humeur moins facile, il ne livre son âme qu'après certaines pratiques traditionnelles, lorsque montent autour d'une table joyeuse des fumets particuliers, dont il aime la pénétrante saveur. Fi ! des ignorants qui prétendraient le boire sans recourir, au préalable, à quelque cordon bleu du pays sachant confectionner les gourmandises locales ! Pour ceux-là, le Bellet se fait âpre, rêche, antipathique. Mais, qu'il renifle seulement une savoureuse « pissaladiera » bien feutrée d'oignons en purée, une platée de « raiola » ou une tourte de « bléa », il devient aussitôt aimable, souriant, gai comme un pinson.

Si vous voulez pénétrer le secret charmant de notre Bellet, n'oubliez pas le cordon bleu parlant et cuisinant avec *l'assent* du pays, sinon, il est inutile de déboucher le flacon ! Il l'avait bien compris, l'hospitalier baron de Bellet qui, un jour, me convia à de fraternelles agapes autour de quelques poudreuses bouteilles. Le menu était composé à merveille, comprenant les plus savoureuses spécialités niçoises, toutes embaumées d'ail, d'oignon, de ciboulette, la « pissaladiera » était un rêve, les « raiola » nageaient dans le jus d'une daube onctueuse. Le Bellet vint, sans façon, se mêler à la conversation et, bientôt, chacun éleva la voix, parlant

à tort et à travers. Ah ! le coquin de petit vin que le baron nous servit là !

Le baron est du reste un féodal moderne. Jadis, ses ancêtres avaient droit de justice sur les paysans des environs, levaient péages et dîmes comme dans le bon pays de France. Je crois même qu'ils avaient la faculté de repêcher dans le Var les noyés portés par le courant sur la lisière de leurs terres ! Le baron qui me reçut n'a rien de farouche. Il est charmant, plein d'entrain, sans morgue aucune, tutoyant les paysans et parlant patois comme chacun. Son castel n'a ni tour, ni donjon, ni mâchicoulis, mais il est séduisant. Imaginez une maison couleur de briques, enfouie dans de la verdure, avec des terrasses envahies par des milliers de roses blanches, et, tout autour, quelques marronniers, des oliviers, des champs de vignes, un petit chemin bordé de fleurs conduisant à une source fraîche, dont le cristal glougloute doucement dans une sorte de grotte tapissée de lierres, gracieux refuge rempli de silence et de mystère où se cache sans doute quelque nymphe champêtre qui, la nuit, dans les pâles clartés de la lune, s'en va vagabonder dans les champs voisins. Derrière le « Château », après le « jeu de boules », la colline monte brusquement, et un sentier, serpentant dans les herbes odorantes, conduit sur le point culminant de cette montagne en miniature. Un coup d'œil féerique attend le visiteur.

Tout le terroir de Bellet se découvre, avec ses petits monts, ses vallées profondes, ses terres grises où surgissent les ceps vigoureux. La vallée du Var s'ouvre au pied des coteaux, large lit de galets bleutés où chemine le fleuve couleur de cendre. Des montagnes jaillissent un peu partout, conduisant, par de fantastiques gradins,

jusqu'aux Alpes neigeuses, dont s'emplit magnifiquement l'horizon, et on se plaît à reconnaître les cîmes les plus glorieuses, l'austère Férion, la Madone-d'Utelle, le Siruol avec ses forêts sombres, l'orgueilleux Gélas, le Clapier, le Mercantour et l'Argentera, virginale pointe défiant l'escalade.

Comment, dans un pareil décor, sur cette terre, si ardente, si bien ensoleillée que le père Noé lui-même y eut volontiers planté les premières vignes données par le Seigneur, ne récolterait-on pas, comme dans un coin de paradis, de l'ambroisie, dont les dieux seuls devraient pouvoir connaître les séductions et les fumées?

*
* *

Lou tems que se refrejo e la mar que salivo,
Tout me dis que l'ivèr es arriba pèr iéu
E que fau, lèu e lèu, acampa mis oulivo
E n'oufri l'òli vierge a l'autar dóu bon Diéu.

Mistral. — *Les Olivades* [1].

Longtemps l'olivier donna sans rechigner des récoltes plantureuses, bornant ses exigences à chômer une année sur deux. Le paysan le regardait comme un arbre du bon Dieu, n'ayant soif que de l'eau du ciel, cherchant sa nourriture dans les mystères du sol. Jadis, la femme connaissait un sort pareil. Elle était la servante du mâle, mettant à sa disposition tout l'effort de ses bras, mais depuis... L'olivier se lamenta un jour de cette indif-

1. [Le temps qui devient froid et la mer qui déferle — tout me dit que l'hiver est arrivé pour moi — et qu'il faut, sans retard, amassant mes olives — en offrir l'huile vierge à l'aute du bon Dieu.]

férence. Toujours donner, sans rien recevoir, c'était métier de dupe. Un frisson de révolte secoua l'arbre de Minerve. A côté de lui, la vigne n'avait-elle pas triomphé de l'insouciance de l'homme ? Pour le contraindre à plus de soins et de condescendance, elle était tombée en langueur, se laissant anémier, maigrissant, se ridant, perdant sa chevelure de feuilles, ne donnant plus que des grappillons informes. Et le roi de la création avait dû capituler... Maintenant, il était aux petits soins, comme au chevet d'un malade miraculeusement échappé à la mort !... Pourquoi l'olivier serait-il autrement traité ?... L'exemple est contagieux. Lui aussi pouvait amener son exploiteur à composition.

L'huile onctueuse et divine n'était-elle pas, comme le jus de la vigne, chère aux gourmandises locales ? Pouvait-on, sans elle, confectionner les salades de pomme d'amour et de poivrons, mosaïques étincelantes assemblées par les ménagères attentives ? Que deviendraient sans son intervention conciliante les savoureuses tourtes de « bléa », les « pissaladiera » odorantes et les gâteaux de « soca » dorée ?...

Tout cet arsenal de mets traditionnels pouvait-il disparaître sans provoquer ruines et désespoirs ?

L'olivier se mit à bouder. Au lieu de jeter en prodigue ses récoltes précieuses, il se montra réservé et parcimonieux. De plus, bouleversant des usages immémoriaux et se moquant des prévisions, il s'avisa d'enfanter à tort et à travers, donnant chaque année de misérables moissons !... En même temps, il s'acoquina avec plusieurs parasites qui, heureux de vivre à ses dépens, dévorèrent le meilleur de sa substance.

L'homme, stupéfait de tant d'audace frondeuse, trépigna de colère. Eh quoi ! depuis des siècles, depuis

l'époque lointaine de l'Arche de Noé, il était convenu que l'olivier, en prolétaire soumis et laborieux, n'aurait d'autre joie que d'engraisser le propriétaire dans le sol duquel il plongeait ses racines? Toujours il avait accompli sa besogne d'arbre à fruits sans se plaindre, sans réclamer. Et voilà que le détestable esprit d'analyse et de revendication le possédait à son tour. Pourtant, dans l'harmonie générale des choses créées, il était établi, par un long usage, solide comme une convention synallagmatique, qu'il devait peiner éternellement et sans rien dire. Les agriculteurs frottés de littérature ne citaient-ils pas, à l'égal d'un verset d'Évangile, l'affirmation rassurante du plus autorisé des poètes bucoliques, le mantouan Virgile : « Au rebours de la vigne, l'olivier ne demande pas de culture, il n'attend rien de la serpe recourbée, ni des boyaux tenaces, une fois qu'il a pris pied dans le sol... »

L'arbre s'entêta. Alors des propriétaires exaspérés, haineux, le condamnèrent à mort. On le massacra, on l'écartela, on le brisa, on le mutila comme au bon vieux temps des peines corporelles, et ses membres déchiquetés furent jetés au feu et brûlés, ainsi qu'on pratiquait jadis pour les hérétiques et les sorciers... Sur le sol, bouleversé par ces exécutions inutiles, on planta des fleurs, des œillets, des marguerites, des anthémis... Mais on eut beau les entourer de la sollicitude la plus tendre, elles gardèrent une taille modeste, la plupart refusant de donner leur parfum, presque toutes languirent avec les soleils d'été. Certains cultivateurs haussèrent les épaules, affectant un profond mépris pour l'arbre rebelle, et celui-ci, livré à ses seuls instincts, devenus mauvais, se couvrit de pustules, de broussailles, de mousses, ressemblant à un sauvage dont les

poils et les ongles auraient démesurément poussé. Ces parias se massèrent aux abords des villages, sur le flanc des coteaux, mettant des reflets funèbres, des aspects de désolation, à la place des sourires argentés d'autrefois, et les oiseaux s'éloignèrent de ces mornes forêts abandonnées des dryades familières...

Il y eut heureusement des hommes plus avisés qui comprirent l'injustice de leur ressentiment. L'olivier ne voulait plus être exploité. C'était son droit. Il demandait des égards, pourquoi les lui refuser ?... Une heureuse transaction valait mieux que la guerre imbécile. Après tout, les prétentions étaient raisonnables. Un coup de pioche par-ci par-là, quelques brassées de fumier, la tondeuse dans les chevelures démesurées... L'accord fut signé, sans même que M. le Juge de Paix eut à proposer son arbitrage. Et, depuis, ces nouvelles amours se développent aimablement, l'homme se montrant empressé, l'arbre prodigue de maternités successives.

Bénissons ces bons Samaritains de la Terre, qui tendirent la main à l'olivier prêt à tomber dans la plus affreuse stérilité. C'est par eux que se conserve la forte race des oliviers chère aux ancêtres, c'est par eux que seront continués les grands crus de nos olivaies célèbres, les huiles de Falicon, de Bendejun, de Bellet, aussi précieuses pour les gastronomies méridionales que les vins du Rhône ou la bouillabaisse de Marseille !... Notre Midi sans « son » huile, — bougre de bougre ! mais ce serait comme qui dirait une mer sans poisson, ou bien Marius sans parole... Une chose abominable, quoi ! De l'huile, il nous en faut, que diable, et de l'huile d'olive, vous savez. Et, pas de ces drogues que les trafiquants de certaine ville trop connue font avaler

aux gogos, sous de belles étiquettes, qui sentent la graine à plein nez...

Bonnes olives de Bellet, nées sur les arbres que mon père avait amoureusement soignés, olives noires ou vertes ramassées sur la terre où vous avait jetées sans façon le mistral venu d'Antibes et de l'Estérel, olives grasses dont la « canne » promenée dans les branches avait troublé la paresseuse sérénité !... Je vous regardais avec un respect attendri pendant qu'on vous portait au lointain moulin du vallon de La Madeleine. Sous l'étreinte de la meule de pierre, vous alliez donner votre sang, votre chair. Mais n'est-ce pas votre destinée, le but de votre éphémère existence que de procurer à l'homme de la joie, du plaisir, en récompense de ses fatigues, de sa sollicitude?

Simplement, bravement, vous avez fait le sacrifice nécessaire. Dans la cuve profonde vous étiez pêle-mêle, la peau luisante et fine. La meule tourna et de suite un peu de votre sang gicla sur la paroi grise. La grande roue que l'eau actionnait grinçait, faisait effort pour mieux broyer vos petits corps tendres et jusqu'à votre noyau, cœur solide et résistant. On eut dit que la pierre elle-même gémissait de fouler tant de chairs palpitantes et qu'un scrupule la retenait de « paster » trop vite, de crainte de faire souffrir trop fort. Mais, dehors, sur le flanc de la maison, une grande roue de fer, insensible et mauvaise, gourmandait la meule, la stimulant, la poussant dès qu'elle hésitait... Deux heures durant le supplice continua... Hélas ! Mes pauvres olives ! Mortes, écrasées, anéanties, formant une pâte épaisse, brune, gluante dans laquelle la roue enfonçait comme dans une ornière... Cependant, de cette masse confuse, mélange

informe de pulpe, d'huile, de grignons et de peaux, une odeur douceâtre montait, grisante et tendre, comme si dans la cuve de pierre se confectionnant quelque salade divine, un gigantesque aïoli....

Grâce ! Grâce pour elles ! voulais-je crier... Qu'on arrête l'affreuse machinerie qui les broie et les martyrise. Assez de sang a coulé de leurs blessures pour satisfaire nos convoitises misérables... Mais le « defissié [1] » continuait sans sourciller, prenant à mes yeux l'apparence d'un bourreau sans entrailles dans une chambre de torture... Plus fort ! Plus fort ! semblait-il dire à d'invisibles auxiliaires. Et la meule obéissait, servile et infernale... Puis, il employa l'eau, nouveau supplice. L'eau froide d'abord, l'eau chaude ensuite... Et chaque fois que par un sursaut de vie la chair pantelante s'efforçait de surnager, une large écumoire la cueillait pour l'entraîner vers des pressoirs cachés dans l'ombre, dont la sinistre besogne s'accomplissait sans bruit, terrifiante et formidable...

Pauvres chères olives de Bellet, écloses dans la lumière, à côté des figuiers noueux, tout près des vignes aux grappes juteuses ; petites olives dont se régalaient les étourneaux et les grives, soulignant d'un point noir la dentelle grise des arbres qui vous enfantèrent ; olives courageuses qui gonfliez vos panses mignonnes pour la seule joie du sacrifice, je ne vous verrai plus ! Mais je garde de vous ce que vous aviez de plus précieux, de plus sacré, de plus mystérieux, votre sang, votre sang couleur de miel, votre sang où s'étaient figés des rayons de soleil.

1. Le propriétaire du moulin.

*
* *

Demain nous combattrons les chardons et les nielles.
Pardonnez-nous, ce soir, nos fautes vénielles.

Ed. Rostand — *La prière des oiseaux.*

J'aime beaucoup les petits oiseaux, car rien n'est joli comme leurs ramages amoureux et leur sautillante allégresse dans les branches des oliviers et des pins. Chaque fois que retentit un coup de feu, j'ai un peu d'angoisse au cœur et, par la pensée, j'imagine le carnage imbécile, le pauvre oiselet interrompu dans sa roulade harmonieuse, la poitrine trouée, sa robe légère souillée de sang vermeil, tombant lourdement au pied de l'arbre où il se gargarisait de soleil et de rosée... Aussi, pour mettre à l'abri de si absurdes assassinats ma campagne de Bellet, ai-je barré les chemins par lesquels peuvent venir les tueurs d'oiseaux, en ayant soin d'avertir, en outre, ces citoyens « indésirables », par des pancartes impérieuses, que le passage et la chasse sont interdits dans ce coin de terre. Becs fins et gros becs, pensais-je, dans ma candeur extrême, viendront se réfugier dans ce clos, comme jadis les opprimés et les fugitifs dans l'intérieur des églises. Ils y seront en sécurité et pourront s'égosiller, coqueliner, se poursuivre, et, au besoin, se disputer sans la moindre appréhension. Et mon Dieu, s'il leur arrive de s'oublier jusqu'à picorer une olive ou goûter la confiture d'une figue bien mûre, je fermerai les yeux, en considération de la joie qu'ils donnent à chacun et de leur ardeur à gober les mille parasites dont s'encombrent les arbres et les plantes.

Mais, un jour, l'honnête fermier qui surveille la propriété, arriva, la figure bouleversée :

— Ah ! Monsieur ! fit-il d'une voix émue, il est entré un chasseur.

— Et les barrières ?

— Il est venu par le vallon, comme une chèvre.

— Et les défenses inscrites sur les poteaux ?

— Il n'en a pas tenu compte.

— Et qu'a-t-il fait ce bon citoyen ?

— Il a chassé dans la campagne toute la matinée.

— Vous l'avez laissé opérer ?

— Rien n'a pu le décider à partir, et comme il était armé...

Alors, je connus toute l'audace de ce visiteur impudent. Après s'être installé près d'un olivier, caché par des branchages en forme de cabane, il avait disposé deux cages renfermant chacune un pinson et pris l'affût sans plus se gêner que s'il était chez lui. Les petits prisonniers, tout gaillards de se sentir en plein air, baignés de tendre lumière, chantaient de toutes leurs forces, se faisant inconsciemment les complices du braconnier, tapi au pied de l'arbre comme un malfaiteur. Ils chantaient... ils chantaient... et peu à peu d'autres pinsons s'approchaient, écoutant l'appel joyeux des petits camarades logés dans l'olivier, voletant d'arbre en arbre, avançant leur petite tête vers le piège tendu à leur crédulité d'oiseaux du bon Dieu. Parfois, un d'eux plus hardi ou plus écervelé, oubliant toute prudence, s'aventurait jusqu'à l'olivier fatal. Aussitôt le fusil du sacripant pétaradait et le pinson s'écroulait dans un envolement de plumes menues. Ce courageux assassinat dura plusieurs heures. A chaque coup de fusil, l'olivier se meurtrissait, laissant pendre lamentablement des lambeaux de branches chargées de fruits. Vers midi, la faim fit sortir ce loup de la cam-

pagne. Il s'éloigna, ayant massacré un olivier et abattu dix pinsons. Quelle gloire ! Bientôt, il disparut dans le vallon de la Madeleine avec son butin de bestioles, heureux d'avoir bravé un fermier et prouvé qu'un vrai chasseur ne respecte ni la propriété d'autrui, ni la vie des oiseaux dont la chasse est interdite.

Car, à cette époque, le préfet des Alpes-Maritimes, qui était un père pour la gent ailée de ce département, avait formellement défendu d'occire les petits chanteurs dont il aimait l'aubade champêtre. Mais, de quel poids pouvait être un arrêté pour un pareil individu ?... J'en rapportai l'aventure à ce haut fonctionnaire. Il faillit en avoir une attaque de nerfs. — Son nom ?... Son nom ?... criait-il. Je veux lui donner une leçon à ce monsieur. — Son nom ? Je ne l'ai pas, mais je le recherche. Dès que je le connaîtrai, je vous l'apporte tout vif. — Il ne perdra rien pour attendre, bougonnait l'honorable représentant de la République... Tuer dix pinsons !... Le misérable !... — Versons un pleur sur les pinsons, observai-je timidement, mais n'oublions pas l'olivier. — Quel olivier ? — Celui qui servit de cible à « l'assassin », il est dans un piteux état. Les plombs l'ont mis en charpie. — Dix pinsons et un olivier, c'est trop ! murmura le préfet d'une voix mourante.

Je crus qu'il allait se trouver mal. Force me fut de le réconforter. — On le retrouvera, croyez-le bien, on le retrouvera, lui dis-je, et alors nous le ferons fusiller, comme... un pinson. — C'est entendu.

Les pinsons seront donc vengés, Mais qui pansera les blessures de mon olivier ?... Je suis allé lui porter comme à un héros tombé pour le service public, mes sympathies attristées. L'arbre ne disait mot et souffrait

en silence. Mais un oiseau était dans ses branches, le berçant de ses chansons, le caressant de son bec et de ses griffes mignonnes,

— Bonté divine ! s'écria, en le voyant, le fermier qui m'accompagnait, c'est une « bouscarle »[1], monsieur.

— Une « bouscarle » ? lui dis-je incrédule. Il y a belle lurette qu'il n'y en a plus dans le pays.

— Je vous dis que c'en est une, reprit-il. Il y a vingt ans, mon pauvre père m'en fit voir une. Je reconnais très bien son bec fin, son plumage...

— Vous rêvez, répondis-je en haussant les épaules.

Mais l'oiseau s'était posé sur une branche basse et fixant sur moi ses petits yeux vifs, me cria d'une voix aiguë :

— Il a raison. Je suis une « bouscarle ». La dernière, hélas ! Ils ont exterminé toute ma famille. J'ai vu mourir mes parents, mes frères et sœurs. Je suis maintenant seule au monde...

D'un coup d'aile, la pauvre bête essuya une larme, brillante comme un grain de cristal. Je balbutiai quelques mots de condoléance. La « bouscarle » me remercia d'un geste et, prenant confiance, se mit à bavarder. Elle n'avait pas dû parler depuis longtemps, car son discours était abondant, rapide, un peu décousu, passant des choses tristes aux détails amusants... une véritable incontinence de parole. Je sus, ainsi, qu'elle était demeurée vieille fille, faute d'un partenaire galant, tous les mâles de sa race ayant disparu de la surface des Alpes-Maritimes. En vain, les nuits de printemps, lorsque montent des jardins embaumés l'encens des roses épanouies et que s'enlacent les couples extasiés, avait-

1. Bec-fin.

elle soupiré ses plus voluptueux appels. Personne n'était venu clore son bec frémissant d'un baiser amoureux.

— Et pourtant, monsieur, confessa-t-elle d'une voix un peu tremblante, je me sentais l'étoffe d'une grande passionnée. Ah ! si le prince Charmant que j'appelais était venu...

La « bouscarle » avait des lettres. Elle soupira quelques vers de Samain pour souligner la tendresse de son cœur déçu :

Amour ! frissons légers de jupes, de voilettes,
Et lumière des yeux de femmes transparents...
Amour ! musique bleue et songes odorants...
Et frêles papillons grisés de violettes...

La tirade était charmante. Je le lui dis et elle se rengorgea.

— Maintenant, qu'allez-vous faire ? demandai-je avec sollicitude.

La bouscarle hocha la tête.

— J'avais eu l'idée, répondit-elle, de transporter mes pénates ici, chez vous. Il y a de bonnes clôtures, des défenses de chasser sévères, et un fermier qui a bon cœur. L'arrêté de l'aimable Préfet pouvait être ici une vraie sauvegarde, Mais j'ai assisté, l'autre jour, à la venue de l'homme aux pinsons. J'ai vu le massacre des innocents. Merci, j'ai eu trop peur. Je m'en vais. Tout juste le temps de goûter à certaine figue que je guigne depuis longtemps, près de la maison. Vous permettez ?...

— A votre aise...

— Donc, sitôt cette gourmandise satisfaite, je décolle...

— Et vous allez ?

— Je vais de l'autre côté des Alpes, à la recherche d'un couvent de Franciscains. Une pie de mes amies, qui souvent voyage en Italie, m'a dit que sur les flancs du Mont Subasio, près d'Assise, il était un ermitage, où priait jadis saint François, notre bienheureux protecteur. J'y cours. Je serai, là-bas, à l'abri des méchants.

La « bouscarle » secouait ses ailes, prête à s'en aller vers le figuier, objet de ses convoitises. Au moment de partir, elle me cria :

— Dites à M. le Préfet que je prierai pour lui, là-bas. Je demanderai à notre saint patron de le faire aller en paradis, puisque, comme lui, il aime les petits oiseaux.

LE PIGEONNIER SUR LA BUTTE

ASPREMONT [1]

François d'Assise. — Que j'aime ce pays !
Fra Junipère. — Ce pays est le nôtre ; je n'y fais plus attention.
A. Suarès — *Les Bourdons sont en fleur.*

Comme l'indique son nom, Aspremont (Asper-Mons) ne connaît pas le sourire d'une nature aimable. Il n'est posé ni sur un lit de verdure, ni dans les futaies profondes, mais au sommet d'une colline abrupte faite de blocs et d'éboulis, au flanc de laquelle de maigres cultures en gradins semblent autant de marches formidables disposées pour monter jusqu'au village.

Celui-ci est perché tout en haut de cette butte grise, pareil à quelque pigeonnier d'importance, un peu comme l'italienne Volterra chère aux pérégrinations du « vélivolant » d'Annunzio [2], dont on ne doit sortir qu'en volant à la manière des oiseaux. Cependant, le Créateur n'ayant pas dispensé aux habitants les ailes

1. Aspremont, à 13 kilom. de Nice. On s'y rend par la route de Gairaut qui, après Aspremont, se poursuit jusqu'à Levens, par Saint-Blaise et le pont Masséna.
2. Voir son roman : *Forse che si, Forse che no.*

nécessaires, et les Icare faisant défaut dans le village pour tenter de s'élancer dans l'espace, un petit sentier pavé de gros cailloux durs — *l'encaladat* — servait depuis toujours, à gagner le pays, en faisant quelques zigzags rapides dans les pierres. C'est par là que passaient les paysans revenant des champs, leurs outils sur l'épaule, et les petits ânes, cousins de ceux de Gorbio, dont l'échine accueillait sans faiblir les lourdes bottes de foin odorant, les sacs de pommes de terre et même les mignons barillets gonflés du bon engrais cher aux oliviers du pays.

Ce chemin glissant et rapide servait aussi, à la fête de saint Jacques, de stade champêtre pour les jeunes gens et les jeunes filles du pays qui se disputaient, les pieds nus, aux sons du fifre et du tambour, les prix de la course à pied traditionnelle — les *Gioia* — un foulard aux couleurs éclatantes, une jupe ou un tablier, une capeline, une ceinture chatoyante, un chapeau enrubanné...

Mais, les hommes sont dévorés d'inconcevables ambitions.

Un beau jour, le sentier, où cheminaient bêtes et gens, parut vieux jeu, humiliant et pénible. Les administrateurs de la commune, désireux de se montrer « de leur temps », pensèrent à faire grimper les carrioles jusqu'au plus haut du village. Pour cela, ils taillèrent une route dans le roc, bousculèrent quelques cultures et firent une belle brèche, bien soutenue de maçonneries claires, dans les vieux remparts du château... Car il y avait un château, ou plutôt il restait de l'ancienne demeure féodale, habitée jadis par quelque grand seigneur sans grande notoriété [1], une sorte de terre-plein porté par des

1. Les feudataires d'Aspremont furent les Chiabaudi de

murailles, avec des tourelles d'angle et un chemin de ronde en contre-bas planté de légumes et de vignes. La route nouvelle se tailla un passage dans ces ruines encore vaillantes, s'efforçant de contourner le « château » pour déboucher triomphalement sur une placette où trône un lavoir public et jacasse une fontaine dont le front porte, à la façon d'une inscription sur le ruban d'une casquette, un reconnaissant hommage aux édiles qui firent jaillir cette eau bienfaisante.

Sont-elles nombreuses les voitures qui empruntent la voie nouvelle? Il est permis d'en douter, à voir l'état d'affaissement et les traces grandissantes d'abandon du village ainsi muni d'une route probablement superflue. Peut-être, celle-ci a-t-elle rendu plus commode pour les habitants l'accès de la place et du « château », où les femmes ont l'habitude d'étendre, sur des cordes entre platanes et acacias, les lessives familiales... Mais, aucun soubresaut de vie n'a suivi cette grande œuvre édilitaire. Les petites rues, enchevêtrées à l'égal d'un jeu de « puzzle », font autour du « château » des ronds irréguliers, coupés de culs-de-sac inattendus et de voûtes moussues d'où montent de fortes et tièdes senteurs d'écurie. Les animaux doivent être en nombre dans ces demeures qui semblent abandonnées, des poules probablement, avec des cochons, des brebis et quelques-uns de ces ânes qu'on rencontre, titubant sous le bât pesamment chargé, et toujours prêts à saluer l'étranger d'un braiement sonore, accueillant comme une aubade.

Torrettas, les Marchesan de Coaraze, les Borriglione de Sospel, enfin les Grimaldi-Lascaris. A la mort du dernier Grimaldi-Lascari, son héritier par les femmes, le baron Caravadossi fut autorisé à prendre le titre d'Aspremont. Le dernier représentant de cette famille, mort récemment, a exprimé le désir d'être enterré à Aspremont.

Quant aux maisons, péchère! Elles sont un peu défraîchies, les *pôvres*. Le crépi en est usé, parfois lépreux, certaines paraissent vidées pour toujours avec leur porte entrebâillée et les volets disjoints. C'est à peine si, de-ci, de-là, on en trouve quelques-unes de meilleure tournure, avec un bon perron de pierre, une façade intacte où s'appuient des vignes grimpantes ; ce sont les « villas » d'été de quelques habitants domiciliés à Nice et soucieux de garder racine dans le pays... La petite église chargée de veiller sur les vieilles habitations a subi aussi des ans l'irréparable outrage. Son clocher qui fut rose est d'une couleur indécise. Des nombreux cadrans d'horloge dessinés sur ses faces, les uns sont délaissés, les autres encore en service. La nef est froide, irrégulière, voûtée à la façon des basiliques romanes. Un chapiteau de colonne sculptée sans art porte une date lointaine, 1556! La construction est assurément d'un grand âge, on la dit placée sous le patronage de San Giacomo. Toutefois, saint Antoine de Padoue y est sérieusement vénéré, et peut-être au détriment des autres saints personnages.

Cet Aspremont ridé[1], devenu exsangue, conserve, au moins en apparence, des ardeurs politiques toujours juvéniles. Aux temps passés de l'annexion, le village avait manifesté un grand enthousiasme pour Napoléon III. Pour fêter la venue du nouveau souverain, le maire proposa, au dire d'un journal local, *le Messager*, de disposer au sommet du mont Chauve « un vaste bûcher arrosé de goudron et de brai gras qui, du haut de ce gigantesque

1. Il y avait autrefois à Aspremont un notaire, deux médecins et un tambour de ville — Bertrand — presque aussi populaire que le Nourat de Castâgniers. A cette époque, Colomars et Castâgniers étaient des hameaux dépendant d'Aspremont.

piédestal, projettera sa lueur immense sur les cimes des Alpes et la campagne ». En même temps, une adresse portait en termes chaleureux la joie des habitants. « Le clergé, y lisait-on, les conseillers municipaux et propriétaires de la commune, viennent déposer au pied du trône de Votre Majesté, le respectueux hommage de leur vive reconnaissance pour un acte qui sera pour le pays le point de départ de nouvelles et brillantes destinées ». Cette dernière prédiction ne s'est point réalisée probablement, et c'est sans doute pour se consoler de cette déconvenue que les gens du pays se sont mis en tête d'aimer la République, avec autant de force qu'autrefois l'Empire. C'est pourquoi, dans le mignon village, les deux seuls marbres encastrés dans les murs fanés révèlent ces claironnantes inscriptions : « Cercle démocratique du Mont-Chauve », « Cercle Républicain »[1]...

La démocratie coule à pleins bords, on le voit, dans les ruelles désertes. D'aucuns prétendent, il est vrai, que cette dualité dans l'amour commun du régime actuel ne cache que des rivalités municipales vulgaires. D'autres insinuent que l'un de ces cercles se meurt déjà d'inanition. Qu'importe ! Le vieil Aspremont prend ainsi figure de Mont-Aventin campagnard, et les dieux qui président aux destinées de la République doivent le tenir en haute estime. D'autant plus que cette foi

1. Jadis, par sa position même et ses traditions, Aspremont était belliqueuse. Nombre de ses habitants s'enrôlèrent dans les armées de la République et du premier Empire. Certains surnoms caractéristiques et des sobriquets conservés jusqu'à nos jours témoignent des vaillances militaires d'antan de certaines familles : *Lou canounié* (le canonnier), *lou cavalié* (le cavalier), *lou gouvernur* (le gouverneur), *lou dragoun* (le dragon).....

politique n'a point chancelé, bien que, les unes après les autres, toutes les œuvres vives du village soient sorties des murailles éventrées. La mairie, l'école, la poste, sont installées maintenant au pied de la butte que domine le « château », le cœur du pays se déplaçant ainsi pour satisfaire à des besoins impérieux de modernisation. Afin de compenser « ceux d'en haut », on a planté, tels des porte-fanions, sur les tourelles du « château », des poteaux chargés de fils et accroché des lampes électriques dans les rues principales... comme dans une grande ville.

Les amateurs du « vieux » pourront se consoler de ces émigrations qui, peu à peu, vident le village, en allant rêver sur ce qui reste des fortifications féodales transformées en séchoirs pour serviettes et draps de lit. Au fond d'une impasse bien feutrée d'ombre, ils trouveront un restant de rempart intact, fait de belles pierres sombres joliment cintrées. Et le petit chemin détrôné par la route carrossable vit toujours. Son pavé usé, dur, glissant, est « de l'époque », comme un bibelot d'antiquaire. Ce qui surtout demeure intact, dans cette inévitable décomposition des choses battues par le temps et le progrès, c'est l'admirable paysage que déjà contemplaient les Chiabaudi, les Grimaldi-Lascaris, seigneur d'Aspremont et dont se réjouissent de nos jours les touristes aventurés dans ces parages.

Au pied du village, des collines chargées d'oliviers conduisent jusqu'à la mer dont l'azur lumineux habille d'une soie mouvante le rivage de Nice, la svelte pointe d'Antibes et les dures falaises de l'Estérel. Tout près, des montagnes arides dont les rochers gris portent avec impatience quelques bouquets de pins ou de chênes et de maigres cyprès émaciés par le jeûne de leurs racines.

Vers le couchant, où surgissent sur l'horizon les « baoù » audacieux de Saint-Jeannet et de Vence, la vallée du Var s'épanouit magnifiquement avec son large lit de galets bleutés, au milieu desquels l'eau du fleuve rapide, ce « gueux », comme l'appelait Vauban, met des reflets d'étain. Et partout, sur les pointes hardies, au flanc des coteaux, dans le creux des vallons, des villages blancs, des villages gris ou jaunes montrent leurs petites maisons tassées autour d'un clocher ou des ruines d'un manoir écroulé : Gattières, Le Broc, Carros, Gilette, Bonson, La Roquette... Plus loin, sur les pentes du mont Vial, Tourette-Revest, où l'infortuné Annibal Grimaldi, seigneur de Beuil, fut étranglé, en 1621, pour avoir osé s'insurger contre son suzerain, le tout-puissant Charles-Emmanuel, duc de Savoie.

II

VILLES DE GUERRE

UN DÉCOR DE THÉATRE

SAORGE [1]

Car tousjours la nature est meilleure que l'art.
RONSARD.

Une toile de fond biené clairée, représentant un village posé en espalier dans des buissons de vignes et d'oliviers ; de hautes parois de rochers gris figurant des portants de scène, le ciel bleu comme frise, une rivière aux reflets d'émeraude comme plateau, tel apparaît Saorge, lorsqu'on le découvre de la route qui va de Breil à la frontière italienne.

Vision étrange, inattendue, bien théâtrale, dont l'œil est à la fois confondu et charmé.

Pays fantastique, dont les maisons semblent bâties les unes sur les autres et s'élever en muraille toute droite, en écran, en échelle, pour ne perdre ni un rayon de soleil ni une lampée d'air, si bien qu'on tremble, à le considérer un instant, qu'il ne s'effondre soudain sous le poids des dernières venues, audacieusement hissées sur les épaules de celles qui, plus bas, se cambrent de

1. Saorge, à 70 kil. de Nice, par Sospel et le col de Brouis, à 504 m. d'altitude.

toutes leurs forces pour les supporter et les empêcher de choir.

Paysage tourmenté, chaotique, tout en pointes, en gouffres, en rochers abrupts, en failles profondes, en couloirs et en parois inaccessibles. Et, pour le mieux défendre des venues indiscrètes ou hostiles, la Roya zigzague en bouillonnant dans un étroit défilé, si resserré et sinueux que lorsque des ingénieurs installèrent près d'elle, à grand renforts de mines et de pics, un chemin muletier d'abord, puis la route carrossable du col de Tende, ils célébrèrent leur victoire par des inscriptions sculptées dans la roche vive, vaincue par leurs travaux opiniâtres. L'une d'elles était si triomphale qu'elle fut ornée, dit-on, de lettres d'or !

La nature avait décidé de n'ouvrir qu'en rechignant les portes formidables, derrière lesquelles Saorge s'épanouirait et s'ensoleillerait avec sérénité. Les hommes secondèrent avec zèle de si méchantes intentions. Ils résolurent de profiter des entassements de rochers disposés à cette place, de la difficulté des moyens d'accès, des capricieuses ardeurs de la Roya, pour établir un barrage militaire, dont ils garderaient jalousement les clefs. Ils se firent ainsi les complices des mystérieuses volontés des dieux de la vallée... Les Romains commencèrent par y installer un poste. Puis, des nobliaux choisirent les sommets les plus difficiles pour y bâtir des castels. Si les traces des légionnaires ont disparu dans la poussière des temps, les seigneurs ont laissé d'abondants vestiges de leur domination autoritaire. Les ruines importantes de Malamort, sur la crête aiguë d'une poussée rocheuse gigantesque dont le pied baigne dans la rivière, celles plus informes du Château des Salines, enraciné au sommet du village, où se terraient

des féodaux habiles dans l'art d'élever des molosses capables de les aider dans leurs entreprises, rappellent encore les douloureuses péripéties de la venue des Sarrasins et de la vie moyenageuse.

Le village, ainsi protégé, avec ses campagnes bien cultivées, son terroir fourni d'eaux excellentes, ses vastes forêts où jadis vagabondaient les sangliers, ses pâturages herbeux, la difficulté de s'y introduire sans le consentement de ceux qui faisaient bonne garde pour lui éviter la souillure de l'assaillant, devait nécessairement allumer les convoitises des grands féodaux de la région. La Roya était une des routes les plus commodes pour aller en Italie. Les villages construits sur ses bords défendaient ou livraient le passage, au gré des alliances ou des vasselages. La vallée aboutissait à Vintimille, où dominaient de puissants seigneurs dont l'envahissante autorité s'insinuait dans les vallées alpestres et menaçait quelquefois les terres de Provence. Par un mouvement de reflux instinctif, les comtes de Provence essayaient d'endiguer ces débordements dangereux, puis de pénétrer à leur tour chez leurs remuants voisins.... Saorge fut longuement ballotté entre ces belligérants, passant de l'un à l'autre, au hasard des batailles et des conventions diplomatiques. En 1388, le village connut enfin la faveur d'une annexion solide au Duché de Savoie, suivant ainsi le sort de l'ancien comté de Nice.

Cependant, cette situation nouvelle ne fit point disparaître son utilitarisme militaire. La route du col de Tende méritait d'être toujours sérieusement défendue. Saorge devait continuer à monter la garde. N'était-il pas, d'ailleurs, prédestiné à ces fonctions guerrières, puisque les habitants s'étaient placés sous la protection

de saint Georges, le valeureux chevalier voué aux nobles prouesses et que son nom même rappelle celui de cet illustre et vaillant patron ? Par les soins des hommes de guerre, des forteresses, des poudrières, des batteries furent disposées sur les pointes rocheuses autour du village. La place se fit de la sorte redoutable, barrant le passage avec une âpreté têtue. Aussi, lorsqu'en 1793, les troupes françaises, ambitieuses d'envahir les états du roi de Sardaigne, essayèrent de l'emporter de vive force, furent-elles repoussées victorieusement. Il fallut combattre plus d'un an et recourir à la savante stratégie d'un Masséna pour tourner l'obstacle et le réduire.

L'illustre général remonta les vallées de Vintimille et d'Oneille, prenant à revers les défenseurs de Saorge et menaçant leurs communications vers le nord. Lorsque ses soldats, victorieux des Piémontais qui occupaient les positions de Marta et du Saccarello, débouchèrent dans la vallée de Briga, le gouverneur de Saorge, le baron de Saint-Amour, capitula.

C'était en avril 1794.

Les Français firent sauter les fortifications qui les avaient si longtemps arrêtés. Saorge avait terminé son rôle militaire. De nos jours, où les moyens d'action de l'artillerie et du génie sont devenus si formidables, on sourit de ces résistances d'autrefois. Il suffit, pourtant, de considérer la situation des lieux et l'admirable disposition des défenses de la place, alors que les canons et les fusils étaient de faible portée, pour comprendre toute l'importance de la forteresse abattue. Il n'y a pas très longtemps, un ministre de la guerre parlait encore de la possibilité d'user de Saorge comme d'une première ligne de résistance en cas d'invasion.... Ce projet fut abandonné ; Saorge a conservé la douce

sérénité de sa déchéance militaire. Il peut goûter sans péril aux joies bucoliques et lézarder à son gré, sans la contrainte des remparts et des ponts-levis.

Toutefois, pour l'aborder, il est encore nécessaire de supporter quelques fatigues. Les sentiers qui l'entourent sont pénibles, la route qui ascensionne vers lui est faite d'interminables et rudes lacets, sur lesquels s'essoufflent les autos les mieux intentionnés. On y parvient toutefois sans risques et sans de trop grands efforts.... Une chapelle de saint Roch est installée à la place d'un ancien corps de garde. Ce vénérable personnage est seul à dévisager les passants qui ambitionnent de pénétrer dans le village. Mais, est-il besoin de veiller ? Il n'y a plus de secrets à surprendre et Saorge ouvre ses portes toutes grandes devant les assaillants. Ses portes ? Il n'y en a plus, certes, et si l'on trouve encore quelques-unes des maçonneries où elles logeaient jadis, le passage est libre.

Ce n'est pas à dire que le village s'abandonne libéralement à ceux qui le veulent pénétrer. Il est tout en couloirs étroits, en voûtes obscures, en échelles rapides. Les rues, minces comme des entailles, conduisent à des carrefours voûtés, s'enfoncent, virent, tournent et retournent.... Il faut un fil d'Ariane pour ne point s'égarer dans ce labyrinthe. Les maisons sont hautes, plates comme des découpures dans leur souci de ne point tenir trop de place, avec des entrées noires, des escaliers d'une raideur effarante, des chambres minuscules. Quelques fontaines babillent dans ce fouillis de demeures vétustes, des lavoirs se logent dans des recoins, le four communal au centre de l'agglomération semble la chaudière d'un réseau compliqué de chauffage public. Ce four est précieux comme un palais de

marbre ; les femmes du pays y font cuire, pour une légère obole, d'abondantes tourtes bourrées de tomates, de courges, d'oignons ou de blette, dont les senteurs puissantes parfument aimablement le village. Cuisines de pauvres, cuisines de paysans, ayant conservé les goûts et les habitudes des Ligures mélangés aux races piémontaises. Pas de maisons luxueuses dans l'agglomération ainsi tassée. Comment enfler les murailles et festonner des façades, lorsqu'on mesure la place et qu'il faut étayer le voisin pour ne point choir avec lui ? A peine trouve-t-on quelques sculptures de pierre sur des habitations plus favorisées, où logent les « bourgeois » du cru. Pour respirer plus librement, la mairie s'est mise au bord du village, sur une placette, au pied de l'ancienne forteresse démolie.

Ainsi condamné à l'exiguïté perpétuelle et à la médiocrité des constructions, le village risquerait d'être vulgaire s'il n'était illuminé, tout le long du jour, par un soleil généreux qui fait flamboyer les façades fardées de rose, de jaune, de gris, et s'il n'avait pour l'encadrer les plus gracieuses olivaies qui se puissent trouver, bocages souriants qui mettent au front du village des reflets argentés et descendent tumultueusement jusqu'à la rivière comme les flots délicats d'une mouvante collerette. De plus, des clochers amusants pointent allègrement au-dessus des toitures où les ardoises brunes mettent des teintes adoucies. Clochetons de confréries rivales, carillonnant aux fêtes des Noirs, des Blancs ou des Rouges, campanile trapu et badigeonné de frais de l'église paroissiale, dont le porche s'ouvre sur une place menue, tout en haut du village. Cette basilique villageoise est fort respectable, avec ses trois nefs soutenues de piliers massifs. La piété trop

zélée des fidèles l'a malheureusement dorée, repeinte, vernie et lustrée, ainsi qu'une paysanne livrée aux soins d'un marchand à la toilette. C'est dommage. L'église serait infiniment plus imposante, si on lui avait gardé son visage flétri mais sincère, et les œuvres d'art qui s'y cachent ne seraient point offensées de ces rutilances de mauvais goût. Elles font bonne figure tout de même et le connaisseur les reconnaît bien vite dans ce fatras de fausses splendeurs. Une croix processionnelle, d'un gracieux dessin ; un somptueux maître-autel de marbre incrusté, orné d'un charmant médaillon en cuivre repoussé ; de vénérables statues en bois polychromé vers lesquelles vont encore les dévotions populaires ; un délicat tabernacle de marbre rehaussé de fines sculptures et portant la date de 1539 ; enfin un retable précieux, dans le goût des primitifs du xve siècle, dû au pinceau de Gasparo Toesca. Si on observe, qu'au seuil de la basilique, se trouve encore le « pilori », grosse pierre en forme de billot, sur laquelle on faisait monter les délinquants pour que chacun pût les mépriser au sortir des offices, on jugera que la paroisse saorgienne n'est point négligeable.

Mais, ce n'est point chez elle qu'il faut rechercher les plus douces émotions d'art. Deux monuments religieux, dressés dans la campagne, aux abords du village, brillent d'un radieux éclat et d'une mystique réputation. Ce sont le couvent des Franciscains et la Madone del Poggio.

Le monastère est vide de ses moines et il pleure de misère depuis leur départ. Tout s'effrite, s'écaille, s'empoussière, pourrit, dans cette vaste ruche silencieuse et sans abeilles. La façade, ornée d'un mince parvis, s'effondre peu à peu ; les cours, le cloître inté-

rieur, les cellules prennent l'aspect désolé des choses abandonnées, le réfectoire est glacé, la chapelle ressemble peu à peu à une grange. Et pourtant, il y a dans le réfectoire de merveilleuses tables de noyer massif du XVIIe siècle, dont usèrent, dit-on, en 1794, les généraux français vainqueurs de la place, et la chapelle est pleine de boiseries charmantes de la même époque. Confessionaux mignons enguirlandés de fines sculptures et de colonnettes ; maître-autel couvert de dentelures de bois ajouré ; stalles de chœur magnifiques, agrémentées chacune d'une sorte de crachoir discret pour les moines en prières ; christ en bois, ciselé comme une pièce d'orfèvrerie et d'une anatomie merveilleuse ; nobles tombeaux parmi lesquels celui des Corvesi-Lascaris, comtes de Gorbio, riches seigneurs dont la demeure communiquait avec l'église paroissiale par de secrets détours... C'est plus qu'il n'en faut pour pleurer sur la misère grandissante de cette maison aux allures de pauvresse italienne devant laquelle deux cyprès funèbres semblent faire office de cierges mortuaires...

La Madone del Poggio est plus heureuse. Le Ministère des Beaux-Arts l'a classée. Elle est donc sûre de ne pas mourir d'épuisement. La famille Daveo, qui la possède à titre de propriétaire depuis le XVIIe siècle, veille du reste avec affection sur sa tenue et sa santé architecturale. Elle mérite cette douce sollicitude, parce que très vieille et chargée d'histoire, ayant appartenu tour à tour à la communauté des habitants, aux moines de Lérins, puis à une des familles les plus notables du pays qui porte dans ses armes à la fois le léopard, symbole du courage, et la vigne, symbole de la fécondité familiale.

Un superbe clocher jaillit à côté du sanctuaire, svelte, hardi, supportant allègrement le poids de ses étages et de son capuchon pointu. L'orgueil doit visiter quelquefois ce beau campanile, toujours droit et robuste, tellement il domine superbement l'églisette dont les trois absides romanes, revêtues de pierres usées, se tassent modestement à ses pieds. Cependant, le sanctuaire peut prétendre justement aux hommages du passant. Sans doute, des restaurations bien intentionnées ont maladroitement enfariné de chaux ses parois et ses arceaux, en même temps qu'un évêque pudibond faisait disparaître presque entièrement certaines fresques un peu trop réalistes dont s'ornait la porte principale. Mais, ce qui demeure suffit pour la gloire du monument. Les piliers montrent toujours leurs pierres pansues, taillées comme aux époques primitives. Il y a sur un mur une sainte Lucie peinte à fresque, d'une fraîcheur de coloris étonnante. Le tabernacle est dans le style de la Renaissance, et, sur le maître-autel, une Vierge au tombeau serait exquise, si on ne l'avait outrageusement modernisée et déshonorée de couleurs violentes. Un Christ sur la croix, d'une laideur admirable dans sa simplicité barbare, rappelle les balbutiants efforts des artistes d'autrefois, et des pierres sculptées fixées aux murs détaillent avec élégance les armoiries des Bénédictins de Lérins. Pourquoi faut-il qu'un corps de garde des douanes ait poussé sur un des flancs du sanctuaire, comme une verrue monstrueuse ? Profanation et faute de goût qui seraient impardonnables si ceux qui la favorisèrent avaient eu conscience de leur sacrilège !

Saorge, on le voit, ne peut guère s'enorgueillir que de ses églises et de ses chapelles. On aurait tort, toutefois,

de ne point s'intéresser aux reliques d'ordre militaire. Elles sont informes, mais éloquentes par leurs blessures toujours béantes. Çà et là, quelques restes de remparts, des tronçons de tour rappellent l'époque des murailles de guerre et de l'austère vie de garnison. Sur les rochers aigus dont le village est entouré, on retrouve les traces des fortifications savantes imaginées autrefois. Et, sur la mince crête dominant Saorge qui portait les solides constructions guerrières garnies de canons, de poudrières et de casemates, on peut encore imaginer, à l'aide des plans et des gravures du temps, les détails de la redoutable citadelle — le Château — contre laquelle s'acharnèrent vainement, durant de longs mois, les troupes révolutionnaires françaises.

Mais, tout est mort sur cette butte où l'héroïsme des défenseurs s'affirma vaillamment, la citerne est crevée, la chapelle a disparu, les casernes sont tombées en poussière. Seuls les blocs semés par les explosions dévastatrices jonchent le sol étroit, disant la fureur des combattants et la violence des représailles... Devant cet effondrement lamentable, on se prend à songer à l'infortuné gouverneur, le baron Saint-Amour, à qui le général Colli avait ordonné de tenir *jusqu'au bout.* « Le fort de Savourge, écrivait ce chef opiniâtre, doit être gardé avec la plus faible garnison possible. Quand on aura ordonné la retraite, cette troupe se repliera aussi sur les hauteurs vers le col de Géron. Exclusivement à la garnison, le commandant du château tiendra tant qu'il pourra. » Saint-Amour perdit la tête en apprenant les rapides succès des Français sur les cols voisins des Alpes. Il rendit son épée. Colli trouva le geste trop hâtif. Le gouverneur fut arrêté et, dit-on, exécuté à Turin.

A cette époque tumultueuse, les généraux malheureux devenaient facilement des boucs émissaires.

LE PAYS DES JARRES

BIOT [1]

> Une spécialité particulière au Biot : la fabrication des jarres destinées à renfermer l'huile et le grain.
>
> Ardoin-Dumazet — *Voyage en France.*

L'écrivain qui inventa les poétiques « Contes des Mille et Une Nuits » a manifestement erré, n'en doutons pas, dans le récit d'une des plus populaires de ces fables romanesques. Il raconte, en effet, que les audacieux voleurs introduits par leur chef grimé en marchand d'huile, dans la demeure d'Ali-Baba, étaient cachés dans des outres.... Allons donc! Ces outres ne pouvaient être que des jarres, et celles-ci devaient venir tout droit des ateliers de Biot. Nul n'ignore, en effet, que, depuis les temps les plus reculés, les jarres servent à emmagasiner l'huile récoltée sur les oliviers du monde entier et que Biot a reçu du ciel la mission flatteuse de fabriquer ces poteries lisses et pansues, éblouissantes

1. Biot à 22 km. de Nice, 6 km. d'Antibes, 3 km. de la halte du P.-L.-M. On y va de Nice par la route de Nice à Antibes jusqu'à l'intersection de Biot.

d'émail clair, habillées de jaune comme d'aimables serins. Rectifions donc l'histoire rocambolesque d'Ali-Baba comme il convient et rendons à ce village des Alpes-Maritimes ce qui lui appartient dans l'aventure persane...

Comment Biot fut-il ainsi voué à la confection des poteries, que les vaisseaux abrités dans le port d'Antibes distribuent aux quatre coins du monde? On ne saurait le dire. Qui fonda le village et choisit pour dresser ses premières maisons le sommet d'une butte à quelques kilomètres du rivage, dernier renflement d'un bouillonnement confus de collines boisées conduisant par des vagues successives aux pays de Grasse et aux falaises grises étalées sur l'horizon depuis Saint-Jeannet jusqu'à Cabris et Saint-Cézaire ? L'histoire est prudemment muette sur ces origines lointaines. On sait seulement que les Templiers trouvant l'endroit à leur convenance y avaient installé une importante commanderie qui passa, par la suite, aux Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem. On connaît aussi quelques-uns des démêlés que ces « seigneurs » du lieu eurent avec les évêques de Grasse, lesquels se trouvaient être « coseigneurs » de Biot et prétendaient régenter les pratiques religieuses du pays au point de décréter, « qu'inhibitions et deffenses seroient faittes aux mestres chirurgiens et autres particulliers qui se mellent de faire la barbe et de travailler, de faire le poil les dimanches et festes, à peine d'excommunication ». Les chroniques relatent également que les gens d'Antibes avaient, de temps en temps, l'idée déplorable de venir piller les campagnes biottoises, ce qui soulevait de laborieuses revendications devant les juridictions compétentes.

La peste se mêlait aussi quelquefois de bouleverser

les paisibles habitants du village et de leur ouvrir prématurément les portes du paradis ou de l'enfer. Il lui arriva même, au xve siècle, de faire si belle besogne que force fut de repeupler le village en y introduisant de nombreuses familles liguriennes du pays d'Oneglia. Le bon roi René se donna la peine de signer, à cet effet, d'accueillantes lettres patentes et l'évêque de Grasse voulut bien approuver et contresigner ces documents autorisant l'italianisation de ce coin de Provence...

Puis, Templiers et Hospitaliers ayant disparu, l'évêché de Grasse supprimé, Antibes devenue une ville de bonne tenue, respectueuse de ses voisins, Biot se consacra définitivement aux labeurs agricoles et aux artistiques efforts de ses potiers, gardant de la venue des liguriens importés au temps des calamités moyenageuses des façons de vivre originales, un maigre souci des constructions de luxe, un patois savoureux, très distinct de celui des bourgs environnants. une religiosité facilement tapageuse, une sorte de besoin farouche de se tenir en dehors des événements et des agitations de la région.

Maintenant encore, lorsqu'on le découvre, en remontant la verdoyante vallée où coulent les eaux claires de la Brague, au bout des larges prairies qui frissonnent sous les brises marines, on lui trouve un air revêche et méfiant avec ses maisons serrées en un bloc de mastic grisâtre d'où jaillissent deux tours carrées frustes et trapues. Biot regarde la courte plaine étendue à ses pieds, la rivière dont les ondes glissent sans bruit sur des lits de mousses et de plantes mouvantes, les forêts de Clausonnes qui lui cachent la forteresse d'Antibes, les taillis broussailleux des Aspres qui masquent le château des GRIMALDI de Cagnes. On dirait qu'il surveille

le chemin, craignant encore quelque incursion méchante... Mais, ce n'est là qu'une impression passagère.

Dès qu'on approche du village, celui-ci commence à sourire et à s'attifer. Les maisons sortent leurs robes pimpantes, des jardins s'illuminent de clartés joyeuses, des orangers s'étagent aimablement jusqu'aux premières constructions pour faire à celles-ci une sorte de collerette luisante où les ors fauves des fruits délicieux mettent d'étranges éclats de bijoux champêtres. Et, ce qui reste des anciens remparts, des murailles protectrices d'antan, se cache modestement sous des carapaces de lierre, pendant que les tours guerrières pour mieux affirmer leur démilitarisation se muent en belvédères et en pigeonniers. Ainsi paré de ses atours de pierres et de feuillages, Biot a la plus jolie mine qui se puisse rêver, et comme on n'a pas entièrement effacé les vestiges de sa tournure moyenageuse, le touriste trouve à l'aborder les joies les plus vives.

Les habitants, du reste, n'ont pas tout à fait perdu le souvenir des siècles passés. Ils disent volontiers que « jadis le bourg était solidement *rempardé* et que les Allemands *ne se le seraient pas pris* facilement ». D'ailleurs, pour les mieux maintenir dans le culte de ces pieux souvenirs, les abords du village ont gardé une physionomie vieillotte du plus gracieux effet. Les rues qui escaladent la butte sont raides, couvertes d'un pavé glissant, usé par le pas des hommes et des bêtes, coupées de voûtes, sinueuses et étroites comme il convient dans une place de guerre où nul ne peut prétendre avoir ses aises. Et deux des portes fortifiées d'autrefois subsistent, qu'il faut franchir pour pénétrer dans le pays, l'une la « Porte des Tines », au sud, l'autre la « Porte de la Calade ou des Migraniers » (grenadiers), vers le

nord, l'une et l'autre ayant des maçonneries encore vigoureuses, des restes de tourelles, de larges cintres où sont inscrites les dates de leur naissance : 1565 et 1566.

Elles sont bien vieilles, ces poternes vénérables ! Dans la saine tiédeur du soleil de Provence, elles demeurent vigoureuses, sèches et droites comme ces campagnards parcheminés sur lesquels les années ne paraissent pas avoir de prise. Le village lui-même semble de belle santé édilitaire. Les voies sont propres, les maisons d'apparence un peu vulgaire bien tenues. Toutefois il ne faut y chercher ni façades festonnées, ni fenêtres sculptées, ni guirlandes de pierre ou ornementations de bois. La venue des liguriens a probablement empêché Biot de connaître les joliesses architecturales dont les villages provençaux portent les traces glorieuses. Tout l'effort artistique du pays s'est concentré dans la partie supérieure du bourg, où voisinent la grande place et l'église paroissiale.

La place serait purement italienne si quelques-unes des arcades qui la bordent pittoresquement n'affectaient une forme gothique curieuse. Elle devait constituer le forum populaire, le lieu de réunion et de divertissement, le point de départ du cortège et des processions aux jours de fêtes. L'église est tout près, au fond d'une sorte de cul-de-sac pavé d'un antique cailloutis datant du XVIIe siècle, emprisonnée dans les constructions voisines qui ne laissent respirer que sa belle porte aux voussures gothiques, que flanquent, à la façon de deux enfants de chœur, deux portes de taille plus modeste, celle de la mairie et celle du presbytère. Le trio, ainsi rapproché par une étrange et curieuse solidarité de bâtisses juxtaposées, ne paraît pas connaître de divergences et d'animosités dangereuses. Il sait apparem-

ment que pour ce qui est de leur réciproque sauvegarde de constructions vétustes, le proverbe « L'Union fait la force » est d'une puissante vérité.

Pour pénétrer dans l'église, qui paraît dater du xve siècle, il faut descendre un certain nombre de marches, ainsi que cela se pratiquait pour les basiliques romanes italiennes. L'intérieur est sombre, un peu lourd, orné de colonnes massives, les murs badigeonnés de rose et de blanc. Quelques stucs enguirlandent des chapelles où brillent des autels en bois dorés, des ex-votos abondants pendent aux murs célébrant les bontés de la Madone. Et puis... au pied de l'escalier d'entrée, montant la garde, tout raides contre la paroi nue, immobiles et un peu dépaysés de cette longue faction loin des lieux pour lesquels on les avait inventés, deux Primitifs retiennent le regard et commandent l'admiration des visiteurs.

L'une de ces illustres peintures a voyagé jusqu'à Paris, en 1900, pour figurer dans une exposition d'art moyenageux. Il est revenu de ce pèlerinage difficile chargé de lauriers. Les gens de Biot lui ont alors rendu les hommages qu'il méritait. On l'a mis à la place d'honneur, sous une lampe électrique, au-dessus d'un tronc où les langues russe, française et anglaise se mêlent fraternellement pour solliciter les aumônes. Le « personnage » méritait ces attentions flatteuses. Retable à huit compartiments, orné de colonnettes en torsades et d'arcs à redents et à fleurons, représentant la Vierge de Miséricorde, il est de peinture délicate, fine, minutieuse, rappelant à la fois, par un étrange mélange de qualités diverses, les savantes manières des Flamands de l'école des Van Eyck et les tendresses expressives des artistes italiens comme les Bréa. La Vierge, d'une

jeunesse et d'une pudicité charmantes, abrite dans les plis de son manteau une foule d'adorateurs, et son geste de protection fait songer étrangement au Miralheti de la Miséricorde de Nice et au Bréa de Savone... Le brocard qui moule son corps virginal est une merveilleuse étoffe dont les siècles n'ont pas atténué les agréables rutilances. On comprend sans peine que chacun se prosterne aux pieds de cette jolie reine du ciel d'une grâce si séduisante.

L'autre Primitif souffre évidemment de ce voisinage glorieux. Consacré au « Christ de Passion », il est plus modeste d'apparence, n'ayant que quatre compartiments. Cependant, le sujet est traité vigoureusement, avec des détails d'une savoureuse originalité. Les étoffes y sont également d'une richesse merveilleuse, les ors d'un éclat magnifique. Et, s'il n'a pas été jusqu'à Paris, il a connu l'orgueil de l'exposition niçoise d'Art Rétrospectif de 1912...

Ces richesses picturales, suffisantes pour donner à Biot le lustre enviable d'une petite cité d'art, sont au cœur de l'ancienne agglomération, demeurée fidèle aux habitudes et aux dispositions architecturales des siècles passés. Mais, un nouveau village a poussé aux abords du bourg moyenageux. Provençal celui-là, de formes, de tenue, d'aimable laisser-aller, avec des poussières éparses sur les chemins, des placettes ombragées, des maisons pimpantes où s'agrippent les pampres des ceps vigoureux. Quelques chapelles anciennes gisent parmi les *modernités*, dans la tristesse d'un abandon définitif. L'une d'elles supporte même le contact injurieux d'un urinoir et d'une fontaine publique... Ce petit sacrilège n'est-il pas largement racheté par la présence d'un « Acacia-Taverne », du « Grand Café-Restaurant de la

Poste », d'un monument du Souvenir Français et de l'enseigne du maréchal ferrant « Breveté de l'école de Paris » !

C'est dans ce Biot moderne que se trouvent les fabriques de jarres. Les ateliers sont encore nombreux et les jarres s'alignent en bataillon sous les hangars où elles attendent leur départ pour le port d'Antibes. Instinctivement, en les voyant les unes près des autres, en longues files immobiles, on tend l'oreille pour surprendre les conversations des voleurs d'Ali-Baba : « Est-il temps ?... Est-il temps ? »... Si on ne se retenait pas, on répondrait, comme la Morgiane des Mille et Une nuits : « Pas encore, mais bientôt »... Hélas ! Il n'y a plus de voleurs, plus d'Ali-Baba, plus de Contes Orientaux. Les jarres sont muettes et les Biottois n'ont que faire de ces fables. Ils n'ont souci que de leurs travaux. A peine songent-ils, la tâche terminée, à musarder un instant sur les bords ombreux de la Brague, rivière idyllique, murmurante et limpide, que nulle colère n'agite et qu'aucune ambition ne trouble.

La Brague ! Ne vous y fiez pas, cependant. Il y a quelque quarante ans, une nuit d'orage, elle gonfla si fort que le pont du chemin de fer fut emporté et qu'un train tout entier chut lamentablement dans ses eaux débordées. Allez donc juger les rivières, comme les gens, sur l'apparence !

AU BORD DU PRÉCIPICE

BONSON [1]

Il ne faut écrire que de ce qu'on aime.
RENAN.

N'allez pas imaginer que Bonson tire son nom musical de l'aimable présence de la nymphe Écho, et que les parois rocheuses environnantes y soient, plus qu'ailleurs, sonores et harmonieuses. L'antique amante du beau Narcisse, fille de l'Air et de la Terre, n'a pas quitté les régions païennes de l'Orient et le village ne peut s'enorgueillir d'aucune faveur de cette grande amoureuse qui si fort se consuma pour celui qui la dédaignait... L'origine de Bonson est plus roturière et paraît venir du *Baus* de pierres — Bausson — sur lequel le bourg fut primitivement construit pour mieux narguer ceux qui le voulaient violenter.

Les gens qui utilisèrent, pour s'abriter efficacement, la mince crête abrupte détachée du Mont Vial et se terminant en précipice effroyable au-dessus du con-

1. Bonson à 35 km. de Nice, 400 mètres d'altitude. On y va par la route qui longe le Var jusqu'au pont Charles-Albert qui franchit la rivière. On suit alors la route de Gilette jusqu'à l'intersection de Bonson.

fluent de la Vésubie et du Var, avaient l'instinct de la fortification militaire. Avec les modestes moyens dont on disposait alors, l'attaque de Bonson devait être une entreprise singulièrement audacieuse. Autant essayer prendre le ciel d'assaut! Campé sur son perchoir, autour duquel le vide des gouffres béants faisait un infranchissable fossé, le village pouvait dresser la tête allègrement sans se soucier de l'effort des assaillants. Un pont-levis le mettait seul en communication avec le reste du monde. Les maisons se tassaient derrière ce « portail » mobile, dominées par un château-fort, près duquel l'église et le cimetière se tenaient fraternellement compagnie. Il y avait certes très peu d'espaces libres dans cette place de guerre comprimée avec résolution, mais on y vivait à peu près en sécurité. Les Sarrasins pouvaient l'assaillir rageusement, ils en étaient pour leurs frais...

Les seigneurs qui tenaient le bourg en servage lui savaient gré d'une si belle robustesse et lui témoignaient une sympathie intéressée. Qui étaient ces nobles châtelains? Les plus anciens furent des Riquieri. Puis, les Grimaldi, enfin les Lascaris y dominèrent à leur tour... De leur passage, il n'est rien demeuré que le souvenir de familles puissantes, occupées à lever des dîmes sur les serfs de la glèbe. Aucun événement important n'illumine l'histoire féodale de Bonson. Son heureuse situation militaire lui évita probablement les pillages et les incendies dont furent si souvent victimes les autres localités de la région.

Aujourd'hui encore, Bonson garde une apparence paisible, on pourrait dire bourgeoise. Quand on le considère du fond de la vallée — au moment de pénétrer dans les gorges sauvages du Var — tranquillement

allongé sur la crête où il semble paresser comme une longue chenille dorée, engourdie dans le bien-être et le farniente, ses maisons bien découpées se détachant sur un fond de rochers dressés derrière lui en paravent contre les brises du nord, il donne l'impression d'un village heureux, tiède, immuablement ensoleillé, ayant disposé ses demeures pour les inonder de lumière et leur permettre de contempler sans fatigue la claire et chantante vallée où le Var s'achemine en serpentant langoureusement vers la mer.

Cette impression rassurante ne se modifie pas au long du chemin qui, du pont Charles-Albert, grimpe résolument vers Bonson. La jolie route, pittoresque, sinueuse, amusante! Elle s'élève d'abord en longs lacets rigides sur le flanc de la montagne au sommet de laquelle est blotti Gilette. Puis, quittant celle-ci, comme un rameau vagabond, elle court dans les oliviers, les bois de pins et les vignes, à travers les « planches » de terre qui font jusqu'au village de grands escaliers ressemblant à des marches rustiques. Au moment d'atteindre le bourg, elle se divise, lançant ainsi que des tentacules, deux tronçons qui l'enserrent, l'entenaillent, l'empêchent de remuer et s'insinuent à la façon de suçoirs avides. Par ces chemins envahissants, on pénètre dans l'intimité du village, on en découvre le mystère, la chair et le squelette.

Ce n'est point une chenille sommeillante, mais un vrai village, bien en formes, solide, tout égayé de fontaines, la tête dans l'azur, les pieds dans des cultures maraîchères verdoyantes et feuillues, regardant complaisamment les campagnes dévalant devant lui en cascades jusqu'au fleuve voisin, peuplées d'oliviers, d'oliviers magnifiques, touffus, frémissants, d'où coulent,

aux années heureuses, des flots d'huile blonde. Certes, le bourg est mince, un peu maigre, filiforme, comme il convient à un pays qui se tient en équilibre sur une arête d'où il peut choir dans les précipices. Mais, ce n'est point, ainsi qu'on pourrait le croire, une façade pimpante derrière laquelle on ne trouve que le vide. Il y a des rues, des placettes, des maisons bourgeoises, quelquefois cossues, appartenant à des naturels du pays qui sont allés prospérer sur le littoral, voire même des jardinets, des terrasses et des vignes en tonnelles.

Si resserré qu'il soit, le village, à l'instar des villes, comprend des vieux quartiers et des quartiers plus jeunes, ceux-ci édifiés vers l'ouest, en dehors du renflement rocheux où se tassait jadis le bourg militaire près duquel il ne faisait pas bon manifester des intentions hostiles. Les « quartiers modernes » sont, peu à peu, devenus le village même, presque personne ne se souciant plus d'habiter sur l'antique acropole fortifiée, où l'on court le risque de glisser dans l'abîme, comme d'une nouvelle roche tarpéienne.

Le pont-levis, qui fermait le « vieux » quartier, a été abattu et une courte et rapide rampe pavée de cailloux permet d'y ascensionner sans péril. Mais, de tous côtés, l'œil plonge dans le vide et le vertige a si bien épuisé les maisons qui s'y trouvaient rassemblées qu'une après l'autre elles se sont affaissées, lasses de cambrer leurs reins fatigués. Le château féodal lui-même, qui empanachait le bourg, a disparu, ne laissant de sa splendeur passée qu'un pigeonnier ventru, ayant des allures de tour guerrière. Pour mieux proclamer la chute définitive du régime féodal, on a installé le cimetière sur les ruines du castel. Les « vilains » du pays dorment ainsi l'éternel sommeil à la place même où

les nobles faisaient autrefois leurs rêves de domination ambitieuse. Le *Memento quia pulvis es*... revêt de la sorte une symbolique signification, dont l'amertume peut donner quelque joie à la démocratie locale.

L'église qui touche au cimetière — pieux vestibule de la maison des morts — a échappé aux catastrophes qui jetèrent bas le château, son voisin et son compagnon. Les hommes détruisent plus difficilement les divinités du ciel que celles de la terre. Toujours, ils prient, s'angoissent, pleurent en tendant les bras vers le firmament muet et menaçant, quelle que soit la rudesse de leurs manières et la vigueur de leurs vociférations. Si assoiffés qu'ils soient d'indépendance et de démagogie, ils se sentent faibles, désarmés, d'une fragilité merveilleuse dans les mains du Destin qui tient les fils capricieux de leurs courtes vies. Et, quand ils sont apeurés, tremblants devant les périls inconnus et les mystères de l'au-delà, ils courent vers les temples et se prosternent balbutiants et misérables... L'église de Bonson est bien faite pour recueillir ces hommages. Elle tient par des prodiges d'acrobatie sur le bord du gouffre et s'approche du ciel comme en se dressant sur la pointe de ses fondations. Entre l'azur béant au-dessus d'elle et les abîmes qui se creusent à ses pieds, elle offre l'asile de ses nefs blanches et accueillantes, derrière une façade sans falbalas, paysanne et familière.

Elle fut jadis une toute petite église, avec une abside plantée dans le roc. La piété des habitants l'a grossie de quelques arpents de constructions massives. De la sorte, elle se présente de travers, la porte d'entrée sur le côté, l'abside première transformée en chapelle. Si paradoxale qu'elle soit, elle n'en reçoit pas moins avec sérénité les supplications des fidèles, et pour les porter

jusqu'à Celui qui les doit accueillir, saint Benoît et saint Jean, figurés par des bustes de bois resplendissants de dorures, se tiennent attentifs et zélés, des deux côtés du chœur.

Ces deux puissants intercesseurs sont, sans doute, reconnaissants des honneurs qui leur sont rendus dans cette église de montagne et leur bonne volonté se fait agissante à bon escient. Deux retables leur sont, en effet, consacrés, qui furent confectionnés, il y a plusieurs siècles, par des peintres dévotement empressés. Aux jours encore récents où les arts médiévaux se mirent à resplendir magnifiquement, les tableaux de Bonson furent signalés aux vénérations des amateurs. Aussi, les descendit-on en grande pompe, ainsi que des reliques retrouvées, lorsque fut organisée à Nice, il y a quelques années, une exposition des primitifs de la région. Ils firent bonne figure à côté de leurs contemporains de Lucéram, de Puget-Théniers, de Nice, de Fréjus... Comblés d'honneurs et d'encens flatteurs, ils retournèrent au village et se prirent à trôner devant les habitants tout éberlués de posséder des trésors si précieux.

L'un — le retable de saint Benoît — parade derrière le maître-autel, avec dix compartiments séparés par de simples baguettes dorées dans un encadrement de stucs éblouissants. L'autre — le retable de saint Jean-Baptiste — composé de six compartiments cantonnés de fines colonettes en torsade et surmontés d'arcs à redents, est fixé au mur d'une chapelle. Le retable de saint Benoît date du xve siècle, et, malgré son grand âge, garde des vigueurs de coloris étonnantes. Il est peint dans la manière de la célèbre école d'Avignon et s'apparente ainsi aux retables du Bar, de Fréjus et

d'Aix-en-Provence. Le saint Benoît qui occupe le centre du tableau, mitré, crossé, l'anneau pastoral au doigt, une riche dalmatique aux épaules, garde un visage d'une austérité sévère. A ses côtés, saint Sébastien montre des nudités d'un ferme dessin, savamment contorsionnées sous l'effort des flèches cruelles, saint Michel avec un sourire d'enfant pèse dans une balance l'homme et la femme, et, peu galant, dans son entreprise, fait résolument pencher le fléau au détriment de la femme pécheresse. Sainte Catherine, sainte Appoline, saint Laurent, sainte Agathe, sainte Brigitte, saint Jean complètent ce saint phalanstère qu'une Vierge de Piété tient sous ses regards mystiques.

Tout autre est la facture du retable de saint Jean-Baptiste. Composé quelques années plus tard — en 1517 dit-on — il a toute la fraîcheur et la finesse charmante des peintures italiennes On dirait une fresque détachée d'une église de Florence ou de Pérouse, ayant emprunté au Fra Angelico ou au Pérugin la grâce un peu morbide des personnages, le ton nacré des chairs de femme, la douceur alanguie des gestes et des sourires. Il me souvient d'avoir rencontré cette onction délicate dans certaines peintures de Montefalco en Ombrie et du cloître florentin de Saint-Marc. Des fonds bleus d'une tendresse infinie. des étoffes somptueuses aux nuances fanées, des regards chargés d innocentes voluptés, alanguis par l'extase... Une « predella » charmante égrène au pied de la peinture un long chapelet de saints et de saintes.

C'est deux primitifs suffisent à auréoler de gloire artistique l'église de Bonson. Ils sont les perles précieuses de cet écrin villageois, et qui s'aventure jusqu'à lui n'est point désillusionné. Cependant, il est

encore dans le « trésor » de la petite basilique quelques richesses qui, pour ne pas avoir connu l'apothéose des expositions, n'en sont pas moins agréables à regarder. Dans les armoires de la sacristie, se cachent des chasubles brodées, quelques riches dalmatiques de soie que l'âge n'a point flétries, et puis une vieille croix en argent, malheureusement vidée des émaux qui la faisaient autrefois doucement fulgurer... C'est plus qu'il n'en faut pour donner au visiteur la récompense de son zèle et de sa curiosité. D'ailleurs, lorsqu'il a bu jusqu'au fond cette coupe de beauté, il peut franchir de nouveau le seuil de l'église, et de la placette étendue devant elle où quelques arbres font une ombre légère, il lui est loisible de s'extasier sur l'admirable panorama qui se déroule devant ses yeux.

Quel tableau, dont les palettes les plus habiles ne sauraient rendre la réalité lumineuse ! Quelle féerie somptueuse, dont les éclairages les plus savants, les metteurs en scène les plus adroits ne sauraient disposer artificiellement le décor, les ombres et les clartés, les tonalités et les nuances. La nature triomphe en se riant de toutes les ingéniosités imaginées par l'homme, ambitieux de l'imiter et de la copier. Au fond du gouffre, le Var et la Vésubie mêlent tumultueusement leurs eaux vertes et bleues, toutes chargées des reflets empruntés aux névés alpestres. Tendrement unies, elles courent désormais en se jouant et en paressant vers la Méditerranée qu'on devine sur l'horizon. Des collines, les unes altières, les autres mollement accroupies, capitonnées de vignes et de pinèdes, font la haie devant les ondes mouvantes, quelques-unes disposées comme des portants de théâtre, couronnées de villages pimpants et hardis, gardant des allures guerrières,

dont les maisons flambent tout le long du jour, incendiées par les feux du soleil, la Roquette d'un côté, Carros de l'autre et puis Gattières. Tout près, les gorges de la Vésubie laissent deviner le mystère de leurs méandres compliqués. Levens les domine, faisant bonne garde sur le mamelon d'où il commande la rivière bondissante. Et puis, les montagnes s'enchevêtrent pour emmurailler de toutes parts ce paysage grandiose. Il en est de grises, avec de tendres reflets mauves, comme saupoudrées de cendre légère. D'autres sont pétries de roches abruptes éclaboussées de pourpre. Il en est de somptueuses, portant, ainsi que des académiciens, leurs beaux habits verts tissés dans la ramure des pins et des oliviers. D'autres encore, qui sont pâles, vaporeuses, avec des allures mystiques, favorables aux pèlerinages bourdonnants et aux miracles... Et, ce sont le Férion masquant la vallée de Contes, la longue croupe de la Madone d'Utelle, le Mont Vial dont la crête s'ourle de neige aux premiers frimas, le formidable massif du Cheiron dont les flancs engendrent les sources et les cascades...

Les gens de Bonson peuvent ainsi rassasier leurs yeux de cette vision enchanteresse qui met au cœur l'ivresse joyeuse des séjours lumineux. Leurs demeures se grisent toute l'année de clartés et de rayons. Ils trouvent aux abords du village des récoltes suffisantes et comme ils sont laborieux — pénibles dit-on dans le pays — ils tirent de leurs pressoirs un vin généreux, véritable élixir de vie, qui prend sournoisement au bout de quelques années les aimables et troublantes ardeurs des meilleurs vins d'Espagne. Dans cette félicité de la vie champêtre, ils doivent ignorer l'envie, « l'envie aux doigts crochus, au teint livide », comme disait Beaumar-

chais. Ils ne peuvent que chanter comme l'alouette et la cigale. Et, s'il leur plaît de s'égosiller outre mesure, ils ne risquent pas grand'chose, car, sur le faîte d'une colline voisine, un antique sanctuaire les attend, dans lequel saint Hospice fait, depuis des siècles, des cures merveilleuses, en réparant les gorges fatiguées et les cordes vocales usées, sans qu'il en coûte aux malades autre chose qu'un cierge ou une prière.

Ce saint Hospice est un thérapeute modeste. S'il avait plu à Anatole France de révéler ses bontés et ses vertus curatives, dans son *Anneau d'Améthyste*, en même temps que celles de Notre-Dame-des-Belles-Feuilles, laquelle guérissait si obligeamment la « phtysie laryngée » de la jeune Honorine Porrichet, nul doute qu'il ne fût devenu un personnage célèbre, louangé par les amateurs de miracles, et peut-être quelque Baronne de Bonmont eût-elle fait don à la chapelle où il loge d'un ciboire en or, ciselé par Rondonneau jeune. Mais, il y a si loin du cabinet de travail d'Anatole France à la misérable chapelle de Bonson....

FRUITS, LÉGUMES ET COCHONS...

TOURETTES-LEVENS [1]

Achetons de la terre, ma cousine,
et plaignons les pauvres citadins.

G. Lemaître — *Les Contemporains*, t. V, p. 275.

Dressé sur un piton rocheux dominant l'étroite vallée qui conduit de Nice à Levens par Saint-André, Tourettes-Levens devait être jadis une place fortifiée assez importante. Tout autour, le pays était solitaire, les montagnes abruptes, les chemins difficiles. La surveillance s'exerçait, presque sans péril, de cette position en nid d'aigle, d'où la vue plongeait au loin jusqu'au lumineux rivage de Nice, et quiconque voulait passer par là pour gagner les régions alpestres, devait affronter nécessairement le contrôle des défenseurs de la petite place.

Les Romains, toujours soucieux de se créer aux endroits favorables des postes militaires, s'y installèrent après la prise de Cimiez. Les Barbares la saccagèrent ensuite, et, ceux-ci disparus, des seigneurs

1. A 12 km. de Nice et 369 mètres d'altitude. On y va par la route de Levens que parcourt un tramway départemental.

dressèrent un castel féodal, consolidèrent les tours guerrières, pour mieux dominer les vilains et les serfs occupés à l'exploitation des campagnes, cultivant ingénieusement les olivaies, les vignes et les arbres fruitiers répandus autour du manoir. Les noms de ces maîtres à particule ont été retenus, ils s'appelaient : Mironé, Chiabaudi, Grimaldi, Peirani, Connubio...

Des nombreuses tours qui valurent au village son nom pittoresque de Tourettes, une seule a survécu à la tourmente révolutionnaire qui jeta bas castel et fortifications. Avec ses grosses pierres taillées, sa forme carrée et massive, elle ressemble aux tours féodales de San-Géminiano, la délicieuse ville toscane, « città delle belle torre », où Dante fut envoyé par la Signoria florentine pour discourir des bienfaits d'une alliance éventuelle avec sa ville natale. Un tremblement de terre l'a malheureusement secouée avec brutalité, la sillonnant de lézardes, et les bourgeois qui l'ont possédée après la chute des seigneurs, l'ont emprisonnée en partie dans une construction vulgaire et bâtarde, la badigeonnant sans pitié d'un crépi qui masque presque entièrement les belles maçonneries primitives.

Ce « château » bizarre, où se marient sans grâce la tour féodale et la maison bourgeoise, conserve dans ses flétrissures et sa lassitude de chose abandonnée, une étrange et savoureuse poésie. La plate-forme qui le porte est gardée par l'ancien rempart relevé de tourelles encore reconnaissables, et des à-pics redoutables en défendent l'escalade. Un simple portail donne accès dans ce pacifique donjon. Quel désordre admirable ! Des herbes poussent sur les mignonnes terrasses, pêle-mêle avec des oliviers, des figuiers, des amandiers. Quelques vignes s'alignent dans un coin, voisinant avec

des fèves et des artichauts. Ici, un oranger, à côté un néflier, plus loin un rosier et des brassées de giroflées... C'est un délicieux Paradou minuscule, étalé autour de la maison flétrie et comme moisie sous son badigeon jaune et rose.

Une vue charmante récompense les visiteurs de ce domaine médiocre. Au sud, le rocher s'effondre brusquement vers le fond de la vallée où court la route de Nice. La Méditerranée apparaît sur l'horizon, devant les collines qui portent l'Observatoire et le fort de Mont-Alban. Fond de tableau délicieux, sur lequel se détachent, au premier plan, les maisons claires de Falicon, la croupe hautaine du Mont-Chauve et les pentes boisées de l'Abadie. Vers le Nord, derrière la plaine de Levens qu'on devine au sortir de la gorge où disparaît la route, surgissent des montagnes superbes : le Férion, le Mont Vial et le formidable massif désordonné qui borde la Vésubie jusqu'à la frontière italienne. Et, tout près, des masses de rochers gris, où semblent se mêler de la cendre et des poudres bleutées, vaste étendue de pierre nue, à peine coupée de quelques oasis de verdure, montant en vague immense, au sommet de laquelle se profilent les romantiques ruines de Châteauneuf, l'abandonnée, la maudite...

L'ancien bourg féodal est au pied du « château ». Des restants de remparts, des murailles épargnées par le temps, soutiennent sa vieillesse et sa décrépitude. Mais la plupart des maisons se sont affaissées ; leurs débris informes couvrent le sol et, quelquefois, des vignes ont poussé dans la poussière de ces demeures mortes. Avec tristesse, les rares habitants de ce lieu désolé vous renseignent : « Ici était la Mairie..., là le four banal..., plus loin une chapelle et la place où la

jeunesse dansait les jours de fête... » Quelques habitations, cependant, résistent à l'effondrement général. Anciennes résidences de familles aisées, elles gardent jalousement leurs mines renfrognées, leurs murailles solides faites pour narguer l'attaque et l'émeute. Il en est qui ont encore des portes en ogive, des entrées de caves en plein cintre, des cordons de pierre festonnant la façade, quelquefois même une vieille dalle romaine trouvée dans la campagne, encastrée dans la maçonnerie. Hélas ! la vie se retire peu à peu de ce Tourettes amaigri et exsangue. L'éclairage électrique n'a pas osé s'aventurer jusqu'au sommet du bourg dévasté, et, dans la plupart des maisons encore habitées, les gens continuent à se servir de l'antique lampe traditionnelle, le « calen », dont nos pères avaient probablement emprunté le modèle désuet à la civilisation romaine...

Le Tourettes moderne a délibérément abandonné le bourg féodal pour descendre allègrement vers le fond de la vallée, où triomphe, avec des grincements de supplicié et des bruits de ferraille, un des moins néfastes de nos tramways départementaux. Une partie du nouveau village s'est installée au bord même de la route. D'un intérêt médiocre, elle s'encombre d'auberges, de marchands d'essence, et les autos la poudrent volontiers de poussière. Le cœur du pays est plus haut, autour de l'église, dans un endroit souriant et tranquille, où voisinent des maisons déjà vieilles, aux toitures usées, et des constructions plus récentes dont les tuiles neuves ont des airs de jeunesse. Sur une petite place plantée de platanes, quelques demeures bourgeoises, la paroisse, une école toute fleurie, et un somptueux W.-C. au fronton de pierre, où se trouvent répartis, avec une égalité républicaine touchante, le

côté des « hommes » et le côté des « dames »... Une belle allée bordée de cyprès conduit au cimetière, qui domine « l'édicule » municipal. Les tombes s'alignent au pied d'un rocher formant une muraille continue qu'une fente soudaine brise en son milieu, comme si on avait voulu laisser à ce champ clos une sorte de fenêtre ouverte sur l'horizon, pour respirer, pour entrevoir le paysage familier, peut-être aussi afin de permettre aux âmes libérées de fuir plus aisément vers ce « Haut Olympe » dont parle le poète de la *Divine Comédie.*

Rien que des sépultures riches, d'ailleurs, dans ce « Campo Santo » villageois! On y chercherait vainement, toutefois, la tombe de ce Joseph Tordo, le plus illustre des enfants du pays, qui fut général italien sous les ordres de Napoléon et professa bruyamment les idées libérales les plus généreuses et les plus hardies. En revanche, on trouve du marbre en abondance, des pierres taillées, des épitaphes choisies pour les Simon, les Gasiglia, les innombrables Bailet... Ces derniers sont légion dans le village, si bien qu'il a fallu inventer pour les identifier les sobriquets les plus étranges. Le plus célèbre de cette « caste » prolifique fut, sans contredit, ce populaire mendigot au large sourire édenté, qui fit longtemps l'étonnement et la joie des Niçois et des étrangers, et connut même les honneurs difficiles d'un affichage photographique sous les arcades de la place Masséna, tout comme un souverain... C'était le parent pauvre. Il mourut à Tourettes, sans laisser de trésors cachés dans sa paillasse indigente, et chacun fut à ses obsèques, car il n'était pas sans avoir donné quelque lustre à son pays natal.

Ce mendiant original contrastait singulièrement avec ses compatriotes. Ceux-ci connaissent tous, peu ou

prou, l'aimable aisance qu'apporte la culture intelligente des campagnes fécondes. Le terroir de Tourettes forme, au pied du village, une harmonieuse conque verdoyante — la *conca d'or* disait le bon Mgr Sola — dans laquelle prospèrent vignes et arbres fruitiers. Les pommes et les fraises tourettanes sont justement célèbres dans la région, et il n'y aurait dans le pays que fruits délicieux et suaves odeurs, si des laitiers envahissants n'avaient choisi cette place commode pour y installer des vacheries et des porcheries dont le parfum *sui generis* ne se confond nullement avec celui des fleurs. Les champs, par bonheur, sont un perpétuel ventilateur et chacun dans le pays travaille selon son bon plaisir. Les gens, plutôt processifs dans leurs rapports de voisinage, ne souffrent cependant pas une discipline de fer dans l'application des règlements. Aussi, l'abattoir communal est-il fermé de peur d'incommoder les tueries particulières. Du reste, le garde — s'il y en a un, ce que je ne crois pas — ne doit pas se fatiguer à verbaliser. Une douce indifférence possède l'âme des habitants qui ne réclament apparemment que la liberté d'agir à leur guise. Qui oserait se plaindre d'une si belle mansuétude? Personne... Hormis le curé, auquel vont trop parcimonieusement les oboles pour l'entretien du culte.

Les Tourettans paraissent n'avoir qu'un médiocre souci de leur église. Ce en quoi ils ont tort, car celle-ci est fort agréable avec ses trois nefs claires, sa charmante chaire dans le goût du XVIIIe siècle, et son vieux retable de bois sculpté et colorié garnissant le fond du chœur. Peut-être se sont-ils offusqués de ce qu'on a, sous prétexte de modernisation, couvert d'un crépi vulgaire la façade de pierre aménagée durant les siècles

passés pour donner à l'édifice une apparence d'inaltérable robustesse... Ce sont là simples erreurs de goût. L'église demeure, avec ses saints un peu négligés et ses besoins toujours pressants. Et, le curé de menacer ses ouailles :

« La liste de ceux qui n'ont rien donné, de ceux qui ont donné et de ce qu'ils ont donné est affichée dans l'église à partir du dimanche...

« Qu'on se le dise ! »[1]

Voilà une menace énergique, aussi impérieuse que la gueule d'un pistolet braqué sur l'adversaire. Je serais curieux de savoir si les paroissiens, ainsi sommés de s'exécuter, se sont inclinés.

1. Cette affiche était placardée à la porte, lorsque je visitai l'église, il y a quelques années.

LA VENGEANCE DU DUC

TOURETTE-DU-CHATEAU [1]

Pour tirer les jours ancïens
De la nuict où le temps les maine,
Il n'est point de magiciens.

VILLON — *Ballade du Tiers Calixte.*

Une route étroite, difficile et médiocrement entretenue, conduit de Gilette à Tourette-du-Château. Elle grimpe..., ellegrimpe..., s'essouffle..., paraissant vouloir prendre d'assaut l'impassible mont Vial dont la haute falaise grise, brunie çà et là par des touffes d'arbustes rabougris, porte sur sa crête dentelée un mince ourlet de neige blafarde. De temps en temps, une ferme misérable avec quelques cultures clairsemées, des petits bois de pins, de maigres pâturages où vagabondent des chèvres nerveuses au poil en désordre, puis des marnes désolées, des terres couleur de cendre comme on en trouve dans la campagne de Sienne. La nature ne sourit guère dans ces parages, elle est avare de ses dons, se montre plutôt en haillons que parée de fleurs et de brocards. Mais le paysage prend, de

1. A 44 kilomètres de Nice, 920 mètres d'altitude. On y va par la vallée du Var et Gilette.

cette âpreté même du sol, une grandeur sauvage, une saveur de décor fantastique, propice aux histoires dramatiques et aux aventures guerrières.

A mesure qu'on s'élève, le village de Gilette semble s'enfoncer dans une sorte d'entonnoir formé des montagnes environnantes, et la vallée de l'Estéron se creuse en un gouffre terrifiant, au fond duquel la rivière met un lumineux filet d'eau bleutée. En même temps, le formidable massif du Cheiron monte sur l'horizon, vers l'ouest, étalant superbement ses croupes rebondies carapaçonnées de neiges scintillantes, prenant l'aspect, durant les mois d'hiver, de ces orgueilleuses montagnes du Tyrol ou de Suisse au cœur de glace et aux avalanches meurtrières. De l'autre côté du Var, des villages pimpants se révèlent dans leurs vêtures d'oliviers et de vignes, la Roquette, Levens... Plus loin, au seuil du pays de Nice, Colomars où commence le terroir de Bellet, Aspremont dans son décor de pierres...

L'auto halette quelque peu, fume rageusement. Toujours plus haut !... Elle cambre ses reins d'acier et redouble d'efforts... Un minuscule village apparaît sur une butte rocheuse gardée par un précipice ressemblant à une muraille. Les maisons se profilent en masse grise sur le bleu du ciel et le mont Vial dresse derrière elles un large écran qui les protège contre les vents du nord... C'est Tourette-du-Château,.. On y atteint enfin et la voiture s'arrête au seuil du pays, près de l'église, dont le clocher blanchi de neuf et encapuchonné de briques vernissées met une note juvénile, presque gaie dans le paysage morose.

Le village?... Indigent, à peu près vide, des maisons râpées, aux fenêtres desquelles sèchent des jambons et des guenilles familiales. Une rue en escalier durement

pavée, dessert ces demeures misérables, dont quelques-unes gardent, en témoignage d'un passé plus heureux, des portes en ogive et des soubassements de belle pierre. Dans une sorte de carrefour, une fontaine ornée d'un R. F. loyaliste, verse avec colère par deux robinets accouplés une eau claire, glacée, que les vaches et les gens se partagent fraternellement... La Mairie n'a rien de solennel. La Maison commune est aussi minable que celle des particuliers, et le seul ornement de sa façade fruste est le cadre réglementaire dans lequel trône le *Journal officiel des Communes*. Derrière le grillage, la prose administrative attend patiemment qu'on vienne la déguster. Je m'approche et je lis quelques-uns des enseignements offerts à la méditation des habitants : « Le danger des puces en temps d'épidémies. Empoisonnement par les gâteaux à la crème. Débouchés pour divers produits alimentaires en Égypte. Cours de la bonneterie dans la région d'Odessa »...

Admirable sollicitude d'un Gouvernement attentif et prévoyant ! Comment n'aimerait-on pas la République qui sait ainsi donner aux plus humbles bourgs de France des renseignements aussi précieux ? Les puces... La tarte à la crème... Odessa... L'Égypte ! Étonnez-vous après cela que le régime pousse dans le pays tout entier d'aussi puissantes racines.

Les naturels de Tourette-du-Château ont-ils seulement regardé l'affiche officielle ? J'en doute fort. La méditation et la lecture ne sont point habituelles aux pauvres diables. Et ils le sont tous dans ce village, ou presque tous... Les poules semblent les plus favorisées. Elles vont partout, sans gêne et sans retenue, picorant de droite et de gauche, jusque dans le pauvre petit cimetière près de l'église, où l'herbe pousse tumultueuse

au milieu de débris de toutes sortes, sous la protection d'une croix de fer rouillée.

Cependant, ce Tourette si affaissé, dont quelques maisons déjà s'effondrent, a connu des jours plus glorieux. Jadis, les comtes de Beuil y possédaient un castel qui passait, à juste titre, pour une fortification presque imprenable. Et, le plus remuant de ces nobles seigneurs, Annibal Grimaldi, s'y réfugia pour fuir les représailles de Charles-Emmanuel, duc de Savoie.

On était au commencement du XVIIe siècle...

Annibal Grimaldi, gouverneur de Nice, ayant encouru la suspicion du duc, s'était retiré dans son comté de Beuil et cherchait à s'épauler d'une alliance avec le roi de France, afin de proclamer l'indépendance de ses terres. Mais son ennemi était habile autant que vindicatif. Il réussit à faire le vide autour du comte de Beuil puis demanda au Sénat de Nice de le juger comme rebelle et traître. Une sentence de mort fut prononcée contre ce vassal audacieux et les troupes du duc se mirent en marche pour se saisir de sa personne. Annibal Grimaldi, instruit du sort dont il était menacé, courut s'enfermer dans son château de Tourette, dont il savait la force militaire. Bâti sur un éperon tenant au flanc du mont Vial par une étroite langue de terre, il était gardé par des précipices naturels contre les tentatives venant de Gilette. Des fortifications puissantes le défendaient du côté de la montagne. Quatre cents soldats et un hardi capitaine, Rossignolo, étaient résolus à seconder le comte de Beuil dans sa résistance dernière.

Toutefois, les officiers du duc, se souciant peu d'enlever de vive force une place aussi difficile, comptaient plutôt sur la ruse et la trahison pour briser l'obstination

de leurs adversaires. Toutes les fois que les comtes de Beuil avaient tenté d'échapper à l'omnipotence de leurs suzerains, ceux-ci s'étaient efforcés de les prendre par surprise, au besoin de les abattre par l'assassinat. En 1508, ils avaient soudoyé le barbier de Georges Grimaldi assiégé dans le château de Beuil, et ce serviteur félon s'était empressé de couper la gorge de son maître. Plus tard, voulant réduire un autre comte de Beuil, ils l'avaient fait poignarder dans le château d'Entrevaux par son valet de chambre. La méthode était bonne, pourquoi ne pas en user encore ?

Rossignolo fut habilement circonvenu, les promesses et les menaces firent chanceler son ardeur belliqueuse. En même temps, des émissaires adroits effrayèrent la garnison, lui représentant l'inutilité de sa résistance et les dangers d'une lutte inégale. Le comte de Beuil s'aperçut bientôt qu'une œuvre de trahison se tramait autour de lui. Vainement, il essaya de redonner confiance à ses soldats ébranlés. Ceux-ci laissèrent entendre qu'ils ne combattraient pas plus longtemps et que l'heure de la capitulation était proche.

Le comte de Beuil fut atterré. Il se voyait pris dans cette forteresse comme dans une souricière. Toute évasion était impossible et il avait tout à redouter de la colère froide et opiniâtre du duc de Savoie. Se confier à sa discrétion, c'était signer son arrêt de mort. Cependant, il espérait une intervention utile. Ses émissaires devaient avoir porté au Parlement de Provence la nouvelle du danger qui le menaçait. Son gendre, le comte de Bar, lui avait annoncé sa prochaine venue à la tête de troupes de secours. Quelques jours de répit suffiraient pour permettre à ses libérateurs d'arriver jusqu'à Tourette. Alors, le siège levé et la liberté recon-

quise, il pourrait guerroyer avec succès contre les troupes de Charles-Emmanuel, et assurer à nouveau, l'indépendance du comté de Beuil. L'infortuné Grimaldi dit tout cela à Rossignolo et aux soldats qui l'entouraient. Il leur parla avec amertume de sa situation désespérée, les suppliant de ne point l'abandonner, s'efforçant de les apitoyer sur son sort et de réveiller en eux le sentiment du devoir.

Ses efforts furent vains. La crainte possédait les soldats, et Rossignolo, lui-même, pressait le comte de Beuil de se soumettre sans retard. Alors, Annibal Grimaldi demanda un répit de deux jours, il promettait après ce délai de faire ouvrir les portes du château et de se confier à la générosité du vainqueur. Mais il gardait l'espoir secret que les secours attendus arriveraient à temps pour lui éviter la catastrophe qu'il sentait menaçante. Rossignolo fit donc connaître aux assiégeants la résolution prise, et ceux-ci, trop heureux de capturer sans risque le redoutable adversaire qui échappait depuis si longtemps à la vengeance du duc, accordèrent sans difficulté la trêve demandée.

Ces deux jours d'attente semés d'espoirs toujours déçus furent pour l'infortuné comte de Beuil des heures de mortelle agonie. Des remparts du château il interrogeait l'horizon pour voir si les troupes du comte de Bar arrivaient pour le sauver. Ses regards anxieux fouillaient les montagnes de Provence et les chemins par où pouvaient venir les secours sollicités. On était en plein hiver. Les campagnes brûlées par le froid étaient couvertes de givre. Sur le massif du Cheiron des névés abondants mettaient comme de larges calottes argentées que le crépuscule faisait étinceler. Le mont Vial, qui

gardait le château des vents du nord, portait une couronne légère de neiges éblouissantes, et, de l'Estéron voisin, montaient des brouillards glacés qui remplissaient de ouates épaisses le fond des vallées. Mais, par delà ces paysages désolés, Annibal Grimaldi apercevait la mer bleue, le rivage de Nice ensoleillé et tiède, les douces collines couvertes d'oliviers qui enserraient la place forte dont il avait été si longtemps le gouverneur énergique et où il ne rentrerait plus jamais.

Quel changement depuis ces jours heureux ! Il était alors respecté et redouté dans cette ville dont il avait vigoureusement assuré la défense. Si elle n'était pas tombée aux mains des Français du duc de Guise, c'était grâce à la vaillance de son épée. Maintenant, il était traqué dans une forteresse de montagne, banni du territoire de Nice, sa tête mise à prix. Et il était impuissant à se soustraire au sort qui l'attendait. Tous ses rêves d'ambition, son espoir d'asseoir définitivement la souveraineté de sa famille sur le comté de Beuil, tout cela croulait misérablement sous l'effort militaire du duc qu'il avait bravé. Les alliances conclues, les traités solennels, les amitiés promises ne lui servaient de rien. Son ennemi le tenait à sa merci et il le connaissait trop pour ne pas craindre son ressentiment. Charles-Emmanuel ne lui pardonnerait jamais sa fierté et son amour de l'indépendance. Il souffrait d'entendre rappeler que c'étaient les Grimaldi de Beuil qui avaient donné le Comté de Nice à la Maison de Savoie. En faisant disparaître Annibal Grimaldi il étoufferait les clameurs orgueilleuses de cette famille puissante qui osait lui tenir tête. Comment espérer dès lors en la clémence d'un prince opiniâtre et vindicatif, profondément blessé dans son amour-propre et soucieux de tarir la source même des révoltes qui agitaient le Comté de Nice......

La trêve prit fin sans que les assiégeants fussen inquiétés. Alors, suivant la parole donnée, Rossignolot fit abaisser le pont-levis et Annibal Badat, leur chef, pénétra avec ses hommes dans le château. Ils trouvèrent le comte deBeuil qui les attendait calme et résigné. De suite, on lui donna lecture de la sentence prononcée par le Sénat de Nice, et Badat lui annonça qu'il avait des ordres pour en assurer l'exécution immédiate. Annibal Grimaldi essaya de protester contre cette justice sommaire. Il voulait en appeler au duc lui-même, essayer de se justifier à ses yeux et mériter sa grâce. Mais la volonté de Charles-Emmanuel était formelle, le comte de Beuil devait subir sans retard le sort qu'on lui avait fixé. On lui permit seulement de se recueillir pendant les heures de la nuit qui suivirent la prise de Tourette, et dès le lendemain matin on prépara le supplice. Le comte de Beuil ayant été assis sur une chaise à dossier, on lui passa une corde autour du cou. Et comme il avait dit, jadis, avec quelque forfanterie : « qu'il préférerait mourir de la main d'un Turc plutôt que de reconnaître l'autorité de Charles-Emmanuel », des esclaves musulmans, mandés de Nice durant les jours de trêve, serrèrent violemment la corde, et le comte de Beuil fut étranglé.

C'était le 9 janvier 1621 !

Le cadavre fut ensuite suspendu par les pieds à la plus haute tour du château, afin que chacun pût voir comment s'accomplissait la vengeance du duc de Savoie ! Ainsi mourut à 64 ans ce Grimaldi illustre et malheureux. Les méfiances peut-être injustifiées de Charles-Emmanuel l'avaient jeté dans la révolte et il s'était flatté de protections puissantes qui lui firent défaut. Il périt victime de sa fierté orageuse, de la jalousie inspirée par ses mérites et sa valeur, et aussi

de sa trop grande confiance dans la parole du Roy de France. En l'écrasant, le duc de Savoie put asseoir sa domination définitive sur l'ensemble du comté de Beuil. Il partagea entre ses fidèles les dépouilles du vaincu, fit brûler à Nice, en effigie, le fils de son ennemi vaincu, le baron de Laval, qui avait fui en Provence. Et, pour que rien ne subsistât de sa détresse, il ordonna de renverser le château de Tourette où s'était jouée la dernière partie de ce drame qui avait occupé pendant nombre d'années l'attention du Comté de Nice, des rois de France et des souverains d'Espagne.

*
* *

De ce drame lointain, il ne subsiste aucune trace à Tourette. Le château a été démoli, rasé. C'est à peine si on rencontre quelques vestiges de murailles au sommet de la butte qui porte le village. L'herbe pousse sur l'emplacement de la demeure seigneuriale et les vieux du pays viennent y promener leurs rhumatismes, pendant qu'à côté d'eux les poules devisent familièrement comme chez elles. Cependant, les maisons de Tourette ont conservé de l'ancienne forteresse disparue une forme circulaire ; leurs murs s'appuient sur les assises des remparts dont on retrouve aisément les solides éperons de pierre taillée. Et, sur la façade d'une habitation toute proche du « Château », une tête grossièrement sculptée reproduit, selon une tradition populaire, les traits du malheureux Annibal Grimaldi.

... « Vous savez, on raconte cela, me dit une femme du pays, mais ce n'est pas vrai... »

A-t-elle peur que je trouve le « héros » trop laid ? C'est possible. Il y a d'inconscientes vanités locales.

LE REFUGE DES OXYDIENS

MOUGINS [1]

> Nous nous en allons, tous, hommes et dieux, croyances et traditions... C'est peut-être une œuvre pieuse que de préserver ces dernières d'un oubli complet en les embaumant.
>
> A. HEINE — *Les Dieux en exil.*

La peuplade ligure des Oxydiens occupait le rivage où devait s'épanouir plus tard la radieuse ville de Cannes, lorsque les Romains envahirent la Gaule méridionale. Battus, chassés et poursuivis, les malheureux indigènes cherchèrent un refuge sur les collines voisines. Avisant un mamelon favorablement disposé pour la défense et le guet, à quelque huit kilomètres de la mer, ils s'y installèrent et s'y fortifièrent. Et, bientôt, une cité nouvelle naquit de leurs efforts... Telles furent les origines de ce Mougins, haut perché, à la fois citadelle et observatoire, embrassant d'un regard circulaire les montagnes, la plaine, le rivage, les lointaines cimes alpestres, les forêts de Valbonne, les vastes solitudes de

1. A 35 km. de Nice et 12 km. de Cannes.

l'Estérel, les vertes îles de Lérins encore parfumées de la sainte odeur du pieux Honorat.

De tous les points de l'arrondissement de Grasse, on le découvre, on le regarde, on suit les transformations de couleur qui marquent chez lui le cours des heures mieux que le cadran le plus perfectionné, rose laiteux aux premiers feux du jour, flamboyant sur le coup de midi, s'incendiant au crépuscule, pour se voiler pudiquement d'ombre légère la nuit venue. Nul ne peut prétendre l'ignorer. Il domine, il s'impose, attire le regard, le retient, l'étonne ou le charme. « Drôle de village, pittoresque comme pas un ! » murmurent les hivernants de Cannes et de Grasse. Et ils y vont, comme vers un lieu de pèlerinage, en foule, délicieusement émus, curieux des mystères qu'ils rencontreront...

Une si belle position et la salubrité du lieu firent bien vite de Mougins un village notable. Il y eut des remparts, des tours, un château, des seigneurs. Ceux-ci, vers le XI[e] siècle, se trouvaient être les comtes ou princes d'Antibes, famille pieuse, grandement soucieuse de s'assurer les joies éternelles de la vie future. A cet effet, elle pensa qu'il serait agréable à Dieu de faire don des possessions de Mougins à quelque couvent réputé pour la grande dévotion de ses moines... Quel monastère était alors plus digne de profiter de ce geste méritoire que la célèbre et voisine abbaye de Lérins ? Elle daigna accepter ce don généreux. Mougins passa de la sorte sous la férule paternelle des successeurs de Saint Honorat. Mais le gouvernement des nouveaux seigneurs n'alla pas sans quelques difficultés. Les évêques de Grasse étaient en effet jaloux d'asseoir leur autorité sur tous les villages de leur diocèse et souffraient mal les prétentions des religieux de Lérins. Des conflits

éclataient à tout propos, dont les habitants supportaient les contre-coups... Les prélats grassois finirent par l'emporter. Un temps vint où le monastère de Lérins fut dépouillé de ses possessions terriennes dont l'évêché et le chapitre s'emparèrent avec avidité.

Dès lors, les monseigneurs de Grasse opérèrent à leur guise sur le territoire de Mougins. Leur sollicitude s'étendait à tous les sujets, même les moins ecclésiastiques. C'est ainsi qu'au XVII[e] siècle, Mgr de VERGUS s'en allait interroger la sage-femme du pays, Jeannette Vialle, veuve, « laquelle, dit-il dans son procès-verbal, après l'avoir examinée sur ce qu'elle est obligée de ses fonctions, l'aurions trouvée capable pour exercer la dite fonction »... Les habitants, il est vrai, trouvaient également auprès des prélats les secours nécessaires pour soulager leurs infortunes. Avaient-ils par exemple à se plaindre du nombre et de la voracité des sauterelles, bien vite le prélat commandait un exorcisme en règle. C'est ce qui advint, notamment en 1708, lorsque les consuls de Mougins firent humblement savoir que sur leur territoire « il y avait quantité de petites sauterelles et autres animaux qui mangeaient le bled, les raisins, les figues, éricots et autres fruits... » — Faites une adjuration en règle, ordonna l'évêque. Et, comme le vicaire de Mougins ne montrait pas un grand enthousiasme pour une telle cérémonie, le prélat se fâchait tout rouge et enjoignait au vicaire d'opérer sans retard, ajoutant qu'à défaut « il sera contraint par saisie de son temporel et soubs telles pennes que nous trouverons à propos et autres de droit envers les dits habitants ».

Avec des protecteurs si attentifs, Mougins ne pouvait que s'affermir et grandir. Il eut un juge-mage avec

juridiction sur les pays environnants, Mandelieu. Mouans, Cannes, Valbonne... Et pour permttre à ce magistrat de prendre l'importance nécessaire, on installa dans le bourg même des prisons. Un jour arriva, cependant, où le village secoua les entraves dont on l'avait chargé. Il s'affranchit de toutes les dominations, creva les murailles qui le serraient à la gorge et se mit à respirer librement. Toutefois, avec la fuite des protecteurs intéressés à sa prospérité, la décadence commença. Les villages des environs grossirent, se refusant les uns après les autres à reconnaître la suprématie d'un voisin désormais affaibli. Les bourgs de pêcheurs du rivage s'enflèrent démesurément, devenant rapidement de petites métropoles luxueuses, fortunées et orgueilleuses. Mougins ne pouvant résister au reniements de ses anciens justiciables, se renfrogna sur sa butte et peu à peu se dessécha et se rida, perdant son entrain, ses manières conquérantes, sa façon hautaine de regarder les choses et les gens. Désormais, ce ne fut plus pour les autres qu'un épouvantail démodé dont chacun transperçait l'impuissance.

Il n'a rien perdu, cependant, de sa belle allure d'antan et le découvrir de la plaine ou d'une colline voisine est toujours une surprise agréable. Les flancs de la montagnette qui le porte sont un aimable verger où se mêlent les oliviers, les vignes, des chênes, des prairies, quelques saules pleureurs. Les maisons du village ont cette jolie patine grise et jaune des maçonneries recuites par le soleil. Il subsiste assez des remparts pour rappeler la valeur militaire du bourg. Une porte fortifiée vers le sud, ayant gardé ses mâchicoulis, la place de la herse et des ferrures, dit éloquemment la valeur des ouvrages de défense du moyen âge. Pourtant il ne faut pas se

leurrer d'espérances vaines. Mougins n'est plus vibrant et bruissant comme au temps de sa prospérité autoritaire. Le village est devenu muet, les rues sont silencieuses, les demeures serrées les unes contre les autres semblent rêver ou bouder, se refusant obstinément à regarder le riant paysage répandu devant elles où s'étalent superbement les grandes cités modernes, les reines du jour. Pas une échappée sur la campagne, pas une vue ménagée dans l'agglomération compacte, pas la moindre placette, le plus modeste belvédère pour jouir du grandiose panorama qu'on devine sans pouvoir l'admirer.

Pour fuir cette impression d'étouffement et de maussaderie, il faut ascensionner jusqu'au faîte de la tour carrée et trapue dans laquelle sont enfermées les cloches de l'église. De l'étroite plate-forme où languit, dans un treillis de fer forgé, une cloche qui distribue mélancoliquement les heures du jour et de la nuit, on voit tout le village sous sa carapace uniforme de tuiles usées. De minuscules ruelles tailladent irrégulièrement cette masse grisâtre et les maisons paraissent se tenir étroitement accolées les unes aux autres pour danser autour du vieux clocher une longue et paisible farandole. Mais la vue! Etonnante, éblouissante. Cannes, Théoule, la Napoule, au bord de l'azur méditerranéen, l'Estérel aux gorges profondes, aux futaies sombres parmi les roches échevelées, les campagnes verdoyantes de Mouans où court la route blanche conduisant à Grasse dont les maisons pimpantes font sur la montagne une grande tâche claire, les rochers géants qui gardent les défilés abrupts du Loup. Tout près, d'harmonieuses collines tapissées d'oliviers et de pins, parmi lesquelles dressant la tête et dominant les autres, celle du Castellaras. A l'horizon, les montagnes de Nice s'estompant avec une grâce légère sur les blancheurs opalines de l'Orient.

Pour savourer toutes les joies de ces visions merveilleuses il faudrait habiter le vieux clocher, sur lequel s'acharnent les brises marines et les aquilons des montagnes.

Les gens de Mougins préfèrent la tranquille sérénité de leurs demeures chargées d'années. Ils se trouvent à l'aise dans cette grisaille sans rumeurs et sans clartés éblouissantes. Nul effort d'art ne trouble leur quiétude villageoise. Les façades des maisons sont nues, les portes sans sculptures et sans ornements. L'église banale avec ses deux nefs romanes et son moderne autel marbre et or, n'offre rien à la curiosité du passant ; un bras reliquaire provenant, dit-on, de Lérins, est négligemment mêlé aux autres objets du culte. Certaines gens cependant s'efforcent d'apporter quelques sourires dans cette morosité générale et mettent des fleurs au seuil de leurs habitations, cultivent des jardinets ou soignent avec dévotion des ceps de vigne qui enguirlandent les façades de leurs pampres désordonnés. D'autres se sont efforcés de moderniser la place ombragée d'un ormeau séculaire où finit la route carrossable. Ils ont accumulé sur ce minuscule forum des auberges, des cafés, des bars. On trouve aussi à cet endroit favorisé, la poste, la mairie, un Cercle de la Concorde fondé en 1858, et une horrible fontaine surmontée d'un bronze représentant une Cérès, don généreux d'un bienfaiteur du pays.

Malgré tous ces « attraits », Mougins languirait dans l'indifférence un peu méprisante des « parvenus » du littoral, si elle n'avait la bonne fortune de posséder un « grand homme » décédé au service de la Patrie. Le commandant Etienne Lamy, le héros de tant de campagnes coloniales, a vu le jour à Mougins. Lorsqu'il

tomba dans la brousse africaine, ses compatriotes résolurent de célébrer ce bon enfant du pays. Sa maison natale qui s'orne d'un jardin planté de lauriers-roses et de vignes derrière un portail où se devinent d'anciennes désignations d'offices de fiscalité, fut gratifiée d'une plaque commémorative. Et, sur une terrasse aménagée à l'entrée du village, un buste puissant du vaillant soldat fut consacré par une cérémonie solennelle. Un ministre — M. Clémentel — daigna se déranger pour faire la harangue officielle ; des députés, des sénateurs pérorèrent, et Mougins reçut à cette occasion des brassées de fleurs. Ce fut pour le vieux village un jour de gloire resplendissante, une sorte de réhabilitation et de réparation. Chacun vanta ses vertus, son patriotisme, son charme pittoresque. Puis, les lampions éteints, les drapeaux décrochés et le ministre parti, tout rentra dans le silence ; le village reprit sa figure figée, sa somnolence coutumière.

Le buste demeure toutefois, vigoureux, d'une raideur toute militaire, un tantinet autoritaire, comme il convient à un officier versé dans les entreprises coloniales. Le Commandant Lamy monte ainsi la garde au seuil de son pays natal. Il surveille avec un zèle farouche, dévisage les passants et pour ne point se distraire de cette faction importante tourne le dos à la « vue » pour regarder imperturbablement les maisons du village. C'est un solide protecteur casquetté et galonné, qui fait une concurrence sérieuse à l'antique Madone du voisin sanctuaire de N.-D. de Vie, qui depuis tant de siècles reçoit en souriant les pieuses requêtes et les prières dévotes des bons habitants de Mougins.

STATION-MAGASIN ROMAINE

AURIBEAU [1]

Conservons les monuments anciens.
V. Hugo

Les historiographes disputent savamment autour des origines d'Auribeau. Certains romanistes affirment résolument que c'était l'*Ad Horrea*, placé par l'Itinéraire maritime d'Antonin entre Antibes et Fréjus. Quelle gloire pour le village s'il était vrai que les intendants militaires de Rome l'avaient jugé digne de conserver les approvisionnements de l'armée, en jouant le rôle d'une station-magasin fortifiée !

Ceux qui chantent cette louange ont fouillé les manuscrits, parcouru en tous sens la région, cherché avec des patiences de bénédictins les traces des voies romaines, pour proclamer qu'Auribeau (Ad Horrea) était placé sur la « Via Julia » et recevait par suite la visite des légions et de leurs fournisseurs. A les entendre, c'était un lieu d'étapes, où bêtes et gens soufflaient et s'approvisionnaient avant d'entreprendre la traversée fatigante de l'Estérel. Toutefois, cette façon d'écrire

1. A 47 kil. de Nice et 9 kil. de Grasse. On y va de Cannes ou de Grasse.

l'histoire sans souci des témoignages et des documents, n'est point goûtée par ceux qui prétendent voir l'*Ad Horrea* d'Antonin à *La Napoule.* Concu rrence dangereuse pour Auribeau, qui, dépouillé de son auréole lointaine, se trouverait relégué au rôle beaucoup moins reluisant d'agglomération moyenâgeuse, fortifiée par les cultivateurs du lieu pour résister aux entreprises des pirates et aux invasions italiennes.

Mais, le nom même d'Auribeau?...

Les partisans de *La Napoule* répondent qu'il dénonce seulement la beauté du site — *aura bella*, bel air, — car le village dominait salubrement les alluvions de la Siagne et les marécageuses solitudes de la plaine de Laval.

Quoi qu'il en soit de cette polémique quelquefois ardente, Auribeau ne saurait être taxé de banalité. Les livres qui discutent doctement la formation de la Provence maritime, en parlent tout comme d'Antibes, de Nice et de Cannes. Les géographes le citent en même temps que Cimiez, Vence, Fréjus, à propos des grandes voies romaines construites dans la région. Raymond Feraud le nomme dans son célèbre poème de *La Vida de Sant-Honorat* :

> Én los plantz desotz Auribell
> Arluc nomàvan lo castell,

et, de nos jours, des monographies bourrées de détails et de citations en étalent complaisamment les vicissitudes et les attraits.

Quels que soient les fondateurs d'Auribeau, ils avaient choisi une place excellente. Un éperon rocheux dominant les gorges sinueuses de la Siagne, surveillant d'un côté les forêts épaisses de l'Estérel, de l'autre les

chemins venant de Grasse et de Mouans, faisant face au rivage dont la courbe harmonieuse se développe au bout de la plaine où s'épandent les eaux ralenties et vagabondes de la rivière. L'endroit était singulièrement favorable pour la défense. La Siagne creusait au seuil de la butte un fossé profond et les parois abruptes de ses rives formaient d'étroits défilés où il était périlleux de s'engager pour venir se heurter contre les murailles du village. En même temps, l'Estérel tout proche lui fournissait les bois nécessaires et les campagnes répandues à ses pieds vers l'orient et le nord, bien ensoleillées, fertiles et arrosables, lui étaient un grenier abondant et facile.

Ainsi favorisé par la nature et organisé par les hommes dont il protégeait les labeurs agricoles, Auribeau veillait farouchement sur les sentiers, les chemins, les sylves voisines et la mer perfide où voguaient les galères des Turcs et des Sarrasins. Au signal d'alarme, chacun courait se mettre à l'abri derrière ses portes closes. Les cultivateurs des environs, ceux de Pégomas, de Tanneron, dont les campagnes étaient sans défense, venaient y chercher asile. Souvent, l'assaillant hésitait devant ces préparatifs de résistance et portait ailleurs ses besoins de rapine. La chronique ne nous a pas conservé malheureusement le récit de ces alertes. Les mobilisés de ces temps primitifs ne tenaient pas leur « carnet de route », les troupes armées ne disposaient pas, comme de nos jours, d'historiographes officiels et la presse n'était point encore née.

Cependant, une de ces aventures guerrières fut assez importante pour s'imprimer de façon durable dans la mémoire des hommes et provoquer quelques récits complaisants. C'était en 1707, le duc de Savoie et le

Prince Eugène, ayant franchi le Var et convenablement pillé Saint-Laurent-du-Var, Cagnes, Saint-Jeannet, envahissaient vivement la Provence. Comme ils s'apprêtaient à franchir l'Estérel, Auribeau leur ferma ses portes au nez. Le duc, froissé de ce procédé discourtois, voulut enlever la place. Simple jeu d'enfant, semblait-il, pour ce puissant personnage. Auribeau s'entêta courageusement. Leur vicaire à leur tête, les habitants repoussèrent tous les assauts et sauvèrent leur petite cité... Glorieux fait d'armes, dont le village devrait garder un légitime orgueil, si des historiens — race fatale aux épisodes légendaires — n'avaient insinué que la vaillante résistance auribellienne est purement imaginaire, que jamais le duc ne s'inquiéta d'un si mince adversaire et que pas un instant la place ne songea à fermer ses portes, pour la bonne raison que celles-ci avaient disparu depuis longtemps de leurs cadres de pierre...

Adieu, la belle aventure !

Voilà Auribeau dépouillé de son panache et soupçonné de fabriquer la chronique à sa façon. Ce n'est pas à dire, déclarent ces démolisseurs de merveilleux, qu'Auribeau n'ait pas eu de soubresauts violents et de belliqueuses colères. Mais, c'est contre l'évêque de Grasse que se tendaient les poings menaçants. Le prélat était seigneur du lieu et possesseur de fructueux droits féodaux dont gémissaient les habitants. Il en usait volontiers, quelquefois il en abusait. On criait fort, dès qu'il serrait les gens sous le pressoir des dîmes et redevances. Les contribuables de toutes les époques n'aiment pas qu'on leur enlève la peau avec la laine. Comment les évêques grassois possédaient-ils la dominance de ce terroir farouche ? C'est une histoire assez compliquée.

On trouve, à la création de cette inféodation, l'abbaye de Lérins, les évêques d'Antibes, le chapitre de Grasse, toutes gens qui dépecèrent à leur profit la région. Il faut y joindre encore certain *Acte d'habitation* de 1497, par lequel des gens de Ligurie, ayant été mandés à Auribeau pour repeupler le village dévasté par la peste, souscrivirent des engagements forts lourds envers l'évêque de Grasse.

Les infortunés auribelliens essayèrent vigoureusement de secouer le joug du prélat collecteur d'impôts. Les chroniques sont remplies de leurs tentatives d'évasion. Le prélat résistait, d'autant plus énergiquement, que le revenu était abondant. Procès, manifestations, petites émeutes contre le lieutenant du juge et le vicaire, solennelles délibérations des Consuls et de l'Assemblée générale, prises sous le grand Ormeau — l'*Ourme* — dont l'ombre figurait une salle de réunion, tout fut employé. Il fallut, je crois, la tempête révolutionnaire de la fin du XVIIIe siècle, pour emporter les revendications épiscopales.

Toutefois, les partisans de la séduisante historiette de 1707 ne désarment pas. Ils veulent à tout prix qu'Auribeau ait été héroïque. Ils ont trouvé dans une étude d'un sieur de Vizé sur le siège de Toulon quelques lignes très chaleureuses consacrées à la défense du village et ils triomphent bruyamment. Ils font observer également que les portes n'étaient point absentes lorsqu'on voulut les clore, puisqu'en 1748, le Conseil Municipal se plaignait du vol de ces portes, pendant la nuit, « par des particuliers du lieu »...

Saluons ces opiniâtres tresseurs de couronnes et acceptons leur louange que rien d'ailleurs ne contredit formellement. Proclamons qu'Auribeau fut valeureux,

fougueux et téméraire en 1707. Marquons ce village provençal d'un rayon de gloire.

Aussi bien, le village semble-t-il encore tirer quelque superbe de ce passé brillant. Il garde une belle allure, campé sur son rocher, au sommet duquel l'église bâtie au XVIIIe siècle affecte la robustesse d'une citadelle. Sa silhouette se détachant sur les frondaisons sombres des forêts de l'Estérel a quelque chose d'austère et de farouche, comme il convient aux villes de guerre chargées d'antiques lauriers. Les pentes conduisant à la Siagne n'ont rien perdu des brusques déclivités sur lesquelles l'agresseur de jadis avait peine à s'accrocher. Les eaux verdâtres de la rivière coulent toujours au fond de la vallée sinueuse pour protéger le village d'un fossé mouvant et sournois...

Disons-le, ce n'est là qu'une apparence conservée pieusement avec la complicité d'une nature restée sauvage et mal accueillante. Auribeau a deux visages. Celui qui regarde la montagne est sévère et grave. Celui qui est tourné vers les chemins de Grasse est au contraire souriant et gracieux. D'un côté, le gouffre, les rochers, les futaies mystérieuses. De l'autre, des cultures de fleurs, des champs de jasmin, de tubéreuses, de roses, d'anémones, de jonquilles, de résédas, parfumant l'air de leurs tendres soupirs. Le village lui-même est un mélange singulier de ces contrastes amusants. Le grand ormeau — l'*Ourme* — est toujours en place, vigoureux et feuillu, mais il n'accueille plus que les bavards réunis sous son ombre aux heures de grand soleil. Il y a encore des restes de remparts, deux anciennes portes fortifiées, décorées de noms qui fleurent bon le terroir provençal : *Lou Pourtal Soubran* et *Lou Pourtal*

Soutran, mais elles sont inoffensives, désarmées, un peu ridicules même avec leurs prétentions militaires, si manifestement inutiles qu'un Conseil Municipal proposa naguère de les démolir pour laisser le passage libre aux chariots de la localité.

Le sacrilège fut évité par miracle. Maintenant, les touristes ont heureusement appris aux habitants la valeur de ces reliques. Elles sont intangibles. Quant au village, il semble minuscule après tant de rumeurs autour de son nom. Des rues biscornues, pirouettant, s'effondrant ou ascensionnant de façon vertigineuse ; des maisons grises, sans crépi, flétries, égayées quelquefois d'une plante de géraniums, d'un cep de vigne jaillissant d'un poulailler, d'un vase de fleurs sur une fenêtre. Un silence recueilli, des bruissements harmonieux dans les jardins mignons peuplés de palmiers, de figuiers, de micocouliers, quelques bêlements sortant des écuries voûtées, sombres comme des oubliettes ; à certaines heures les appels stridents des cloches de l'église qui, du haut de son perchoir au sommet de la butte, surveille le pays, le bénit, le gourmande ou le console. C'est toute la vie d'Auribeau.

Pourtant, la basilique villageoise mérite mieux qu'un regard distrait. Elle a deux cents ans d'âge. Il n'y paraît pas, tellement ses murailles sont solides, sa nef minutieusement pomponnée. De pieuses mains modernes lui ont mis tout le fard nécessaire, ornant son autel de marbre et ses chapelles de chefs-d'œuvres de la statuaire cultivée au quartier Saint-Sulpice, répandant les ampoules électriques avec une prodigalité magnifique. La sacristie est bien lustrée, claire et tiède comme un bureau de fonctionnaire. Ne souriez pas. Elle cache un trésor. Deux pièces d'orfèvrerie précieuses,

un calice de 1563, dont le pied s'épanouit en corolle d'une grâce charmante, et un reliquaire du xve siècle, orné d'émaux et de fines ciselures, contenant une partie du maxillaire gauche de saint Honorat auquel adhère encore une superbe molaire de cet illustre Bienheureux. Ajoutez à ces richesses artistiques soigneusement classées par l'Administration des Beaux-Arts, deux vieux saints de bois dorés et polychromés, représentant, l'un saint Antoine ermite, l'autre saint Concorde, un peu dépaysés dans l'église si joliment attifée, et on connaîtra toutes les « attractions » de la paroisse auribellienne.

Celle-ci, il faut dire, n'est pas seule à provoquer les ferveurs religieuses des habitants. Un sanctuaire caché dans un pli de terrain, près de la route de Grasse, N.-D. de Valcluse, sollicite avec quelque esprit de concurrence, les venues des fidèles et les actions de grâce des faiseurs de vœux. Jadis même, je crois que l'églisette campagnarde avait plus de clients que l'autre et comptait des ex-votos innombrables. Les dévotions se sont malheureusement affaiblies. Les pèlerinages sont délaissés et N.-D. de Valcluse ne retrouve guère de vie que les jours de « romérage » au bruit des orchestres de bal et dans la pétarade des bouteilles de gazeuse...

La paroisse triomphe donc. Elle se carre sur la petite terrasse où elle a pris racine, et d'où l'on découvre les montagnes vaporeuses de Grasse, les collines chargées de pins derrière lesquelles il y a Mouans et Valbonne, le Castellaras avec son panache de verdures, Magagnosc dans ses fourrures d'oliviers, Châteauneuf dressant en étrave ses maisons claires. Elle considère ce panorama grandiose avec sérénité, presque avec indifférence, tellement il lui est familier. Son attention est ailleurs. En face d'elle, sur le plateau qui court devant la

terrasse, près de la place d'*Enlaire*, l'école municipale dresse sa bâtisse neuve, pépiante de garçonnets et de fillettes, fière de son origine officielle, confiante dans sa vigueur de jeunesse militante. C'est l'adversaire qui se prépare... L'église veille, et tel est l'effort de sa vigilance qu'elle regarde à peine le petit cimetière voisin, où sous un monument dressé par la piété publique, dort un petit marin de la flotte qui trouva la mort dans les flancs du *Lutin*, au gouffre de l'eau profonde, sous les saphirs et les émeraudes de notre Méditerranée caressante et perfide.

LES AMOURS D'HAROUN

SAINTE-AGNÈS [1]

Il est des endroits de la terre si beaux qu'on voudrait pouvoir les serrer contre son cœur.

FLAUBERT.

Agnès, princesse du pays de Ligurie, se rendait du littoral vers le lointain village de Tende lorsqu'elle fut assaillie par un orage violent qui la mit en péril de mort. Pieuse autant que sage, la voyageuse invoqua l'assistance de la douce martyre dont elle portait le nom. Aussitôt, elle découvrit, au flanc d'une hauteur, une grotte où elle se réfugia et put attendre sans péril la fin de la tourmente.

La princesse, pénétrée de reconnaissance, fit élever une chapelle en l'honneur de la sainte protectrice, à l'endroit où elle avait éprouvé les bienfaits de son intervention. Le sanctuaire devint un objet de vénération et de pèlerinages ; les gens des environs prirent l'habitude d'y aller et d'y séjourner. Peu à peu, des cabanes, puis des maisons, s'élevèrent près de la chapelle. Un village s'édifia de la sorte par des alluvions successives.

1. A 38 km. de Nice et 6 km. de Menton. On y va de Menton en empruntant les vallées du Borrigo, soit par Gorbio et des sentiers. La route carrossable n'est pas encore faite.

Et, pour se couvrir de la tutélaire sauvegarde de la vierge aux longs cheveux, il prit le nom de Sainte-Agnès.

Il ne fallait rien moins que l'affectueuse sollicitude d'une si puissante Bienheureuse ponr garantir le nouveau village des dangers d'une glissade mortelle. L'endroit où il s'était posé était une pente roide, dominée par un rocher désordonné, déchiqueté, hérissé de pointes, semé de crevasses, entouré de tous côtés par d'effroyables précipices, se rattachant aux montagnes voisines par une mince arête formant un col étroit où passaient quelques sentiers connus des bergers et des contrebandiers. Refuge excellent pour des oiseaux de proie, pour des pillards en quête d'aventures fructueuses ou de retraites inaccessibles. Du sommet de la position, on surveillait sans danger les vallées s'ouvrant au pied de la montagne, au fond desquelles coulaient, sur des lits de galets et de pierres, de maigres torrents descendant vers le rivage où devait fleurir Menton, la tiède cité des fruits d'or, des poivriers et des bougainvilliers.

Aussi, lorsque les Sarrasins, débarqués à Saint-Hospice, cherchèrent des points d'appui sur la côte de Ligurie, ils jetèrent bien vite leur dévolu sur Sainte-Agnès, comme sur Eze et la Turbie. Par leurs soins, un fraxinet couronna la montagne abrupte et, de ce repaire sûr, ils dirigèrent à leur guise les embuscades et les raids. Leurs chefs ne songeaient qu'aux rapines fructueuses, aux enlèvements et aux viols, ils pillaient, incendiaient, ramenaient des prisonniers à chacune de leurs expéditions.

Or, il advint qu'au xe siècle, un de ces capitaines féroces, appelé Haroun — comme le célèbre Haroun-

al-Raschid des Contes des mille et une Nuits — remarqua parmi ces captifs une jeune fille d'une grande beauté, Anna, dont il devint éperdument amoureux. Il lui fit entendre les soupirs de son cœur, mais la belle afficha à son égard un profond mépris, car elle était chrétienne et se souciait peu de satisfaire les amours d'un mécréant. Celui-ci, brûlé jusqu'aux os par l'amour dont il était secoué, résolut de se convertir pour mériter les faveurs de l'indomptable captive. Ils furent ensemble par la mer à Marseille et, dans l'abbaye de Saint-Victor, Haroun reçut l'eau du baptême. Préalablement à cette cérémonie indispensable, le Sarrasin avait, paraît-il, convenablement occis sa femme, afin de ne point être entravé par les liens du mariage. Il put ainsi épouser sa bien-aimée et retourner avec elle au castel de Sainte-Agnès. Le bonheur du nouveau ménage fut de courte durée. Haroun mourut bientôt et Anna désolée se retira dans une vallée des environs, le val des Châtaigniers, où elle fonda une chapelle et consuma ses jours dans la prière.

Plus tard, les Maures furent chassés de Sainte-Agnès, en même temps que de leurs autres fraxinets. La Provence et la Ligurie se trouvèrent libérées de leur joug, et les villages, enfin débarrassés de si dangeureux visiteurs, purent se livrer aux douceurs de la vie agricole et quelquefois même entreprendre des labeurs artistiques. Les agitations de la vie féodale ne furent toutefois pas épargnés à Sainte-Agnès. Sa position, la force militaire de son rocher, les fortifications dont on l'avait couronnée attiraient nécessairement les convoitises. Les comtes de Provence, les Grimaldi de Monaco, les comtes de Vintimille se disputaient le village. Les seigneurs de Vintimille eurent presque

toujours l'avantage dans cette lutte mouvementée en raison de leur voisinage et de l'utile possession de Roquebrune et de Sospel. Il arriva même que Sainte-Agnès leur servit de refuge contre les entreprises du populaire vintimillois et que les habitants les défendirent contre ces « révolutionnaires » jusqu'à l'épuisement de leurs ressources, voire jusqu'à l'égorgement par l'assaillant victorieux. Enfin, en 1388, Sainte-Agnès entra, comme tout le comté de Nice, dans le giron du Duché de Savoie. La famille Léotardi de Nice reçut alors des nouveaux suzerains l'inféodation de la terre de Sainte-Agnès. Il fallut attendre 1860 pour annexer le village à la patrie française.

Il semble, d'ailleurs, ne point avoir perdu toutes les anciennes vertus stratégiques qui le faisaient jadis redoutable et important. Le génie militaire français a violemment défendu jusqu'à nos jours de lui octroyer une route carrossable. Il convenait, selon lui, que le village fut abordé seulement par des piétons et des chèvres, de peur qu'il ne servît de point de départ pour d'hypothétiques entreprises contre la place de Nice. Alors que toutes les montagnes de la région se garnissaient de forts, et que, pour desservir ces derniers, on multipliait les chemins voiturables, Sainte-Agnès demeurait intangible, isolée comme un pestiféré en observation dans les invisibles limites d'une sorte de lazaret militaire, condamnée à végéter loin du bruit, de la fièvre du littoral, des progrès édilitaires accomplis au long du rivage, réduite à se contenter des moyens de communication utilisés déjà à l'époque fabuleuse des Sarrasins, incapable de jouir du moindre chariot, du véhicule le plus modeste.

Les habitants pouvaient, de leur observatoire enso-

leillé, admirer la terre promise étalée devant eux, les rouges toitures de Menton disposées en buissons de pourpre au seuil de l'azur méditerranéen, les vertes collines habillées de vignes, de pins et d'oliviers, et considérer d'un œil d'envie les belles chaussées poudrées de fine poussière blanche courant, à travers monts et vallées, sur les rives du Carréi et du Borrigo, cavalcadant sur la côte aux échancrures profondes, la route de Nice se perdant dans les riches futaies du Cap Martin, celle de Vintimille escaladant la côte de Grimaldi, la route de Sospel s'essoufflant dans la vallée de Castillon, celles de Gorbio et de Castellar s'enfonçant joyeusement dans des bois de citronniers. Tout cela était à portée de leur regard, mais réservé à des humains plus heureux.

Nouveaux Tantales, ils devaient ne point connaître l'apaisement de leur soif de progrès et de libération. Sainte-Agnès ne pouvait posséder que des sentiers, et ce pour l'éternité. Et, quels sentiers ! Pittoresques, certes, serpentant dans les pierrailles, au flanc des montagnes pétries de roches grises formidables, s'insinuant dans les champs d'oliviers et de citronniers, s'essoufflant pour s'élever en quelques demi-heures jusqu'à sept cents mètres d'altitude, des sentiers de pèlerinage comme on en trouve dans les régions délaissées et primitives où se forgèrent les légendes miraculeuses des apparitions radieuses. La Bienheureuse Agnès pouvait sourire gracieusement aux promeneurs gravissant ces chemins de paradis et faire pleuvoir sur eux les grâces les plus aimables. Elle voyait leurs efforts, de la chapelle où elle loge tout en haut du village, et saint Sébastien, dont le sanctuaire est au pied du bourg, lui prêtait sûrement assistance pour récompenser de si belles ardeurs.

Ces deux Bienheureux imaginaient pour ces pèlerins intrépides les éblouissements les plus inattendus, les joies des yeux les plus précieuses. Par leurs soins, Sainte-Agnès brillait comme un divin observatoire, un phare radieux de lumière, une sorte de place miraculeuse de guet, de surveillance, d'où on pouvait embrasser d'un regard l'admirable rivage de Bordighera au Cap Martin, les montagnes formidables couvrant de leur écran les riches campagnes de Menton et la cité d'hiver parfumée et chatoyante. Ainsi paré de dons infiniment précieux, le village prenait une importance extraordinaire, brillait d'un éclat merveilleux, devenait attirant comme un lieu de séductions savoureuses et de plaisirs rares.

Aussi, les touristes sont-ils légion qui, aux mois d'hiver, lorsque les journées sont claires et le soleil réconfortant, ascensionnent jusqu'au village par les sentiers difficiles. Quelle surprise de découvrir, après une marche un peu fatigante, Sainte-Agnès tapie tout contre le rocher gris comme un lézard immobile, engourdi dans le bien-être d'une torpeur étrange. A ses pieds, la montagne descend en larges escaliers sur lesquels les habitants cultivent du blé et des arbres fruitiers. Des plantes de lavandes, des genêts, des genévriers sont disposés sur ces marches rustiques comme des bouquets laissés par les passants pour célébrer la sainte protectrice du pays. C'est un tableau champêtre d'une poésie charmante.... Le village est au sommet de ce perron magnifique.

C'est un tout petit village, un peu mélancolique, propret, sans grandes prétentions, ainsi qu'il sied à un bourg qui n'a point de routes. Une rue principale en escaliers le parcourt dans toute sa longueur, coupée

de voûtes ombreuses, pavée durement, égayée çà et là d'une tonnelle, d'un minuscule jardinet, d'une fenêtre garnie de vases de fleurs. Les maisons sont basses, les façades ternes, moussues, quelquefois vêtues de touffes d'herbes favorisées par la pluie et les brouillards. Le clocher de l'église, encapuchonné de faïences luisantes, pointe joyeusement comme un cocorico au-dessus de ces grisailles, mais la nef, badigeonnée de rose et de bleu, révèle des moisissures envahissantes. Des toiles médiocres garnissent les chapelles... Au maître-autel, cependant, un tabernacle de bois sculpté et doré brille d'un éclat flatteur. C'est une œuvre d'art assez fine, garnie de colonnettes et de statues mignonnes, don gracieux des Léotardi, seigneurs du lieu au XVIIe siècle... Tout près de l'église, masquée par une chapelle dédiée à saint Charles, dans un petit enclos fermé de murs, une sorte de fosse, assez pareille à une citerne médiévale. C'est l'ancien charnier, dans lequel, il y a quelque soixante ans, on jetait pêle-mêle les défunts du pays. Le caveau est désaffecté maintenant, remplacé par un cimetière.

Sainte-Agnès n'est pas rebelle au progrès. Elle a une mairie, la poste, le télégraphe, le téléphone, une caisse coopérative, et les habitants aiment à se réunir, près de la maison commune, dans une sorte de carrefour voûté, où sur des bancs de pierre, ils causent, et au besoin se disputent, comme au bon vieux temps, alors que les affaires communales se réglaient en plein air, sur les places publiques. La politique y suscite, comme ailleurs, des chicanes et des rivalités, mais le bruit des disputes se perd dans l'azur, se dissout dans l'air léger...

Il semble, toutefois, qu'une âpre concurrence met

aux prises les deux principales hôtelleries du lieu qui se lancent à tour de bras les grenades de leurs réclames et de leurs affiches. Le restaurant « Victoria et Suisse » se targue d'être dans la « ville ». Son adversaire, le « Righi d'hiver », se réjouit d'être installé hors de l'agglomération. Tous deux mêlent l'anglais et le français pour célébrer leurs mérites respectifs. Les touristes ont le choix entre les belligérants. Le Righi, disons-le, paraît dominer son adversaire. Dame ! il a la vue complète. Il voit tout, découvre tout, Castellar, Menton, la côte italienne, le Cap Martin, les vignes, les champs d'oliviers et de citronniers où sont enfouis les réservoirs disposés pour recueillir les précieuses eaux pluviales, ces réservoirs pleins de mousses et d'ombres dont il ne fait pas bon laisser approcher les enfants.

Maupassant, qui monta jusqu'à Sainte-Agnès, nous a laissé un récit attendri de l'aventure de deux gosses dont l'un tomba dans une de ces oubliettes sournoises, agonisa durant deux heures, puis se noya sous les yeux de son frère terrifié. De la terrasse du Righi, on cherche instinctivement la place du drame affreux. Est-ce au fond du Borrigo ? Dans un de ces recoins boisés d'où partent les sentiers de Sainte-Agnès ? Peut-être, dans un de ces champs qui bordent le Carréi ?... L'interrogation angoissée du touriste reste sans réponse. Les gens du pays ne savent que vous indiquer, au pied de la montagne, une fontaine appelée « Fontaine de la religieuse », qui marque l'endroit où se tua une gente nonne qui ne voulait pas survivre à son cher amant, assassiné pour l'avoir enlevée du couvent du Cap-Martin dans lequel l'avaient enfermée des parents sans entrailles.

Drame d'amour, qui convient à ce paysage tourmenté,

nourri de légendes, de faits d'armes et de récits merveilleux, dans une atmosphère imprégnée de senteurs d'orangers et de lavandes, sous l'éblouissante caresse d'un soleil triomphant. Et, les ruines du castel sarrasin, du castel de l'amoureux et violent Haroun, encore debout sur le sommet de la montagne, gardent, dans leur misère grandissante, des attitudes pleines de défi, de singulières impertinences et couronnent, comme il sied, de romantique façon, ce pays qui conserve, à travers les siècles, un troublant parfum d'aventure, d'audace, de rapt et d'amour.

III

VILLES FÉODALES

TERMINUS DE TRAMWAY

LEVENS [1]

De nostis ancians us empielan un quihot,
E brulan tout [2].
(Mistral — *Le rocher de Sisyphe*).

Un tramway départemental grinçant et tortu conduit de Nice à Levens par les gorges de Saint-André et de Tourrettes. Quelle gloire pour le village d'être au bout de cet effort bruyant de ferrailles agitées par le démon de l'électricité! Bien vite, le terminus d'une voie ferrée s'enfle d'orgueil. Les fonctions de « tête de ligne » ne supposent-elles pas, en effet, une importance économique ou touristique comportant les dépenses d'une si moderne et rapide patache ?...

Levens se fait un point d'honneur de justifier cette attention flatteuse. Au débouché de minces défilés où s'entremêlent pittoresquement rochers et bois de pins, on le découvre tout pimpant et bien lustré sur une butte devant laquelle des prairies, des vignobles et des vergers disposent des tapis de verdures claires ! Des maisons

1. Levens, chef-lieu de canton à 22 kil. de Nice. On y va par la route de Saint-André où court un tramway, ou par celle d'Aspremont-Saint-Blaise.

2. De nos usages nous empilons un tas, et nous brûlons tout.

neuves munies de façades éclatantes, quelques chalets entuilés de pourpre, sont en bordure de l'agglomération et font la chaîne comme pour masquer les anciennes demeures du vieux Levens reléguées au second plan. Levens se pique de modernité et veut jouer la petite ville. Dame ! Lorsqu'on peut offrir les commodités d'un tramway départemental, on doit se fournir de modern-style et monter au grenier les meubles d'antan. Une fureur de renouvellement a donc secoué le village...

Les anciens noms des rues ont été soigneusement grattés et remplacés par ceux des célébrités du cru. L'histoire et la politique locales ont généreusement inspiré les débaptiseurs. Tous les « gros bonnets » du pays ont leur plaque. C'est une louable apothéose villageoise. La reconnaissance levençoise n'est pas un vain mot. Le touriste est assez rebelle aux enthousiasmes sous lesquelles sombrent les chères « vieilleries ». Il respecte les hommages des citoyens, mais soupire devant l'inconscient vandalisme qui prétend faire du neuf avec du vieux et farder les beaux visages ridés pour les mettre à l'unisson de ceux des jeunesses de la ville. Cependant, à Levens, disons-le, la nature a si bien résisté aux entreprises des pharisiens, les antiques demeures sont si fortement enracinées au rocher qui les porte depuis les siècles les plus lointains, le cadre de montagnes grandioses dont s'entoure le village défie si dédaigneusement les prétentions des administrateurs avides d'hausmannisations outrancières, que le pays reste joli et attirant. Remercions le ciel d'avoir si bien protégé Levens contre ses « bienfaiteurs ». Le mal accompli n'est pas si grand que le village n'ait conservé, en dépit des « stoppages », des blanchissages, des

réfections, des éventrations imaginées par leur zèle dévastateur, sa physionomie et son cachet.

De suite, en arrivant au seuil du village, après les courts lacets d'un chemin ombragé de marronniers, on découvre les intentions des « organisateurs » du pays. La place où s'achève la route carrossable est vouée à une double glorification. Une partie est dénommée : Place de la Mairie, l'autre : Place de la République. Sur la première se groupent les demeures officielles, la Mairie, la Poste, l'École. La seconde s'illumine de la présence du Cercle de l'Union Républicaine !... Puis, les rues commencent, montueuses, irrégulières, fraîches, avec des maisons grises, pauvres, sans ornements. Une seule, dans ce fouillis assez vulgaire, retient l'attention. Et c'est la maison de la famille Masséna.

Les Masséna sont originaires de Levens... Les gens du pays prétendent même que le prince d'Essling est né au village. Vaine prétention. André Masséna a vu le jour à Nice et son acte de baptême figure sur les registres de la paroisse de Sainte-Réparate. Levens peut revendiquer, sans faire boiter la vérité, l'honneur d'avoir abrité les ancêtres du général. Un peu de la gloire de cet illustre nom rejaillit ainsi sur le pays. Aussi, les « organisateurs » ont-ils donné généreusement le nom de Masséna à la rue où se trouve la demeure ancestrale, que rien ne désigne d'ailleurs à la vénération des passants, sinon une maigre sculpture surmontée d'une boule et d'une croix enguirlandant la porte d'entrée.

Le souvenir du vainqueur de Zurich n'est pas le seul dont puissent s'émouvoir avec quelque orgueil les habitants. Avant l'épopée napoléonienne, aux époques troublées du moyen âge, une famille connue par les

services rendus à la cause du souverain et les malheurs dont elle fut accablée, les Grimaldi, firent aux Levençois l'honneur de les tenir en vasselage. Ces seigneurs s'empressèrent de dresser un castel au sommet du pays et de fortifier l'agglomération dont ils devenaient les protecteurs. Mais ils étaient par nature turbulents et batailleurs. Ils entrèrent souvent en conflit avec la population et la révolte grondait alors sourdement dans le village. Quelquefois, ils s'enhardissaient jusqu'à provoquer le souverain lui-même. Celui-ci leur témoignait généralement une mansuétude affectueuse. Cependant, lorsque Annibal Grimaldi, comte de Beuil, fut arrêté et exécuté dans son château de Tourrettes, en 1622, le castel de Levens fut compris dans les démolitions ordonnées par le duc de Savoie. Celui-ci, désireux de maîtriser définitivement la remuante famille des Grimaldi, avait résolu de raser toutes leurs forteresses. Il s'y employa activement et sans faiblesse. Levens porta la peine de ce ressentiment. Son château et ses murailles furent bouleversés.

Les habitants se réjouirent fort, paraît-il, de la déconfiture de leurs seigneurs. Désireux de célébrer un si bel événement, ils plantèrent sur la principale place de l'époque, au lieu d'un arbre de la liberté, une grosse pierre, probablement tirée des murailles abattues, et dansèrent autour de ce bloc symbolique des farandoles joyeuses. La tradition de ces réjouissances libertaires s'est continuée jusqu'à nos jours. Chaque année, à la fête patronale, la pierre féodale — le *Boutau* — reçoit la visite des habitants et chacun d'eux se fait un devoir de témoigner à cet ancêtre le mépris nécessaire. Les plus agiles l'enjambent sans façon, les vieux se contentent de lui décocher un coup de pied. La rancune

du populaire est tenace... C'est probablement pour affirmer la persistance de ce ressentiment que l'endroit où s'accomplit la cérémonie du *Boutau* s'appelle : Place de la Liberté. Elle est, du reste, délicieusement paisible, plantée d'arbres vénérables, rafraîchie par l'eau murmurante d'une fontaine, et sur une vieille porte une inscription aimable invite les passants à franchir le seuil d'une maison qui est, je crois, l'hospice de la localité : « Pax huic domni et in a omnibus habitan. D. 15. HB. 91. L. G. ». Du mauvais latin sans doute, mais du latin tout de même... C'est que Levens se vante d'avoir été un poste romain et de conserver de cette gracieuse occupation quelques vestiges de maçonneries perdues dans les constructions du moyen âge. Peut-être est-ce pour rappeler cette lointaine conquête et faire allusion au capitaine qui refoula un moment les légionnaires conquérants, que la seule auberge de la place de la Liberté s'intitule pompeusement : Restaurant Annibal ! Les grands hommes ont de curieuses glorifications....

Quoi qu'il en soit, les traces laissées par les soldats de Rome sont des plus légères. Les Grimaldi firent des empreintes autrement sérieuses. La porte fortifiée qui s'ouvrait dans l'enceinte du château est toujours debout. Il suffirait de la garnir d'une herse pour empêcher les manants de pénétrer dans l'ancienne résidence seigneuriale, et quelques adroites restaurations ressusciteraient les ogives des maisons demeurées à l'intérieur des remparts. Mais, tout l'art des guérisseurs ne réussirait pas à redonner à l'église, que le château abritait sous son aile, sa physionomie d'antan. Les « organisateurs » levençois ont fait merveille. Choqués de voir la basilique chargée d'ans garder une tournure vil-

lageoise de monument roman modeste et fruste, ils résolurent d'en faire une cathédrale en miniature, pour la plus grande gloire de leurs opérations désordonnées. Par leurs soins, des pierres de la Turbie voyagèrent jusqu'à Levens et montèrent en façade éblouissante devant la pauvre église... C'est admirable ! On dirait la majestueuse cathédrale de Monaco, vue de loin par le gros bout d'une lorgnette.

L'intérieur a été mis à l'unisson d'un si beau visage. Tout est propre, bien ciré, blanchi, repeint. Un autel de marbre, comme on en voit dans les chapelles de pensionnats de jeunes filles, s'épanouit dans le chœur, masquant presque entièrement de ses blancheurs fades un ancien retable massacré, repeint et redoré selon toutes les règles des embellissements sacrilèges. On est tout étonné de trouver dans un temple si bien stylé les antiques piliers de pierre grossière, dont les bases portent toujours des sculptures usées, d'un pittoresque charmant, et la vieille chaire de bois ciselé s'ouvrant comme un calice délicat au sommet d'une colonne en spirale d'un dessin singulièrement gracieux.

Le petit cimetière accolé à l'église a paru bien vite mesquin et médiocre. Une si opulente cathédrale méritait une nécropole somptueuse. Les « modernisateurs » l'ont installée au sommet de la butte, vis-à-vis des ruines du château, sur le bord du rocher qui regarde la Vésubie et les montagnes d'Utelle, ceinturé de murs épais, bien au soleil, élégant et clair comme un temple sur une acropole. En face de ce champ de repos distingué, le castel effondré des Grimaldi pleure ses prospérités disparues. Quelques pans de murailles se dressent çà et là et des groupes de cyprès montent une garde austère près de ce défunt blasonné. Des gazons

ont poussé au pied du donjon abattu, des arbres ont surgi sur ce sol libéré de l'emprise féodale, offrant leurs ombrages aux promeneurs, pour lesquels le Touring-Club a fait installer des bancs de repos. La « Colline » est ainsi devenue une sorte de belvédère et de promenade publique, ensoleillée l'hiver, bien éventée durant l'été, où chacun peut librement s'ébrouer en compagnie des vaches et des ânes du village.

Les touristes poussent volontiers jusqu'aux bords de cette oasis, afin d'admirer le paysage. Ils sont récompensés de leur peine. Au pied de la montagne, au fond d'un gouffre béant, la Vésubie fait bruisser ses eaux scintillantes. Bonson, sur la crête d'où il domine le Var, sourit de toutes ses maisons ensoleillées. Le puissant massif du Cheiron tacheté de neiges emplit l'horizon vers l'ouest. Tout près, des montagnes montent en pointes hardies, s'arrondissent en croupes harmonieuses, le mont Vial découpe sur l'azur du ciel ses dentelures audacieuses, le Férion dresse sa masse pesante et nue masquant le territoire de Coaraze et la vallée de Contes, les hameaux du Cros d'Utelle surgissent dans des fourrures d'oliviers gris. Par delà les gorges de Duranus, les Alpes étalent jusqu'au fond des vallées leurs manteaux d'hermine... Le spectacle est grandiose, à la fois sauvage et poignant.

Un chemin carrossable — l'avenue de Rivoli — permet aux touristes d'accéder jusqu'à cette « colline » pittoresque. C'est une attention aimable. Cependant, les « organisateurs » la tiennent pour insuffisante. Ils ambitionnent de faire monter jusqu'au village — un jour jusqu'à la Colline peut-être — le tramway départemental déjà essoufflé de la course de Nice au pied du pays. Pourquoi pas jusqu'à la lune? Jules Verne a fait

des disciples. Ils y réussiront n'en doutons pas, la politique dynamite facilement les résistances. A moins que « ceux du bas » ne s'insurgent. Le terminus leur appartient. Ils ne se laisseront probablement pas dépouiller sans protester. Toute une agglomération nouvelle a poussé autour de la gare, avec des restaurants, des buvettes, voire même un joli petit hôtel Beauséjour qui, pour mieux justifier son nom, propose à ses clients une visite aux « Gorges de l'*Enfer* ». Si « leur » tramway s'évade jusqu'à Levens-Haut... adieu veau, vache, cochon.

LE PAYS DU « ROI » CÉSAR

SAINT-CÉZAIRE[1]

Optimum est babere monumentâ majorum.
[Il fait bon vivre parmi les monuments laissés par les anciens.]
CICÉRON.

Si le département des Alpes-Maritimes avait à protéger sa frontière contre les tentatives des gens du Var, Saint-Cézaire serait, sans aucun doute, le bastion avancé de son système défensif, une sorte de petit Verdun méridional, redoutable et intangible.

Ce gros bourg, populeux et remuant, est installé en effet sur la crête d'une paroi abrupte, droite comme un mur, au pied de laquelle coulent les eaux impétueuses de la Siagne, frontière naturelle des deux départements voisins. C'est contre lui, en suivant la route qui monte en zig-zags du fond de la vallée, que viendraient se heurter les troupes assaillantes, et celles-ci trouveraient, au bout de leur course, les bastions du village pour les contenir et briser leur élan. La position est d'une force magnifique. Les dernières maisons de Saint-Cézaire sont à pic sur l'abîme, formant

1. A 53 km. de Nice, 475 m. d'altitude. On y va par Grasse.

une sorte de rempart compact que les rayons crépusculaires illuminent de fauves reflets. Le reste du village semble pelotonné, ramassé pour la lutte et les contre-attaques. Viennent les agresseurs, ils seront reçus comme il sied...

Mais, arrêtons bien vite l'imagination qui vagabonde. Saint-Cézaire n'a aucune intention belliqueuse et les paisibles gens du Var se contentent d'en admirer, de loin, la fière silhouette, la tournure pimpante, la grâce aérienne. C'est pour eux le premier village des Alpes-Maritimes, le seuil de cette terre promise où surgissent toutes les joies, tous les parfums, toutes les délices. Une fois cette porte franchie, c'est le Paradis terrestre qui commence... Saint-Cézaire fait office de guichetier.

Pour dresser devant ceux qui viennent vers la lumière et l'azur une dernière épreuve, il a conservé la plupart des anciennes portes moyenâgeuses par où passaient nécessairement, jadis, les habitants revenant des campagnes et les voyageurs. Devant ces « clausures » antiques on peut encore exiger qu'on montre patte blanche, et les ruelles qui les suivent sont propices pour dévisager les nouveaux venus. Toutefois, ce n'est là qu'un trompe-l'œil, une façon discrète de rappeler qu'il suffirait de vouloir pour que le village reprit ses méfiances d'antan. De larges et belles routes modernes ont crevé toutes les défenses d'autrefois, et plus personne ne se soucie d'aller passer sous les « portails » où veillaient les hommes d'armes. La route de Saint-Vallier envahit le village par le nord, celle de Grasse par l'est, celle qui monte du fond de la vallée de la Siagne pénètre à l'ouest... Saint-Cézaire se laisse posséder sans résistance, et bien campé sur le sol rocheux où il a pris racine, dans la gaieté d'un ensoleil-

lement magnifique, content de ses olivaies abondantes, de ses cultures maraîchères, de ses vignobles, de ses champs de blé, il regarde, de tous les yeux de ses maisons claires, l'admirable panorama étalé devant lui et d'où ne montent que des rumeurs champêtres, des chants d'oiseaux, des murmures de rivières bondissantes.

Par-delà la Siagne bruyante, aux vertes eaux écumantes, les montagnes du Var montrent leurs croupes puissantes, pierreuses, nues, d'un gris si fin, si menu, si tendre, qu'on le croirait tombé d'une palette d'aquarelliste. Des villages semés çà et là en taches brunes dans cette grisaille immense, font pour l'œil émerveillé des étapes charmantes. Mons, haut perché sur le flanc d'une hauteur, où le soleil met des reflets d'argent, Callian dont on devine le superbe castel tenant le village entre ses serres toujours vivantes, Monteauroux qui regarde la plaine où court le minuscule chemin de fer du Sud... Puis, ce sont des collines joliment habillées de pins et de chênes verts, les sombres masses boisées de l'Esterel et des Maures, et, sur l'horizon, la mer qui rutile comme une coulée d'or dans laquelle dansent les îles vertes, les douces îles de Lérins.

Cependant, Saint-Cézaire n'est pas semblable en tous points aux autres villages des Alpes-Maritimes. Il paraît un peu en marge de ceux-ci, ayant cherché à se détacher des autres pour aller jusqu'à l'extrême limite du département, afin de coqueter à l'aise avec ceux du Var. Et, pour affirmer son désir de faire bande à part et son amour de l'indépendance, il a franchi, avant de s'installer, des solitudes importantes, des déserts de pierres, où se découragent les velleités de poursuite et de répétition. Quand on a suivi longuement le pittoresque chemin qui va de Grasse à Peyménade, Spéra-

cédès et le Tignet, à travers d'opulentes cultures d'oliviers, et qu'on sort de ces bosquets somptueux dans l'éblouissement de la grande lumière enfin retrouvée, il faut courir longtemps encore dans un âpre paysage de terres incultes et de rochers gris pour découvrir les maisons de Saint-Cézaire. Celui-ci a mis une grande steppe désolée entre le « Paradis » et lui. Qui me veut trouver, témoigne d'abord de son ardeur persévérante, paraît-il dire à ceux qui le cherchent. Il faut, en effet, s'obstiner sur cette route déserte et sans sourires pour atteindre le bourg. Quand on arrive au bout de la course, on trouve un village charmant, gai, clair, de tournure avenante, avec des rues bien tracées, des façons de petite ville, quelques blanches villas semées aux abords du pays et une place délicieuse, très provençale, ornée d'ormeaux et de fontaines, sur laquelle se chauffent au bon soleil les maisons de la bourgeoisie locale, les hôtelleries et les administrations du cru.

Le château est tout au fond de ce forum aimable. Car, il y avait un château et des seigneurs... comme ailleurs. Qui le bâtit? On ne sait trop. L'histoire de Saint-Cézaire est assez obscure, bien que certains historiens de la localité se vantent de l'illuminer. On prétend que Jules César en avait déjà distingué et apprécié la situation propice pour les opérations guerrières. Avant lui, les Ligures auraient également mis à profit sa force naturelle, en édifiant ces « castellaras » qu'on trouve encore sur les hauteurs dominant le village.

César fit-il l'honneur à Saint-Cézaire d'une attention bienveillante? C'est possible. Les gens du pays en sont convaincus et prétendent que le nom du village rap-

pelle le célèbre conquérant romain, plus que le saint évêque d'Arles auquel on conserve toutefois une vénération pieuse. Et, si vous allez dans la plus vieille partie du bourg, où sont les antiques demeures d'autrefois, dont les portes sculptées et les pierres usées disent le grand âge, on vous fera voir, sous les maisons, des cavernes presque effondrées qui furent — affirme-t-on avec une assurance touchante — le logement et les greniers du « roi » César.

Hélas ! tout est *démolisé* maintenant, soupire un voisin, toujours disposé à servir de cicerone dans cette descente aux enfers

Après les Romains, l'histoire est plus enténébrée encore. On dit que l'abbaye de Lérins et les évêques d'Antibes se disputèrent l'hommage et les redevance des habitants. L'évêché d'Antibes ayant été transféré à Grasse, le chapitre de cette ville garda la suzeraineté et les profits de ce terroir lointain. En même temps, des seigneurs naissaient pour tondre à leur tour le troupeau. Qui furent ces bergers blasonnés ? Les noms des de Villeneuve et des de Grasse sont le plus souvent rapportés dans les archives. Ces nobliaux entrèrent apparemment en lutte avec les consuls du pays et le chapitre de Grasse, pour tirer la meilleure part de la prébende et récolter les dîmes « de toute sorte de grains, des poulets, couchons et fromages ». En tout cas, au XVIIIe siècle, et lors du mariage de Mirabeau, il est question d'un Cresp de Saint-Cézaire, capitaine de vaisseau, apparenté avec le célèbre orateur, qui plus tard mourut au service du roy à bord du « Northumberland », dans la bataille navale du 12 avril, où l'amiral comte de Grasse fut battu et pris...

Quoi qu'il en soit, ces messieurs nobles avaient un

château à Saint-Cézaire. Oh ! pas un palais à tourelles et à grands perrons, mais une solide et bonne maison, agrémentée de quelques ornements de pierres taillées et de fenêtres de style. On y pénétrait par une porte monumentale. Une large cage d'escalier conduisait aux appartements... Avec la proscription des seigneurs, les châteaux furent démocratisés. Celui de Saint-Cézaire subit le sort commun. Les maisons roturières lui prirent la taille sans façon, mariant leurs maçonneries vulgaires aux murailles nobles, si bien, qu'aujourd'hui, château et demeures de vilains sont étroitement amalgamées, sans souci des promiscuités choquantes. Pour mieux affirmer la déchéance de la seigneurie, la mairie républicaine s'y est installée sans vergogne et les habitants font sécher devant ses murailles humiliées les lessives familiales, les olives et les haricots.

On peut se gausser maintenant, sans péril, de cette « bastille » villageoise. Jadis, il devait être moins aisé de rire au nez de ses propriétaires. Saint-Cézaire était fortifié, ce qui veut dire qu'il y avait des milices, des chefs militaires, probablement des juges et des prisons. Les restes de rempart qui subsistent sur la lisière du village regardant le gouffre de la Siagne, disent éloquemment la force de ses défenses et la solide emprise des féodaux chargés d'organiser ses forces militaires. Mais, tout cela est loin. La « vieille ville » que dominait le château, est maintenant délaissée et un peu méprisée. Elle est trop noire et austère avec ses ruelles biscornues, ses « portails » moyenâgeux et son arc « romain » pieusement conservé en souvenir du « roi » César. La « ville neuve » a poussé hors les murs et, s'enflant peu à peu, est devenue le Saint-Cézaire moderne, aimable, clair, accueillant, coupé de jardinets et de placettes,

aligné au long des rues spacieuses et bien ensoleillées qu'on trouve en arrivant par la route.

L'Église, disons-le, fut la première à sortir de la cage. Elle étouffait à l'intérieur de l'antique bourgade. Un beau jour, voulant respirer, elle choisit un champ voisin, non loin du « portail romain » et résolument y planta ses murailles. C'était au commencement du xviiie siècle. En 1710, la basilique était achevée. Pour ne point gêner sa respiration, on laissa le vide autour d'elle. Aujourd'hui encore, elle plastronne allègrement sur la grande place, pouvant s'étirer à l'aise sans gêner personne et risquer de secouer ses voisines. Modeste église, en vérité, malgré ses prétentions et ses apparences. Une façade romane, jaunâtre et nue, au milieu de laquelle, dans une niche, trône un étrange saint Cézaire, nabot et hydrocéphale, dont on rirait volontiers si on n'avait souvenance des mérites exceptionnels du grand prélat arlésien. Une haute nef, badigeonnée de blanc et d'ocre, que termine une tribune supportée par des piliers de pierre ; quelques chapelles ornées de boiseries dorées et polychromées ; des stucs amusants dans le style rococo ; dans le chœur, un bel autel renaissance, doré, sculpté, garni de colonnettes et de dômes abritant d'agréables statuettes de Bienheureux, que la sollicitude des fidèles a outrageusement enrichi d'innombrables ampoules électriques...

La « paroisse » n'est pas seule à solliciter les prières et les offrandes des habitants. Le terroir de Saint-Cézaire possède de nombreuses chapelles. La plupart sont laides et pauvres. Celle qui se dresse dans le cimetière mérite, cependant, une particulière attention. On l'appelle, je ne sais trop pourquoi, N.-D. de Sardaigne. C'est une très vieille et vénérable églisette, moitié

gothique, moitié romane, qu'on prétend avoir été le premier édifice du culte à saint Cézaire. A cette époque les gens ne craignaient pas d'aller hors les murs, dans la campagne, pour prier et chanter en commun. Depuis, ils sont devenus plus difficiles et rebelles aux pérégrinations. La chapelle fut un jour dépouillée de ses fonctions importantes, les habitants voulant avoir une église au village même. Elle ne fut point close toutefois, et sa protection n'allant plus aux vivants, s'attache aux défunts endormis autour d'elle. Les marbres ondulent comme un blanc troupeau aux abords du sanctuaire. Le cimetière est paisible, en pleine lumière, réchauffé par la tiède caresse du soleil. Il y a des tombes modestes et nues, il en est beaucoup de riches, monumentales, lourdes d'ornements et de fleurs. Celles-ci dénotent l'aisance, l'opulence villageoise de certaines familles enrichies par d'habiles et persévérants labeurs agricoles, la vente des huiles d'olive, l'élevage des troupeaux ou d'ingénieuses entreprises dans les grandes villes voisines.

Saint-Cézaire doit avoir plus de riches que de pauvres. Les campagnes sont productives et les agriculteurs excellent pour leur arracher des récoltes fructueuses. Des puits, dont quelques-uns portent le nom gracieux de « Puits de la Vierge », donnent aux champs l'eau nécessaire. Et, depuis quelques années, la Siagne, domptée et jugulée par des hommes de science, collabore activement à la prospérité du pays. Ses énergies captées se transforment en force, en lumière, montent l'eau, illuminent le village et s'en vont très loin, très loin — jusqu'à Marseille, dit-on — faire tourner des turbines et mettre en œuvre des machineries compliquées. Saint-Cézaire prend ainsi, de ce voisinage redoutable, quelque lustre moderniste.

La nature lui a donné en outre quelques attraits puissants dont les hommes et le progrès ne sauraient la dépouiller. Elle a sur son territoire des grottes superbes les unes au bord de la Siagne, les autres près du village, avec des stalactites, des « chambres », des corridors, des cavernes... Et puis, la Siagne, sans garder rancune des entraves mises par les hommes à ses libertés fantasques, continue à fournir abondamment des truites savoureuses, dont les seigneurs autrefois prétendaient garnir leurs tables aux frais des pêcheurs du pays... Pourquoi s'étonner dès lors si des pèlerins célèbres sont montés, des villes luxueuses du littoral, jusqu'à ce village haut perché : Lord Brougham chancelier d'Angleterre, Cobden l'éloquent propagandiste du libre-échange, François Arago, Prévost-Paradol, Odilon Barrot, Dufaure, Tocqueville, Mérimée, George Sand, Victor Cousin, Thiers, Barthélemy-Saint-Hilaire..

Quel magnifique livre d'or, on aurait pu dresser avec les signatures et les enthousiasmes de ces illustres visiteurs !

LASCIATE OGNI SPERANZA

COARAZE

« Quand vous serez lasse du monde,
« je vous prêcherai les folies de la
« solitude. »

Chateaubriand à Mme de Staël —
Correspondance.

Si le monde était limité à la vallée de Contes, Coaraze serait au bout du monde... Il faut, pour l'atteindre, monter, monter, jusqu'à l'épuisement des routes et sentiers comme si l'on voulait escalader le ciel ou s'enfoncer dans les mystères du néant. Derrière le village, ce n'est plus, en effet, qu'un chaos informe de fondrières, de sommets dénudés, de gorges effroyables, de vastes solitudes de silence où les hommes ne semblent pouvoir se risquer que sous la conduite des démons ou des anges gardiens, tellement l'angoisse doit étreindre les cœurs et paralyser les efforts. Au seuil de cette région sauvage et morne, le « Lasciate ogni speranza » pourrait être écrit en lettres de feu...

Coaraze joue de la sorte le rôle d'étape dernière, de halte suprême, de purgatoire, de séjour de recueille-

1. A 25 kil. de Nice et 620 m. d'altitude. On y va par la route du Paillon et Contes.

ment, avant la marche vers l'inconnu, vers les ètoiles ou les abîmes infernaux. Mais, pour gagner ce village étrange, dressé à la lisière de l'infini impénétrable, quelle route pittoresque, quels décors grandioses, quelles magnificences de verdures, de rochers et de cascades ! La nature sourit, se fait tour à tour tendre et superbe, se pare de feuillages, de mousses, de tendres gazons, masque ses pierres de fards légers, chante doucement par la voix caressante de ses eaux, dispose des clairières charmantes, pousse jusqu'au bord des ravins des bois de pins aux ramures sonores ou des forêts de châtaigniers aux frais ombrages.

Au sortir des poudreuses campagnes de Contes, c'est une délicieuse aventure... On croirait que par une féerique intervention, un peu de la forêt de Fontainebleau est venu s'encastrer dans ce terroir du Midi. On avance, les yeux éblouis, comme dans un paysage de rêve. A chaque tournant, aux carrefours, sous les futaies, au bord des fontaines, on attend des cortèges de nymphes et de sylvains, des rondes de fées, et si le berger Aristée se montrait, conduisant ses troupeaux au son d'une flûte harmonieuse, on le saluerait sans s'émouvoir de la rencontre.

Des mortels, cependant, se sont installés au long du chemin romantique et, pour donner à leurs maisons éparses l'apparence d'une agglomération, ont dénommé Bendéjun ce coin de paradis bucolique et païen. Heureuses gens, qui cultivent des champs faciles dans un cadre de poésie et de grâce ! Et, toujours, pendant qu'on ascensionne dans ce paysage aimable, à chaque poussée du chemin vers la marge du gouffre, Coaraze apparaît, à la source de la vallée, hardiment dressé comme un pain de sucre mystique offert à la dévote

convoitise des pèlerins, pimpant et clair au sommet d'une dernière butte que les oliviers et les vignes fourrent de sombre velours, ressemblant de loin à quelque monastère fécond en saintes ardeurs, ou bien à un populaire lieu de pèlerinage vers lequel vont les affamés de miracles, les porteurs d'offrandes, les quêteurs d'absolution et d'indulgences.

L'atteindra-t-on jamais ce séjour de lumière où les oraisons doivent abonder? Y trouvera-t-on la consolation, le repos, le réconfort, avant de poursuivre le chemin vers l'inconnu ? On monte. On monte. On sort des forêts, les abords du chemin se font plus âpres, les campagnes se révèlent plus austères, des cailloux encombrent la route, les lacets sont plus rapides. Enfin, en cambrant les reins dans un dernier effort, on arrive au pied du village...

Car, c'est un village.

A le voir de près, à le toucher en s'approchant, toutes les illusions s'envolent. Ni couvent, ni sanctuaires auréolés de pieuses vénérations, mais un bourg pareil à ceux de la région, fait de maisons grises, vieilles, glabres et édentées, serrées les unes contre les autres par un sentiment d'utile solidarité, avec des rues enchevêtrées, grimpantes, durement pavées de cailloux, coupées de voûtes sombres, de culs-de-sac, d'escaliers et de failles. Çà et là, quelques vestiges de l'époque médiévale, des emplacements de portes, des restes de remparts, des ogives, des arcs romans, des vieilles pierres sculptées, une surtout du XVI[e] siècle qui orna jadis la demeure du forgeron et porte encore les attributs professionnels de cet honnête artisan.

Ainsi, peu à peu, surgit la personnalité vraie du village. Ce fut un bourg féodal fortifié, ayant la pré-

tention de ne point se laisser emporter sans défense. Il connut toutes les vicissitudes et les fardeaux de l'emprise seigneuriale. Les archives et les recherches des historiens ont ressuscité quelques détails de cette période obscure où le château dominait les maisons de roture et commandait les opérations de guerre. Le seigneur s'était posté au sommet du pays, pour mieux observer les sentiers par où pouvait cheminer l'assaillant et tenir sous ses serres quelquefois cruelles la populace des serviteurs et des manants. Qui furent les maîtres empanachés de Coaraze? On cite les Chiabaudis intronisés par Raymond Bérenger, comte de Provence, puis les Marchesan de la Turbie, les Barralis de Lucéram, les Cappello de Châteauneuf, les Torrini de Fogassieras. Ces bons gentilhommes ne se contentèrent pas du castel villageois, ils bâtirent aussi, sur une montagne voisine, où ne fréquentaient que les oiseaux de proie, une forteresse puissante, *Roccasparviera*, où la reine Jeanne de Provence vint, au dire de la légende locale, chercher asile aux jours de malheur.

De ce noble passé, il ne subsiste que de vagues reliques. Au temps où Louis Durante écrivait sa Chorographie du Comté de Nice — 1847 — il y avait encore d'importantes ruines du château de Coaraze, au milieu desquelles on distinguait la base imposante d'une tour guerrière. Les ambitions édilitaires du cru ont fait disparaître ces témoins d'un régime aboli. Les décombres ont été balayés pour permettre la création d'une place publique et d'un cimetière auprès desquels quelques cyprès montent une garde sévère. Toutefois, au centre du promenoir offert aux divagations des habitants, une grosse pierre en forme de billot demeure. C'est le *Boutau*, débris vénérable des constructions

féodales d'antan, gardé pour servir de publique attestation des révolutions passées et jouer, aux fêtes patronales, un rôle allégorique d'émancipation populaire.

La place est banale, mais la vue qu'on y découvre est fort belle. Tout le « chaos » constitué, au nord du village par les ravins marneux, les gouffres où coulent les maigres eaux du Paillon, les abruptes montagnes de Férion et de Roccasparviera, se montre dans sa rudesse sauvage. C'est bien « la fin du monde », tellement il y a d'âpreté et de tristesse dans ce paysage qui semble maudit et frappé de stérilité. Vers le sud, au contraire, c'est une vision de terre promise. La vallée verdoyante accuse ses ondulations gracieuses. Les futaies de Bendejun, les campagnes de Châteauneuf retiennent le regard par leur grâce harmonieuse. Sur une crête, les ruines de Châteauneuf dessinent leurs fantastiques arabesques, et, sur l'horizon, masquant la vue de la mer, la longue croupe de la Corniche met une vaporeuse barrière de roches violacées et de grisailles perlées. Le soleil réchauffe de son mieux cet observatoire facile, mais la brise le fouette et le mord. C'est une lutte constante entre Eole et Phœbus et, de ce conflit des divinités de l'espace, le village connaît les jours d'été d'agréables fraîcheurs, l'hiver de réchauffantes caresses. Ce sont là ses joies et ses attraits. Car le village est pauvre de trésors artistiques et de richesses architecturales.

L'église qui occupe, depuis la disparition du château, la situation la plus éminente, n'a, malgré son grand âge de basilique romane, que de médiocres séductions. Quel âge a-t-elle au juste ? Ses petites fenêtres, sa porte de plein cintre dénoncent une vétusté honorable. Mais, la date de sa naissance est assez incertaine. On

parle de 1354, quelquefois de 1527! Il paraît acquis qu'elle fut restaurée, rapiécée, revernie et recrépie au XVIIIe siècle, et tout récemment encore. Elle a maintenant une façade toute rose, avec un clocher carré, trapu, qui semble être une ancienne tour et porte un paratonnerre hardi comme une lance. La nef est gaie, couverte de stucs légers, blancs et dorés. Une madone enfouie dans une niche, close comme une vitrine, accueille les pieuses sollicitations des habitants. Au mur d'une chapelle, une lourde et courte chaîne terminée par des manchettes, semblable aux classiques *compedes* dont se servaient les romains pour entraver leurs esclaves, rappelle l'aventure d'un jeune coarazien, Marius, qui fut enlevé par des pirates africains, auxquels il était allé vendre innocemment de l'huile dans le port de Nice. La pauvre maman du tendre Marius usa ses yeux à pleurer et fatigua la Madone de ses supplications. On souriait autour d'elle de son obstination passionnée à espérer le retour miraculeux du captif. Mais, elle continuait patiemment ses prières. Enfin, un vendredi treize — voici qui émerveillera les superstitieux — le fils revint au pays. La joie fut générale. Il raconta que la chaîne dont on l'avait chargé s'était brisée une belle nuit sous l'effort d'une puissance mystérieuse. Le miracle étant évident, la population se jeta au pied des autels pour chanter sa reconnaissance, et la chaîne si étrangement dénouée fut suspendue en ex-voto dans l'église paroissiale.

Près de cette « relique », le maître-autel resplendit d'une abondante floraison de stucs roses, jaunes, bleus qu'on dirait confectionnés par un ouvrier habile dans l'art des sucreries compliquées. Un mignon tableau s'est installé au milieu de ces pâtisseries vulgaires.

C'est une jolie tête de Christ, fine, mélancolique, un peu flamande de style et de tenue, que la tradition attribue cependant à un artiste milanais, du nom de Guido. Qui était ce Guido, dont une toile est ainsi exilée, loin de la terre italienne, dans une petite église de village ? On ne sait. Sans doute, un de ces peintres excellents qui vécurent dans le sillage des maîtres réputés et ne furent près de ces derniers que de fugitives lueurs, éclipsées par l'astre resplendissant dont ils recevaient la lumière. Cette peinture, en tout cas, donne à la modeste église de Coaraze quelque attrait.

Bénissons donc le Guido qui l'enfanta jadis, d'autant plus que le village ne peut s'enorgueillir d'autres « chefs-d'œuvres » [1] et que si chétives sont ses rues qu'il a paru superflu de les doter de lanternes pour la nuit. Il est d'une modestie parfaite, sans prétention et sans parade, ne songeant pas à farder son visage ; il n'a que des préoccupations agricoles, cultive la vigne, l'olivier, des légumes aussi dans les campagnes étagées au flanc de la butte. De son passé seigneurial, de son rôle militaire d'antan qui n'était pas sans valeur, de sa qualité de terre noble dont trafiquaient les comtes de Provence et les souverains de Savoie, il n'a cure. Tout ce passé s'effrite, s'effondre, disparaît.

Toutefois, les habitants tirent encore quelque vanité de l'eau de leurs antiques fontaines. C'est une eau délicieuse, disent-ils. Ils ajoutent, avec des airs entendus : « Elle est aussi bonne que l'eau fameuse d'Évian. » Ses effets bienfaisants eussent comblé d'aise le pérégrinant Montaigne et sont encore appréciés des gens qui « calculent » avec intempérance. Qui sait si cer-

1. On peut cependant ne pas négliger les fresques de la chapelle de Saint-Sébastien (hors les murs).

taines imaginations complaisantes ne rêvent pas d'un Coaraze, station de cure diurétique?

Quant au castel haut perché de Roccasparviera, il est tombé de lassitude. Et, pourtant, il portait fièrement le souvenir glorieux d'une légende dramatique dont les écrivains locaux ont recueilli pieusement les détails émouvants. Il avait abrité dans ses murailles altières la reine Jeanne de Naples, comtesse de Provence, fugitive et traquée, soucieuse de soustraire ses enfants aux entreprises des ennemis acharnés à la meurtrir dans ses plus tendres affections. Quelle aventure lamentable et quel calvaire angoissant ! Durant quelques mois, elle vécut tranquille et ignorée, croyant avoir dépisté ceux qui la recherchaient. Les gens du pays lui apportaient des vivres et des hommages respectueux. Son chapelain, Don Pancrazio, chantait aux offices divins d'une voix ferme et pleine, avec un accent napolitain fort goûté des fidèles. Quelques hallebardiers dévoués veillaient aux portes du castel. Hélas ! la trêve heureuse devait être courte. La nuit de Noël, la reine s'en fut à travers la montagne jusqu'à Coaraze pour assister à la messe de minuit. Elle était sans méfiance, ayant laissé ses enfants à la garde de leur vieille nourrice et de Don Pancrazio... Lorsqu'elle revint, elle trouva ses petits assassinés, le prêtre endormi par un narcotique subtil, la nourrice bâillonnée. Dans sa fureur, elle mit le feu au château, rassembla ses gens et s'enfuit vers les Alpes neigeuses, après avoir lancé contre le pays où elle n'avait rencontré que chagrins et trahisons, un anathème retentissant :

Roc, méchant roc !
Un jour viendra

Où plus ne chantera
Sur toi poule ni coq.

La prophétie s'est réalisée. Roccasparviera a disparu. Quelques ruines seulement marquent l'endroit où jaillissait le donjon fatal. Les bergers qui conduisent les chèvres et les moutons dans ce lieu sauvage, ne trouvent plus que ronces et décombres sur le roc maudit où s'accomplit l'abominable forfait.

Cependant, dans une sorte de caverne aménagée sous les décombres, une fromagerie est installée, dans laquelle mûrissent des fromages — fromages de la Rocca — dont la rudesse fait la joie des amateurs de laitages odorants.

Est-il besoin d'observer, à propos de cette histoire mélodramatique, que l'illustre et infortunée reine Jeanne n'est probablement jamais venue à Roccasparviera, encore moins à Coaraze, et qu'il paraît établi que le castel, où se serait déroulé le drame sanglant, fut incendié très prosaïquement par des paysans rebelles, désireux de secouer les tyrannies féodales. *Sic transit gloria.*

Comme pour purifier, malgré l'incertitude des faits, le sol féodal de la lamentable aventure provençale dont il fut souillé, une petite chapelle, dédiée à saint Michel, a poussé à cette place détestable, vers laquelle, une fois l'an, les habitants des villages environnants s'en vont en pèlerinage, chargés de vœux, de prières, de requêtes naïves, et de victuailles abondantes où figurent traditionnellement les « Barba-Gioan », sortes de pâtisseries familiales appétissantes et substantielles, savamment fourrées de blette et de riz...

TERRASSES ET BELVÉDÈRES

CHATEAUNEUF-DE-GRASSE[1]

> Nul ne se dérobe dans ce monde au ciel bleu, aux arbres verts, à la nuit sombre, au bruit du vent, au chant des oiseaux.
>
> V. Hugo — *Les Rayons et les Ombres*. Préface.

Les maisons de Châteauneuf-de-Grasse s'épanouissent, au seuil du terroir de Grasse, sur les plus hautes pentes d'un mamelon couvert de bosquets d'oliviers, glorieuses comme un panache, rutilantes sous les clartés d'un ciel généreux, attrayantes et jolies comme une gerbe de fleurs aux couleurs vives, serties dans une collerette de frondaisons mouvantes. Les heureux habitants du village ont ainsi toutes les joies d'un ensoleillement magnifique, comme en connaissent les tièdes espaliers, et d'une vue superbe qui s'étend depuis les douces montagnes de Nice jusqu'aux masses boisées de l'Estérel. C'est un nid charmant, bien fait pour séduire et retenir, un de ces pays de notre Provence parfumée, auxquels il semble que les soucis et les chagrins doivent être épargnés et s'évanouir en fumée, tellement

1. A 32 kil. de Nice et 5 de Grasse, sur la route de Grasse au pont du Loup. On y va de Nice par Villeneuve-Loubet et le Rouret.

l'air y est léger, la nature souriante, le panorama grandiose, la campagne prospère et pépiante de chants d'oiseaux.

Les hommes qui ont la charge d'administrer ce bourg favorisé, se sont employés à le faire aimable, propret et accueillant. Le pays est ruisselant de fontaines, les rues sont bien tenues et il n'y a pas moins de cinq placettes adroitement semées dans l'agglomération. La plus grande, celle où les voitures s'arrêtent, en venant de la route de Grasse à Nice, porte le nom prometteur de : *Place des Bosquets.* Des ormeaux et des platanes y répandent une ombre agréable. Un grand lavoir public, les Écoles, la Poste en occupent majestueusement les bords, et le « Château » la considère sans arrogance, pardessus le mur ourlé de lierres abondants qui clôt sévèrement le « parc » où jaillissent des ormeaux séculaires et quelques cyprès noirs.

Le Château !... Il est bien vieux, flétri, sa façade rustique est ridée, ses fenêtres semblent branlantes. Derrière ses hautes clôtures qui rappellent les couvents et les prisons, il est triste, languissant, avec des silences de chapelle close, de demeure abandonnée. Cependant, il a, malgré les fatigues de l'âge, cet air de distinction et de respectabilité, ce parfum délicat, conservés par les vieilles choses du passé, les meubles de famille, les tentures fanées, les lambris croulants, les appartements d'apparat vidés des seigneurs et des belles dames d'autrefois. Quelle fut l'histoire de cette résidence féodale ? On ne sait trop et nul ne paraît s'en préoccuper. Les propriétaires actuels, les marquis du Rouret, l'ont achetée, je crois, au cours du siècle dernier. Les archives départementales parlent, en effet, au XVIIIe siècle, de la noble famille des Puget « seigneurs, barons de

Châteauneuf », lesquels faisaient assez mauvais commerce avec leurs voisins féodaux, notamment avec les évêques de Grasse dont les prétentions s'étendaient jusqu'au proche bourg d'Opio, où ces prélats possédaient une importante maison de campagne.

Quoi qu'il en soit, le château devait constituer, jadis, le centre vivant du village de Châteauneuf. On devine encore les limites du bourg tassé autour du manoir. Des maisons conservent de cette emprise seigneuriale des aspects de forteresse, des vestiges de tours fondues dans leurs murailles. Il y a toujours vers le sud une étroite poterne voûtée, par laquelle devaient passer les gens de la campagne montant au Château... Mais, cette « porte » franchie, on ne trouve que paix et solitude. La petite rue qui court au long du jardin seigneurial est le plus adorable coin de recueillement qu'on puisse rêver. Entre des murs que franchissent en cascades les lierres et les glycines, on ne perçoit que le tendre et monotone bourdonnement des mouches et des abeilles. Nul passant, nul cri, ne viennent troubler la quiétude de la ruelle. On se croirait dans un paysage de la Belle-au-Bois-Dormant...

Le dimanche, cependant, des pas retentissent sur le pavé verdoyant des herbes qui se glissent entre les pierres. Les villageois vont à l'église. Celle-ci tenait compagnie au Château, l'étayant de son autorité, le protégeant, le consolant aussi peut-être aux mauvais jours. Elle se dresse toujours près de la noble maison, ayant vieilli comme elle, portant sur ses façades les balafres de la sénilité, mais affrontant gaillardement le poids des ans. 1627 ! déchiffre-t-on sur une pierre, près d'une porte. La basilique est respectable. La nef, d'ailleurs, est de belle allure, haute, avec des voûtes

harmonieuses, garnies de stucs légers, une tribune spacieuse soutenue par des colonnes de pierre où le Seigneur venait jadis écouter les saints offices pour ne point se mêler au populaire. Dans le chœur, un autel de bois doré (du xve siècle disent les cartes postales), orné de mignonnes colonnettes torses et relevé de quelques panneaux précieusement niellés. Au fond de l'abside, une vaste toile de peinture médiocre, ayant à droite et à gauche deux étranges sculptures de bois polychromées, dans le goût des œuvres d'art byzantines, représentant saint Pierre et saint Paul. Sur la paroi d'une chapelle, un personnage mitré, mince et glabre, juché sur un trône, tenant au mur par des prodiges d'équilibre, une sorte de houlette à la main, qu'on dit être saint Éloi. Une grande vierge de bois doré assez fine qu'on promène solennellement les jours de procession. Enfin, quelques bustes trapus de Protecteurs et de Bienheureux, ayant des apparences de culs-de-jatte, ruisselants de dorure, — les *Corps Saints* comme on les appelle — bourrés de reliques, probablement les ossements de saint Prosper, de sainte Colombe et de sainte Candide dont il est question dans un inventaire de 1684... Les richesses de l'église de Châteauneuf-de-Grasse sont appréciables. Mais, ce qui, plus que les œuvres d'art, lui donne une physionomie particulière, c'est la grâce souriante de son accueil. Elle n'inspire ni la crainte ni les dévotions impérieuses. C'est bien la maison de prières qui convient à ce village auquel la nature a prodigué ses tendresses.

Châteauneuf supporterait mal une église enténébrée et sévère. Il lui sied de vivre dans le contentement, dans la clarté, dans le demi-sommeil des assoupissements confortables. Les places aménagées de-ci de-là font dans

l'agglomération de grands trous de lumière. Les habitants disposent avec une amoureuse sollicitude, près de leurs maisons, des jardinets et des bosquets. Ceux qui n'ont pas de terre à parer, dressent des vases de fleurs au seuil de leurs demeures comme s'il s'agissait d'un reposoir. L'unique épicier de l'endroit, dont la minuscule boutique s'ouvre sur la place de la mairie, s'abrite derrière un rempart de plantes et d'arbustes... L'enseigne de cet excellent commerçant est faite d'une modeste planchette clouée au mur. Son propriétaire semble de la sorte s'excuser de l'audace grande qu'il a d'annoncer un négoce. Le village, en effet, n'a pas de magasins, les habitants recevant peut-être par de célestes messagers les denrées et les objets dont ils ont besoin. Le boulanger a simplement inscrit son nom sur la porte de sa demeure, et le marchand de tabac loge au premier étage d'une maison de la rue du Castelet, la grande rue du pays.

Elle est charmante, du reste, cette grande rue, toute en escaliers moussus, avec des habitations grises des deux côtés, ayant des airs vénérables, quelques-unes nées au XVIIe siècle, d'autres plus jeunes datant du XVIIIe siècle, et, trônant au milieu d'elles comme une douairière, le « Castelet », ancienne dépendance — probablement hors les murs — du Château, portant sur un fronton agrémenté de sculptures symboliques la date de 1578. Les autres rues du village regardent celle du Castelet avec envie, elles sont biscornues, s'effondrent, virent, glissent et se redressent sans offrir d'attraits bien puissants. Cependant, en fouillant attentivement les coins et les recoins, on découvre quelques ogives, des arceaux romans, des restants de murs de guerre et, dans le bas du village, une exquise fenêtre à meneaux

dans une demeure dont la porte semble conduire à quelque tour féodale.

Toutefois, l'orgueil du pays n'est point dans ses œuvres d'art et ses antiquités, mais dans la magnificence du panorama qu'on y découvre à chaque trouée de l'agglomération. Châteauneuf est un belvédère de choix.

Les olivaies d'Opio buissonnent à ses pieds et, devant lui, les collines vont, en se jouant comme des vagues aux larges ondulations, mourir sur le sable blond du rivage de Cannes. L'opulente campagne de Mouans et de Mougins étale ses champs de jasmins et de roses, ses vignobles bien tenus, ses prairies verdoyantes coupées de bois de pins ; le Castellaras de Mougins dresse sur un piton ses tours moyenâgeuses et ses futaies séculaires ; le golfe de la Napoule verse sur l'horizon les turquoises et les lapis de ses ondes voluptueuses et l'Estérel monte vers l'Ouest, barrant la route de Provence, clôturant de sa pesante muraille le paradis de la Riviera... Derrière le village, par-delà les verdures du Pré du Lac, de hautes montagnes sculptées dans le rocher escaladent le ciel, le plateau de la Sarrée révèle les solitudes pittoresques de ses landes de pierres, le pays de Gourdon se penche audacieusement sur les gouffres béants de la vallée du Loup et la route qui conduit au lointain village de Cipières ascensionne en lacets rapides... Partout le regard découvre d'harmonieuses beautés, partout le paysage se révèle tantôt caressant et velouté, tantôt hardi, abrupt et dominateur. Verdures argentées ou claires, azur de l'eau et du ciel, roches fantastiques fardées de rouge et d'ocre, ténèbres angoissantes des brèches profondes, clartés estompées des lointains vaporeux, toutes les jouissances et toutes

les surprises, tous les ravissements et tous les rêves attendent ceux qui s'attardent dans ce village et qui, sans se douter du sortilège, laissent opérer peu à peu le charme de séduction, d'engourdissement et de lassitude heureuse qui conduit délicieusement aux pures et mystérieuses méditations.

Camille Mauclair et Francis de Miomandre, pour ne citer que ces deux amoureux de la campagne provençale, se sont arrêtés longuement dans ce village charmant, s'engourdissant au « bon » soleil du midi, respirant voluptueusement les effluves capiteux de la terre frémissante, leurs regards extasiés allant des blanches féeries de l'hiver aux féeries roses du tendre printemps. Et, chaque fois que dans les grisailles de la vie parisienne, leur pensée s'envole jusqu'aux lumineux paysages de Châteauneuf et qu'ils songent aux paysans laborieux dont ils aiment le langage savoureux et le profil de médaille romaine, quand ils se rappellent les sonnailles allègres des chèvres galopant dans la montagne de la Sarrée ou le piétinement léger des petits ânes gris dans les sentiers pierreux du Magagnosc, leur cœur s'emplit d'un doux émoi et leurs lèvres balbutient d'inconscientes paroles de tendresse et de regret passionné....

VILLARS-DU-VAR[1]

C'est pour moi une douleur de voir périr la plus humble pierre d'un vieux monument.
A. FRANCE — *Pierre Nozière.*

Lorsque les Grimaldi de Beuil trouvaient trop pénible le séjour dans leurs châteaux haut perchés de Thierry et de Beuil, ils venaient résider à Villars, où la nature plus riante, le climat plus doux, l'abondance des eaux, la richesse des vergers, le voisinage des chemins sillonnant la vallée du Var, leur étaient un attrait séduisant.

Ils possédaient au sommet du village une vaste demeure fortifiée, d'aspect monumental, avec des jardins et des terrasses, des salles de réception, des appartements commodes et bien ensoleillés, une chapelle au fond de laquelle resplendissait un grand retable d'une peinture remarquable, des galeries ornées de fresques, des plafonds lambrissés de bois apparents, un mobilier somptueux dont s'émerveillaient les hôtes de passage.

Des fenêtres de ce château confortable, les maîtres du logis jouissaient d'une vue agréable. Par-delà les

[1] A 49 kil. de Nice, sur la route de Nice à Puget-Théniers.

maisons du pays, assemblées au pied du castel, les fertiles campagnes de Villars montraient les claires verdures des prairies, les tonnelles et les pergolas vêtues de vignes, les bois d'oliviers dont les masses grises semblaient monter à l'assaut des pentes rocailleuses qui gardent le village vers le Nord, les plantations abondantes d'arbres fruitiers disposés en longues files sur les gradins descendant jusqu'à la petite rivière Lespagnol, se risquant même jusqu'aux galets du Var. Vision reposante, fraîche et lumineuse, bien faite pour donner de la joie aux nobles maîtres du pays lorsque les soucis de la politique et de l'intrigue, les angoisses des conspirations, le tracas des révoltes leur laissaient le loisir de savourer les charmes d'une si plaisante villégiature.

Ces instants consacrés à la rêverie et à la musardise devaient être bien rares, car les Grimaldi de Beuil s'affirmaient terriblement inquiets et intrigants. L'histoire locale est toute secouée de leurs agitations belliqueuses, de leurs rébellions sanglantes, des aventures dramatiques survenues dans le mystère de leurs châteaux sans cesse assiégés, brûlés, démolis ou démantelés. En 1412, le duc de Savoie, voulant détruire le repaire où se tramaient tant de séditions funestes, rasa sans pitié le château de Villars dont les Grimaldi étaient si justement fiers. Mais ces seigneurs indomptables le reconstruisirent avec plus de luxe, de confort, de provocante magnificence qu'auparavant. Ils se plurent alors à y convier leurs amis et leurs partisans de Nice, à recevoir des ambassadeurs du roy de France et du Parlement d'Aix avec lesquels ils conspiraient contre le duc de Savoie, à tenir une sorte de cour où se donnaient des fêtes retentissantes et des banquets fastueux.

C'est au château de Villars qu'en 1617 l'indomptable et infortuné Annibal Grimaldi prépara les clauses du traité qui le devait mettre sous la protection de Louis XIII en le soustrayant à la poursuite dangereuse de Charles-Emmanuel. Quelle satisfaction pour lui de lire les missives officielles expédiées de Paris, dans lesquelles le Roy de France l'appelait : « Nostre très cher et bien aymé Annibal de Grimaldi, baron et souverain seigneur de Beuil, de la vallée de Massoins... ». Et quel orgueilleux ravissement en recevant de la Cour royale l'assurance d'une suzeraineté dont il escomptait les avantages précieux : « Nous avons dit et déclaré, proclamait Louis XIII, et par cestuy nostre édict perpétuel et irrévocable, disons et déclarons que nous avons pris, mis et receu, prenons, mettons et recevons, en nostre protection, et de nos successeurs Roys, et Couronne de France, dès maintenant et à perpétuité, le dict sieur Baron de Beuil, avec sa femme, famille et ses descendants et successeurs, biens, terres, seigneuries, villes et places fortes... Promettons en foy et parole de Roy de les maintenir et les conserver de tous nos pouvoirs et moyens sous nostre dicte protection et de nos dicts successeurs en tous leurs dicts biens, droits de souveraineté, dignités, honneurs, prérogatives et privilèges quelconques et les garder et défendre de toutes injures, oppressions et actes d'hostilité envers tous et contre tous, sans nul excepter. »

Après cette inféodation flatteuse, Annibal Grimaldi, désireux de mieux river son sort à celui du royaume de France afin d'éloigner à jamais tout retour offensif du duc de Savoie, maria sa fille Marguerite à Charles de Grusso, comte de Bar, « maréchal de camps et armées du Roy », ennemi juré de Charles-Emmanuel contre lequel il avait défendu la place d'Antibes.

Pour donner à cette union, d'une importance politique significative, tout le retentissement désirable, le Comte de Beuil fit célébrer la noce à Villars en grande pompe. Le château des Grimaldi retentit de bruits de fêtes, et durant plusieurs jours les réjouissances se succédèrent sans interruption. Plusieurs personnalités niçoises avaient été priées d'assister à la cérémonie. Elles trouvèrent à Villars un envoyé du Gouverneur de Provence, des représentants du Parlement d'Aix, des seigneurs provençaux, et furent comblés d'attentions et de gâteries. Lorsqu'après de longues et joyeuses bombances, elles gagnèrent Nice, elles firent le récit de ces merveilleuses journées et racontèrent que leur hôte avait effacé des murailles du château l'écusson de Savoie pour y substituer l'impertinente devise qui affirmait son indépendance et sa souveraineté : « Io son conte di Boglio che faccio quel che voglio [1]. » C'était en 1618...

Quelques années plus tard, en 1621, le roy de France, oublieux du « chiffon de papier » où il avait apposé solennellement sa signature, se réconciliait avec le duc de Savoie, promettant à ce dernier de le laisser impunément châtier, comme il l'entendrait, la traîtrise d'Annibal Grimaldi.

Celui-ci, réfugié à Tourrettes-Revest, fut bientôt pris par les soldats du Duc et étranglé misérablement par des esclaves turcs. Alors, le château de Villars fut donné en récompense au marquis de Dogliani, et plus jamais, en dépit des réclamations des Grimaldi dépouillés, il ne revint à ses légitimes propriétaires. Il passa de la sorte entre des mains diverses, subit des mutilations

1. Je suis Comte de Beuil, je fais ce que je veux.

douloureuses, des transformations, des modernisations, jusqu'à ce que, de chute en chute, dévasté et délustré, il échut de nos jours à un politicien local qui, justement fier de loger dans la demeure d'un ancien seigneur, farda généreusement la maison de crépi grisâtre, la boursoufla de stucs, lui donna le reluisant d'une habitation bourgeoise éclairée à l'électricité, et s'y installa à l'abri de murs et de grilles destinés à tenir à distance les importuns et les indiscrets.

Ainsi fut consommée la décadence du château de Villars.

Et le pays a suivi le sort du noble castel. Au temps où les Grimaldi étaient tout puissants, on y comptait 4.000 habitants. A peine en reste-t-il 800 de nos jours. La vie s'est, peu à peu, affaiblie par l'épuisement d'une population autrefois abondante. Villars a subi la fortune commune des pays de montagnes, sur lesquels les cités brillantes du littoral exercent leur néfaste et tarissante séduction. Ce n'est pas à dire qu'il ait perdu de sa grâce d'antan. Le plateau verdoyant, sur lequel le village est posé, est toujours d'un abord commode, d'un pittoresque charmant, avec des prairies grasses sillonnées de ruisselets tapageurs, des vergers florissants, des vignes donnant un vin capiteux et justement renommé, quelques maisons bourgeoises jetées dans les champs pour les villégiatures d'été.

En y accédant par le chemin un peu rapide qui se détache de la route nationale longeant le Var, on a l'impression de pénétrer dans une belle campagne bien tenue, copieusement arrosée, confortable et de bon rendement. En même temps, le village semble sourire coquettement à ceux qui viennent le visiter. Les premières maisons, derrière lesquelles se cache l'ancien

bourg féodal, se sont faites un visage aimable, avec des façades gaies, des balcons ornés de vignes, des jardinets soignés avec sollicitude. Quelques-unes viennent au-devant du touriste, au long du chemin, pour lui faire savoir que Villars possède toutes les commodités de la vie moderne, la poste, le télégraphe, le téléphone, un receveur de l'enregistrement, un hôtel... Muni de ces renseignements utiles, le nouveau venu pénètre sur une place assez vaste, ombragée de platanes respectables — la place Carnot — garnie de buvettes et de cafés dont les produits concurrencent avantageusement l'eau pure de la fontaine publique installée en face de ces « assommoirs » villageois. Une avenue plantée de marronniers lui fait suite, servant d'amorce à la route que les munificences du Conseil général ont permis de construire pour atteindre le lointain et moribond village de Thierry. Et, sur cette promenade bien exposée, d'où la vue s'étend sur les méandres de la vallée du Var et la masse pittoresque du mont Vial, au meilleur endroit, avec le frais gazon d'une prairie à ses pieds, un de ces édicules que les Anglais dénomment pudiquement « Lavatory », soigneusement entuilé, engageant et confortable, éclairé à l'électricité, muni de tout le confort désirable.

Ce petit palais est, sans doute, pour quelques naturels bien intentionnés la plus grande curiosité du pays, car l'antique village n'offre guère de ressources pour le fureteur et l'amateur. Derrière le premier plan de maisons convenablement vêtues, on ne trouve que de pauvres demeures, toutes nues, souvent affaissées ou branlantes, au long de rues escarpées, boiteuses, coupées de voûtes et de culs-de-sac, portant encore les dénominations évocatrices d'antan, la rue des Terrasses,

la rue du Collet, la rue du Four, la rue Bourgade, la rue Saint-Antoine... De la parure guerrière imposée au village par les Grimaldi, il ne subsiste que des restants de portes jadis fortifiées, au seuil des chemins venant de Massoins et de Thierry, quelques lambeaux de tours et de remparts sur le sommet de la butte. Quant au château, il s'est embourgeoisé irrémédiablement.

Il faut, pour trouver quelques vestiges de l'époque florissante d'autrefois, aller jusqu'à l'église dont la façade médiocre et le clocher roman se dressent près de la place Carnot. Au fond de la nef d'une grande simplicité sans falbalas ni dorures, derrière le maître-autel, un admirable retable sommeille doucement dans une architecture de bois polychromé où se mêlent harmonieusement de sveltes dentelures gothiques et de fines sculptures renaissance. Un reversum, somptueux comme un baldaquin de lit royal, couronne le monument, et dans ce fouillis délicat de bois ouvré, de colonnettes et de panneaux, des peintures d'une douceur exquise s'épanouissent avec une grâce infinie. Le guide Joanne, voulant montrer sa parfaite connaissance de cette œuvre d'art, déclare gravement que les personnages sont « des chevaliers de Malte, fondateurs de l'édifice ». Contentons-nous de sourire de cette méprise grossière. Il n'y a pas de chevaliers dans le retable, mais bien des saints personnages, saint Honorat les doigts chargés de bagues, sainte Lucie dans une délicieuse robe moyen âge, sainte Claire les pieds nus en costume de franciscaine, saint François marqué par les sanglants stigmates... Et, dans les panneaux supérieurs, d'autres Bienheureux, avec une descente de croix d'une poésie touchante.

Qui peignit ce chef-d'œuvre ? Un des Bréa peut-être, à moins que ce ne soit Miralheti ? Il ornait, en tout cas, la chapelle du château, lorsque les Grimaldi y avaient transporté leurs richesses et leurs meubles les plus fastueux. Pour bien marquer sa noble origine, le retable porte encore les armes seigneuriales surmontées de la couronne comtale. Il est demeuré fidèle à ses maîtres de jadis.

Toutefois, il n'est pas seul à retenir les hommages des visiteurs. Un autre retable — une Annonciation — longtemps enfoui dans une chapelle de pénitents livrée aux troupes de passage, brille sur un des murs de l'église. Celui-là vint à Nice prendre place dans le magnifique cortège de nos « Primitifs » assemblés au Musée municipal, en 1912. Il y eut sa large part d'encens ; certains critiques lui tressèrent des couronnes flatteuses dont il tira assurément quelque orgueil. Rendu à son village, il souffre peut-être de l'indifférence dédaigneuse des fidèles du pays assez ignorants de ses mérites et de sa valeur. La venue d'un étranger lui doit être précieuse et réconfortante. Pour lui plaire, il met en œuvre les fulgurances de ses auréoles, la douce mélancolie de la Vierge et de l'Ange annonciateur dont la joliesse rappelle certaines peintures de l'Ombrie ou des Flandres. Le Docteur Baréty, vaillant président de l'Académie Niçoise, en devint violemmeut amoureux et lui consacra des pages délirantes d'enthousiasme. Il faut craindre la contagion de ce mal redoutable et se garder de tomber sous le charme...

Pour mieux éviter la tentation, il convient de porter, après cette troublante entrevue, un regard vers une austère statue de bois colorié de saint Jean Baptiste que les indigènes tiennent en particulière estime. Le

fard s'est quelque peu écaillé, le bois est semé de piqûres faites par d'innombrables termites. Cependant les traits du grand baptiseur sont restés fermes et bien dessinés. Pour le mieux vénérer, les dévots lui ont donné une vêture de soie par-dessus la peau de bête dont se couvre sa nudité d'anachorète, et dans les circonstances solennelles le promènent triomphalement dans les rues du village. Près de lui, on ne trouve que des leçons de modestie et de gravité... Il a vu tant de choses, considéré tant de visages, accueilli tant de requêtes et de génuflexions, depuis qu'il fut sculpté en 1524 par l'artiste, dont le nom maintenant oublié est resté gravé en un coin du socle usé : *Matheus Danvers faciebiat!* Malgré toutes les vicissitudes, bien que les régimes les plus contradictoires se soient succédé depuis qu'il a accepté le rôle difficile de Protecteur, et que souvent peut-être on n'ait pas eu pour lui tous les égards qu'il mérite, il continue sa besogne utile et efficace avec une louable énergie. Il a survécu aux Rois, aux Ducs, aux Grimaldi qui ont probablement rémunéré le travail du sculpteur dont le ciseau lui a donné la vie... Les hommes meurent, les seigneurs disparaissent, les châteaux s'écroulent, le vieux saint de bois demeure, impassible et immuable dans sa farouche humilité qui le fait intangible et éternel.

LA BARONNIE SUR LA CRÊTE

BERRE-LES-ALPES[1]

Le Midi est brutal et positif
comme un sculpteur.
BAUDELAIRE.

Soucieux de ne point être confondu avec d'autres villages affublés du même nom, Berre a demandé et obtenu de s'appeler Berre-les-Alpes. Le nom est ronflant, pittoresque, évocateur de villégiatures estivales, d'altitudes vertigineuses, de mœurs pastorales.... Rassurons-nous. Berre n'est pas un pays de montagne. Les Alpes sont assez loin, bordant l'horizon vers le nord. Toutefois, les aquilons qui descendent des cimes neigeuses, le cinglent sans pitié aux jours d'hiver et le rafraîchissent agréablement l'été. Le village est en effet juché à 680 mètres d'altitude, sur une crête qu'une longue chaîne de contreforts relie au massif boisé de Peira-Cava. Il se tient sur cette sorte de piédestal naturel, bien cambré, raide, un peu farouche, regardant avec une pointe d'orgueil les terroirs répandus à ses pieds qu'il domine superbement et semble commander : Contes, l'Escarène, Lucéram, Drap...

Ainsi dressé dans l'azur, le regard embrassant librement les horizons les plus divers et voyant s'effondrer

1. A 23 kil. de Nice. On y va par Contes ou par la route de l'Escarène. Altitude, 682 mètres.

autour de lui les campagnes, les bois, les champs et les vallons, Berre devait avoir le goût de la domination et le sentiment de la supériorité. Il avait l'avantage de la position et pouvait fondre à sa guise sur l'une ou sur l'autre des localités dont il surveillait de haut les agissements et les prétentions. Les Barons qui possédaient ce fief culminant et hautain y avaient installé, dès le XII[e] ou le XIII[e] siècle, un gros castel, solidement ancré sur le tuff qui porte le village et bien garni de murailles de guerre. Qui fut le premier de ces puissants seigneurs? On ne sait au juste. Les uns parlent de Raymond Graglieri, officier de Charles d'Anjou, et racontent que ce soldat étant mort sans postérité la Baronnie passa par les femmes aux Chiabaudis de Tourrettes. D'autres donnent comme premiers seigneurs de Berre deux gentilshommes niçois, Bertrand et Isoard, dont les noms figurent sur de poudreuses chartres de 1144 et de 1149. Quoi qu'il en soit, la Baronnie fournit, au cours des siècles, d'illustres rejetons qui assurèrent aux de Berre une réputation flatteuse dans l'art de la guerre et le tendre commerce des cours d'amour. Il est encore question, dans les récits légendaires de ces temps demeurés obscurs faute de documents certains et d'historiens véridiques, d'une certaine Dame Violante de Berre, célèbre par ses vertus et sa beauté, que chanta avec grâce un troubadour de poétique réputation, Guillaume Boyer, de Nice, dont on conserve pieusement quelques tensons délicats, parmi lesquels celui débutant par ces vers mélancoliques :

Drech e razon es, eh' jeu canti d'amor
Vezent ch' jeu ai ja consumat mon age
A li complaire, e seervir nuech, e jor,
Sens' aver d' el proxfiech, ny avantage ?

[Est-il raisonnable que je chante d'amour, ayant passé le plus beau de mon âge à la servir et la nuit et le jour, sans en avoir retiré aucun profit ni aucun avantage ?]

Il semble que cette prospérité féodale sombra au XVIe siècle. Le Baron de l'époque aurait commis l'imprudence de prendre part à un complot ourdi contre les Grimaldi de Beuil. N'ayant pas réussi dans cette entreprise, il fut condamné à mort, puis gracié à prix d'or et dépouillé de sa Seigneurie... Il était à ce moment un des nobles les plus cossus du Comté, possédant des terres sur tous les pays environnants et recevant des manants et des villages inféodés d'abondantes contributions en nature et en subsides. Dès lors, il ne fut plus qu'un propriétaire terrien important, ayant logis au château.

A la Révolution, le manoir était toujours debout, impavide devant la tempête menaçante. Aussi, lorsque la marquise de Cabris, sœur de Mirabeau, chassée par ses gens de la demeure où elle tentait de résister aux revendications populaires, passa le Var pour se réfugier dans le Comté de Nice, elle reçut asile dans le château de Berre. Elle y passa tout un hiver, heureuse « à peu près comme les arbres et les chèvres », attentive aux rumeurs qui venaient de Nice, attendant une éclaircie qu'elle croyait prochaine pour regagner ses terres seigneuriales et se venger de ceux qui l'avaient humiliée. Cependant, dès qu'elle apprit l'arrivée à Nice du général d'Anselme et sut que des bandes de patriotes faisaient la chasse aux émigrés et aux ci-devants, elle quitta l'hospitalière maison de Berre et, cheminant péniblement jusqu'aux cols des Alpes, s'enfuit en Italie où elle devait connaître le calvaire des privations et des labeurs manuels [1].

1. Elle écrivit à sa belle-sœur le récit de l'aventure : « Mon mari

Le village a certainement perdu le souvenir de cette sémillante marquise et, si l'on parle quelquefois encore des Barons, c'est avec la discrétion presque respectueuse qu'on doit aux choses du passé fleurant toujours un vague parfum de distinction et de grâce.... Mais tout cela est trop « antique », comme disent les habitants pour retenir l'attention.

Aussi bien, le pays a-t-il maintenant d'autres soucis, se trouvant mêlé aux péripéties de la vie nationale sans pouvoir prétendre faire bande à part. Deux routes le prennent d'assaut sans façon. Pour ménager les susceptibilités, on les a faites difficiles, épuisantes et biscornues, probablement afin de décourager et d'arrêter les indiscrets. L'une s'amorce sur la route de Nice à l'Escarène, s'élevant par de si brusques lacets qu'il faut des prodiges d'adresse pour ne point demeurer coincé dans un de ces tourniquets diaboliques. L'autre est plus humaine, et partant de Contes, développe ses replis sinueux dans un adorable fouillis d'oliviers, de pins de haute futaie et de bois de châtaigniers, mais elle est d'une minceur effarante et menace à tout instant de s'amaigrir encore. Quand on sort de ces épreuves compliquées pour déboucher au pied du pays,

malade, ma fille nourrice, mes deux petits-fils, moi alitée depuis un mois d'une plaie considérable au pied, il fallut nous acheminer tous, n'emportant que notre argent et les chemises et effets que nous pouvions porter sur nous. Nous avons marché nu-pieds deux jours et une nuit, par la pluie, la neige, achetant les pommes de terre au poids de l'or et regardant, comme notre sauveur, au bout de ce terme, le charretier qui consentit à nous conduire tous sur sa charrette depuis Entrague jusqu'à Fossano, nous procurant pour les nuits des gîtes dans les belles étapes de la route, où nous couchions tous pêle-mêle sur le fumier (Consulter Dauphin Meunier, *Louise de Mirabeau, marquise de Cabris*).

on est tenté d'aller porter un ex-voto à la Madone la plus proche....

On oublie vite cependant les misères de la route, tellement le spectaclé est curieux, l'attrait puissant, la surprise agréable. Berre a l'apparence d'un gros limaçon posé sur un lit de tuff. Il semble impossible de l'aborder autrement que par des échelles et des cordes, tellement les maisons sont posées à pic sur ce « canapé » de pierre tendre. La route tourne la difficulté en s'insinuant dans des plantations de vignes, de figuiers et de cerisiers. Elle manœuvre pour aborder le village par son point faible, par la crête même à l'extrémité de laquelle il s'est installé. Chemin faisant, elle dévoile les « modernités » dressées aux abords du pays comme pour désarmer les médisants qui pourraient sourire de sa tournure vieillotte : le grand lavoir, la mairie, les écoles, de blanches villas dans des oasis de verdures.... Berre, en effet, est travaillé, comme les autres villages assez proches du Littoral pour en ressentir quelquefois la fièvre, par le désir de se transformer. Elle ambitionne de servir de villégiature. La fraîcheur y est appréciable, l'altitude suffisante, les environs agréables, l'eau excellente, quoique peu abondante. Il n'y manque que des hôtelleries convenables. Cela viendra.

En attendant, sur la place Bellevue, où se termine la route, des auberges aux promesses un peu tapageuses prétendent retenir l'attention. Elles foisonnent comme si on avait mobilisé à leur usage toutes les demeures disponibles. Il y a le « Café-Restaurant des Alpes », le « Café-Restaurant de l'Union », le « Café-Restaurant des Touristes », offrant aux amateurs des salons particuliers... Tout cela est modeste. Il suffirait d'un rien, d'un coup de pinceau et de chiffon pour donner le lui-

sant nécessaire. Pour l'instant, la Poste, avec sa façade resplendissante de fards tout neufs, semble une reine dans cette grisaille générale.

Mais, quelle vue de cette esplanade où se prélassent des ormeaux séculaires ! Vers le sud, les pinèdes, les olivaies, les campagnes de Contes descendent en cascades jusqu'au lit pierreux du Paillon, et par delà le torrent jaillissent les hauteurs de Châteauneuf couronnées de leurs ruines romantiques, la masse fortifiée de l'Agel grise et bleue, rosissant doucement aux feux adoucis du crépuscule, la longue croupe de monts et de collines au flanc desquels court la célèbre Corniche s'estompant doucement sur les fonds azurés du ciel... Vers le nord, les gouffres béants où se cachent l'ardente Escarène et Lucéram pieuse gardienne des retables de Brea, puis les gorges abruptes engloutissant la route audacieuse du col de Braous, les forêts de sapins de Peira-Cava bordant les positions militaires de Lauthion et de Mille-Fourches, enfin les Alpes échevelées aux têtes encapuchonnées de neiges éternelles.... Et sur tous ces paysages grandioses, de couleurs si diverses allant du noir sombre des taillis aux gris bleutés des rochers nus, aux verts délicats des vignobles et des vergers, une lumière crue, vibrante, éblouissante, mettant des étincelles, des reflets, du relief, des ombres, à la façon d'un génial peintre impressionniste amoureux des clartés de notre Midi....

Le Château avait une façade sur la place. Hélas ! Il gît dépecé, effondré, massacré on ne sait par quelles mains sacrilèges. Un restant de portail voûté conduit à ce qui fut la cour du logis seigneurial. Des habitations banales, des granges, des étables se sont installées sur les ruines du castel. Tout au plus subsiste-t-il des

appartements où résida la marquise de Cabris quelques lambeaux de vieilles salles d'apparat, dont les fenêtres s'ouvrent sur une terrasse portée par des murs épais et garnie de guérites délabrées.... Pour avoir une juste idée de la demeure et de son utilité militaire, il faut se glisser dans une des petites rues qui la bordent maintenant — la rue Haute de la Tour — et contempler comme un troubadour jetant sa romance vers quelque fenêtre entr'ouverte, les murailles encore debout sur leurs soubassements ventrus. Les pierres de taille sont respectables, les angles nets, la courbe du rempart savante, quelques fenêtres géminées se distinguent dans les maçonneries nouvelles. Le Château de Berre était un instrument féodal puissant.... Et, de ce voisinage de bonne compagnie, le village a gardé une physionomie particulière, un visible souci de belle tenue.

Les rues en labyrinthe, étroites, disparaissant sous des voûtes pour virevolter et se perdre en glissades soudaines ou se terminer en culs-de-sac, sont toutes baptisées, souvent de façon pittoresque ; les maisons portent numéro comme à la ville ; l'église, au fronton de laquelle trône un saint Laurent, s'ouvre sur un « parvis » ; les dernières ruelles en bordure du village sont disposées en arcades pour laisser le regard plonger librement sur la campagne, des places minuscules servent de carrefour dans ce fouillis de constructions noircies, et des fontaines y mettent le tendre gazouillis de leurs eaux fraîches. Le soleil n'est point un visiteur gênant dans ces méandres compliqués, l'air est vif, presque froid, ravigotant.... On est à sept cents mètres !

Et pourtant la mer, le rivage tiède de la Méditerranée, les grandes villes bruissantes sont tout près, presque à portée de la main. Une courte galopade de l'auto

suffit pour retrouver la poussière, les chaleurs de fournaise, les rumeurs de la foule et... les moustiques. Berre est privilégiée. Elle a la tête dans les brises alpines et les pieds sur le brasero de la Riviera. Il lui suffira d'un peu de décision, de quelques heureuses initiatives, d'un afflux d'eau suffisant pour permettre à chacun de boire et de se laver à sa guise, pour en faire un séjour recherché, aimable, sympathique et d'un attrait suffisant, capable de retenir l'attention de ceux qui veulent des villégiatures assez proches pour ne point perdre contact avec les négoces et les plaisirs du Littoral.

LE PAYS DES RUINES

CHATEAUNEUF-DE-CONTES[1]

Seul le silence est grand...
A. de Vigny.

La route conduisant à Châteauneuf enjambe le torrent de Contes au moyen d'une étroite passerelle de fer et, de suite, ascensionne en zig-zags échevelés dans des bois de pins et des bosquets d'oliviers. La pente est rude, les tournants brusques, mais la promenade est charmante, et à chaque lacet la vue se fait plus vaste, les montagnes et les vallées se révélant avec leurs pointes tumultueuses, leurs verdures abondantes, les villages essaimés sur les crêtes, au creux des gorges rocheuses, sur le bord des ruisselets et des torrents.

En face, les maisons de Contes flambent joyeusement sous les rayons du soleil, et la montagne qui les garde porte comme un panache le petit village de Berre-les-Alpes, dont la fine silhouette semble découpée à l'emporte-pièce sur le vaste azur du ciel. Au fond de la vallée, après les futaies et les cascades de Bendéjun, au pied du puissant Férion qui cache Levens et la Vésubie, on découvre Coaraze blotti sur un rocher, lézardant au

1. A 20 kil. de Nice. On y va par le Paillon et Contes. Altitude, 505 mètres.

soleil, des vignes et des prairies aimablement étalées devant lui. Et puis, derrière ces pays familiers, les montagnes s'enflent, montent, se pressent, les unes chauves et rebondies, les autres couvertes de forêts épaisses, habillées de pâturages luisants, quelques-unes menaçant le ciel de leurs pointes acérées, d'autres s'emmitoufflant d'hermines neigeuses. Le regard se promène ainsi depuis les hautes falaises grises et mauves de l'Agel et de Peille, jusqu'aux cimes célèbres de l'Aution, de Mille-Fourches, de Peira-Cava, pour s'arrêter sur l'horizon aux pics tourmentés des Alpes derrière lesquelles commencent les plaines immenses du Piémont et de la Lombardie...

L'éblouissement du spectacle n'empêche pas cependant le touriste de savourer les joies fournies par le terroir de Châteauneuf. Les champs de blé se mêlent agréablement aux vignobles et aux olivaies. Les terres sont cultivées avec soin, les fermes dans la campagne font des taches pimpantes dans les verdures épandues. Au fond des courtes gorges où s'enfonce le chemin, des fourrés accueillent des peuples de mignons chanteurs qui s'égosillent pour saluer le passant. La brise trousse galamment les jupes frissonnantes des oliviers et fait vibrer harmonieusement les harpes mystérieuses cachées au cœur des pins consacrés à Pan. L'air est vif, léger, imprégné de senteurs de thym, de serpollet, de romarin, vibrant de tous les chatoiements d'une clarté solaire radieuse. On marche dans le ravissement et l'étape semble courte pour atteindre le village, dont les maisons se révèlent au flanc de la montagne.

Un village ? Quelle hyperbole ! Quelques demeures groupées autour d'une placette ornée de marronniers, pompeusement baptisée : « Place Nationale », sur les

bords de laquelle voisinent toutes les autorités du lieu, le curé, le maire, l'instituteur, les membres du Cercle. L'église est presque masquée par les habitations de ces personnages qui se sont appliqués à emprisonner, dans les constructions nouvelles où ils s'abritent, ses vieilles maçonneries romanes dont on distingue à grand'peine les festons légers, les antiques piliers, l'abside enguirlandée de cordonnets de pierre. Pour mieux la travestir, les modernisateurs ont jeté, comme un éteignoir, sur la basilique impuissante, un épais clocher badigeonné de rose, entuilé de faïences reluisantes. Ces entreprises — qualifiées d'*inintelligentes* par le curé — n'ont pas entièrement ruiné cependant la grâce vétuste de cette maison de prières. Le porche est à peu près intact, malgré les stucs dont on a fleuri la porte, et dans les murailles noircies par les ans, on retrouve certaine sculpture, dont parlent les chroniqueurs locaux, représentant vaguement une tête de taureau probablement recueillie dans quelque temple païen de la localité.

Les Romains, au dire des historiens, auraient, en effet, placé un de leurs postes à cet endroit favorable pour la culture et propice pour la surveillance des environs. Ils formèrent une colonie qui prospéra et leurs morts furent ensevelis aux abords du bourg. Quelques-uns des marbres funéraires retrouvés plus tard servirent d'ornements pour l'église chrétienne, dédiée à Sainte Marie, et probablement édifiée sur l'emplacement des autels consacrés aux dieux olympiens. On en découvre encore des fragments encastrés dans la façade romane... Peut-être, la présence sacrilège de ces vestiges d'un culte aboli suffit-elle à expliquer les étranges libertés que se permit, il y a deux siècles environ, certain démon, du nom d'Asmodée, lequel troubla si

fort les pieuses populations de Châteauneuf que les autorités civiles et religieuses furent contraintes d'intervenir et de sévir.

C'était en 1726, durant le carême. Une jeune fille, Françoise-Marie Galléan, entrant dans l'église à l'heure des vêpres, se prit à discourir avec une volubilité extraordinaire, au grand émoi des fidèles et du curé Don Steffanis, qui employa en vain, en l'occurrence, les exorcismes les plus savants. La jeune possédée recommença les jours suivants avec plus de fureur diabolique encore, accusant de pauvres cultivateurs de la localité de s'être livrés au démon, d'assister aux sabats et d'avoir provoqué toutes les calamités survenues dans le pays au cours des dernières années. Cette folle sema la tempête dans le village. On se mit à traquer et à menacer les soi-disant sorciers et sorcières, par elle dénoncés. Il y eut des coups, des agressions nocturnes, voire même un meurtre, et comme la « possédée » détraquait la cervelle de ses sœurs et de bon nombre d'habitants, on la mit en prison avec quelques-unes des plus extravagantes de ces étranges hystériques. Un long procès, intenté devant le Sénat de Nice, démontra l'inanité des accusations formulées par les voyantes de Châteauneuf, qui furent sévèrement admonestées et confiées aux bons offices de messieurs les médecins. Pour favoriser l'action de ces derniers, deux des demoiselles Galléan furent invitées à quitter le pays en vertu de sentences de bannissement en bonne et due forme. Quant à Don Steffanis, il servit de bouc émissaire pour la vindicte ecclésiastique. On lui octroya cinq années de « carcere duro » pour s'être montré d'une ignorance et d'une crédulité dangereuses. Le démon Asmodée n'insista pas, après cette rude leçon. Il s'exila à

son tour. On n'a plus eu de nouvelles de ce personnage depuis ces entreprises audacieuses...

Le temple, où le démon opéra avec tant de désinvolture, n'a gardé aucune trace de ce passage sensationnel. Sa nef est calme, modeste comme il convient à une paroisse de cultivateurs, sans falbalas, ni dorures. Aucune œuvre d'art ne l'encombre. Les saints qui logent dans des niches près du maître-autel sont tranquilles et sans prétentions. C'est bien une église de campagne. Le pays n'en demande pas davantage.

Autour des maisons composant ce village-miniature, ce ne sont que champs de blé et de fèves, vignes alignées avec un beau souci de l'ordre et de la symétrie, cultures d'oliviers, et çà et là des cerisiers, des pommiers, des néfliers. Cependant, quelques maisons neuves, entuilées de frais, attirent le regard par leur tournure avenante. L'une d'elles se vante d'avoir une cabine téléphonique et s'affuble du nom de : « Hôtel des Ruines ». Une autre affirme l'existence d'un Café-Restaurant... C'est que Châteauneuf n'est point ignoré des touristes. Il offre à la curiosité des promeneurs le gracieux attrait de ses vergers, de ses fraîches campagnes et la séduction romantique de ses ruines.

Des ruines ?... Sachez donc que Châteauneuf n'a pas été toujours placé à l'endroit où il s'épanouit de nos jours. Jadis, au temps des seigneurs, des castels et des troubadours, des sièges, de l'huile bouillante et des hommes d'armes, le village était installé sur la montagne voisine, bien campé sur la crête, pour mieux inspecter les quatre coins de l'horizon, les assises des remparts plongeant dans la roche grise, faisant le tour d'une étroite plate-forme environnée de fondrières et de précipices. Un château bastionné de tours, une basi-

lique maçonnée comme une forteresse, constituaient l'acropole de la petite cité, et au pied de ces bâtisses importantes les maisons se pressaient nombreuses avec des voûtes solides et des vastes souterrains. Les incidents, les émotions de la vie féodale agitaient Châteauneuf et lui donnaient une renommée de bon aloi. Des poètes naissaient parfois à l'abri de ces murailles de guerre. L'un d'eux, Pierre de Châteauneuf, fut célèbre par ses sirventes en langue provençale où il vantait les exploits du roy Charles et des « provensaulx », qui combattirent pour lui « ainsi qu'il apartient à vailhantz chevaliers, dont ilz ont acquiz loz immortel ». Il advenait aussi que des bandes ennemies venaient assaillir la place. Les remparts étaient bien armés et la position admirable. Le plus souvent, l'agresseur se voyait rejeté sur les pentes de la montagne. Les Espagnols, toutefois, la prirent d'assaut...

Peut-être cette humiliation parut-elle insupportable aux gens de Châteauneuf. D'autant plus que l'existence était pénible sur cette hauteur. Pas d'eau, des rochers abrupts, le vent soufflant en tempête tout le long de l'année... Ils se désaffectionnèrent de la vieille cité et, l'un après l'autre, délaissant leurs demeures fatiguées, descendirent jusqu'à l'endroit plus riant et mieux cultivable où surgit le Châteauneuf moderne. Alors, la ville féodale, livrée aux attentats de la pluie et des tempêtes, s'effrita, croula peu à peu, devint une ruine chaque jour plus lamentable, criant la détresse de son abandon, sans toucher le cœur de ceux qui l'avaient répudiée... Maintenant, elle meurt misérablement effondrée, en lambeaux, nue comme un squelette déchiqueté, fantastique lorsque les rayons de la lune déversent sur elle ses blancheurs laiteuses, glo-

rieuse encore, rougissante et flamboyante quand les soleils couchants l'inondent de leurs pourpres sanglantes et l'incendient de leurs gerbes de feux.

En approchant de ce mort abandonné, toute la tristesse des vieilles choses délaissées, des déchéances imméritées et définitives, vous poigne et vous angoisse. Pour aller aux « ruines », le sentier se fait difficile et capricieux. Des chèvres en raffoleraient. Les hommes sont plus exigeants. Mais, qu'importent les misères du chemin. A mesure qu'on approche de la ville abandonnée, la vue se révèle à chaque instant plus grandiose, le panorama s'élargit, le regard ébloui s'en va jusqu'aux horizons les plus lointains, du rivage de Nice bordé d'azur aux dentelures pittoresques de l'Estérel, des harmonieuses collines de Falicon et du Macaron aux falaises puissantes de Vence et de Saint-Jeannet, et, par delà les vallées lumineuses, aux cimes neigeuses du Mounier et des Alpes...

Au milieu de ces merveilles accumulées par une nature prodigue de séductions et de sourires, les « ruines » semblent plus tristes encore. Tout s'affaisse. Tout est mort. Quelques portes subsistent encore, derrière lesquelles commence le champ de désolation. Des tours décapitées, des restants de murs au travers desquels on aperçoit des lambeaux de ciel, des voûtes crevées, des amas de décombres, des buissons de ronces, des lierres suçant les pierres, des vestiges de maisons, quelques créneaux au sommet d'un donjon lézardé, et çà et là poussant miraculeusement à travers les débris, quelques cerisiers, des noyers, des cyprès aussi gardant ce vaste cimetière... C'est tout ce qui reste de l'antique Châteauneuf !

Et, devant ce néant des choses, cette chute terri-

fiante d'une cité longtemps prospère, on ne peut songer sans ironie au nombre considérable de notables niçois et piémontais entre lesquels la gracieuse munificence des souverains de Savoie avait partagé les droits seigneuriaux de Châteauneuf. Ils furent légion. La bonté du monarque était inépuisable et ces largesses peu coûteuses lui servaient à récompenser le loyalisme et le dévouement des bourgeois du Royaume et du Comté. La République, disons-le, a remplacé ce facile moyen de gouvernement par des libéralités beaucoup moins relevées.

IV

VILLES ET SITES PITTORESQUES

LE VOL DE L'AIGLE

SAINT-VALLIER-DE-THIEY[1]

> Derrière Grasse surgissent des cimes ardues, des montagnes dénudées qui, dans le mystère de leurs grottes, abritent la Siagne, cette nymphe à l'urne de cristal. C'est la route des aigles : ce fut celle de Napoléon, lorsqu'il prit son vol vers Paris, au retour de l'île d'Elbe.
>
> Stéphen Liégeard.

Napoléon, évadé de l'île d'Elbe, débarqua au Golfe-Juan le 1er mars 1815. Il était une heure après-midi. Il s'installa à proximité du rivage, fit préparer le dîner de ses soldats, et, vers minuit, se dirigea vers Cannes où il bivouaqua aux abords de la ville, près d'un feu de sarments, car la nuit était froide. Ce repos nocturne ne fut troublé que par le passage inattendu du prince de Monaco, qui arrivait d'Aix-en-Provence et regagnait en berline sa principauté.

— Venez-vous avec nous, Monaco ? demanda Napoléon à cet hôte d'un instant.

1. A 49 kil. de Nice, 12 kil. de Grasse. Sur la route de Grasse à Castellane. Altitude, 716 m.

— Mais, sire, je vais chez moi, reprit l'autre.

— Et moi aussi, répartit l'Empereur...

Et le Prince s'en fut, dans la nuit, sur la route de Nice.

Napoléon leva bientôt le camp, et, par Mouans gagna Grasse, où le maire, le marquis de Gourdon, satisfit, bon gré mal gré, aux réquisitions délivrées par le Général Cambronne chargé de faire « le logement » pour la petite armée impériale.

Celle-ci s'était arrêtée sur le plateau abrupt qui domine immédiatement au nord la cité de Grasse. Napoléon se souciait peut-être médiocrement d'enfouir ses faibles troupes dans la ville, où les royalistes avaient des partisans remuants, dont le général Gazan s'était efforcé, quelques heures auparavant, de stimuler le zèle hostile. Les bonapartistes grassois, d'ailleurs, ne lui tinrent pas rigueur de cette suspicion. Ils gravirent sans le moindre scrupule la montagne déserte, s'approchèrent du camp impérial, des fleurs à la main, des acclamations aux lèvres, et, pour la première fois depuis son débarquement furtif, Napoléon eut la joie d'entendre des cris de : Vive l'Empereur ! Il en fut délicieusement ému et remercia chaleureusement ceux qui lui donnaient cette aubade réconfortante. Puis, il reprit sa marche. Le temps pressait.

Il fallait gagner de vitesse les troupes de police que, de Marseille, où commandait Masséna, on allait envoyer pour fusiller l'Aigle qui menaçait de prendre son vol vers les tours de Notre-Dame. L'Empereur avait renoncé à traverser la Provence qu'il savait lui garder rancune des fautes passées. Pour réussir et frapper l'imagination populaire, il convenait de prendre la route des Alpes pour se présenter, tout auréolé des ful-

gurances glorieuses d'autrefois, au milieu de populations dont il savait pouvoir escompter les sympathies et le dévouement.

Après Grasse, il n'y avait plus que des sentiers difficiles, encore encombrés de neiges, où l'artillerie et la cavalerie ne pouvaient se risquer. Avec la résolution dont il était coutumier, Napoléon abandonna ses canons et ses chevaux, et, mettant pied à terre, il se prit à cheminer au milieu de ses soldats, un bâton à la main. Le chemin était détestable, glissant, couvert de verglas. Les mulets qui portaient le trésor trébuchaient malgré les efforts des conducteurs. Un d'eux, raconte-t-on, perdit pied, roula dans un ravin et la plupart des pièces d'or dont il était chargé se dispersèrent dans les rochers et les herbes sauvages... Enfin, on atteignit Saint-Vallier. Hommes et bêtes s'arrêtèrent pour souffler.

Saint-Vallier était un bourg assez important, pittoresquement emplacé au débouché du col où aboutissait, après une ascension pénible, le chemin de Grasse, sur un plateau verdoyant, arrosé de sources abondantes. Il offrait une étape heureuse aux voyageurs se dirigeant vers Castellane et Digne, car, de là, la route s'essouflait de nouveau au flanc de montagnes pierreuses, grises et silencieuses, derrières lesquelles on trouvait les petits villages d'Escragnolles et de Séranon, des failles profondes comme des gouffres, des parois escarpées comme des murailles, des forêts maussades, des solitudes désertiques, des eaux torrentueuses et méchantes.

Quels hommes avaient jadis fondé ce bourg, dont le riant aspect rassérénait les passants et leur donnait du cœur pour continuer le pénible voyage ? La chronique

garde à ce sujet un silence prudent. Les premiers parchemins faisant allusion au village sont de facture ecclésiastique. Ils semblent établir que les évêques d'Antibes poussèrent leurs conquêtes utilitaires jusque dans la montagne de Grasse et probablement mirent à profit les ressources pastorales de cette région capable de fournir des produits parfumés de thym et de lavande. Les prélats ne dédaignent pas toujours les plaisirs périlleux de la table... Cependant, les évêques d'Antibes — les premiers surtout — ont laissé derrière eux un sillage fleuri d'odeurs de sainteté. L'un d'eux connut même les douces joies du martyre. Le Bréviaire de Grasse l'appelle Saint-Vallier, et le donne pour « confesseur et évêque ». Ce saint homme fut-il le fondateur du village qui porte son nom ? C'est probable, mais on s'est bien gardé de conter les circonstances de l'événement. Force donc nous est de croire que le bourg fut sous la tutelle des bons évêques d'Antibes jusqu'au moment où ceux-ci émigrèrent à Grasse pour y installer leur diocèse.

Alors, un inventaire minutieux fut dressé des possessions utiles des évêques dans la région. Les chanoines réclamaient leur part de prébendes et de bénéfices. Il importait de faire une ventilation équitable... Saint-Vallier tomba dans le lot du chapitre qui, dès lors, se para du titre de « Seigneur de Saint-Vallier » et s'occupa de tirer de ce terroir tout le suc désirable. Les chanoines entendaient ne point laisser contester l'étendue de leurs droits. Leur « procureur juridictionnel » veillait à l'observation des règlements et à la paisible rentrée des redevances. Il avait pour convaincre les récalcitrants une prison, un tribunal et tout un arsenal d'amendes (25 livres coronats en cas de blas-

phèmes, 50 ou 100 livres pour les atteintes aux droits seigneuriaux du chapitre, 10 livres pour qui jouait du poignard, etc., etc.).

Les habitants, toutefois, ne goûtaient pas toujours les douceurs de ce régime féodal ecclésiastique. Ils discutaient, tenaient des conciliabules, essayaient même de se rebeller. Une fois, ils s'échauffèrent si fort qu'il fallut transférer à Grasse le tribunal et la prison dont les gens du pays menaçaient la traditionnelle quiétude. Ces justiciables subversifs étaient entichés de libertés communales. Il leur répugnait de trouver les soutanes des chanoines mêlées à toutes leurs affaires. Peut-être esquissaient-ils déjà des passions anticléricales !... Les chanoines ne sont généralement pas d'humeur batailleuse loin du lutrin. Ceux de Grasse ne se sentaient pas le courage de se colleter avec leurs corvéables et taillables de Saint-Vallier. Ils préférèrent un arrangement au pugilat. En 1566, une transaction intervint entre les parties. Le chapitre abandonne à la communauté « tous les revenus, droits utiles du terroir de Saint-Vallier et de la Motte, en deçà et au delà de la Siagne... » Il retient toutefois les droits féodaux essentiels, la faculté de faire paître « le bétail des chanoines », les maisons seigneuriales et claustrales, des terres, des vignes... Pour tous ces délaissements, le chapitre devait recevoir une pension annuelle de 800 florins.

Ainsi rassérénés, les adversaires vécurent côte à côte sans trop se houspiller. A la Révolution, la commune reprit naturellement aux chanoines tout ce qu'ils avaient conservé sur le territoire de Saint-Vallier, s'enrichissant démocratiquement de ces dépouilles fructueuses.

Napoléon trouva la commune en complète maîtrise

de ses droits territoriaux. Toutefois, il n'eut guère le temps de s'enquérir des besoins et des souhaits des habitants. Il était anxieux de brûler les étapes. A peine prit-il le temps de se restaurer. Mais, soit que le pays ne lui inspirât qu'une confiance médiocre, soit qu'il voulut ne point frayer avec les indigènes, il ne demanda rien à l'aubergiste (dont la maison portait, dit-on, le nom alléchant d'Hôtel des Ministres), rien qu'un verre pour boire le vin de sa cantine. Puis, il repartit au long du sentier qui devait le conduire vers Digne, et, de là, par Gap et Corps, à Grenoble où l'attendait la vibrante acclamation de Labédoyère.

L'Empereur disparu, il ne resta à Saint-Vallier d'autres souvenirs de ce passage sensationnel que le verre demeuré en la possession de l'aubergiste. Celui-ci le conserva avec soin, comme une sorte de Saint-Graal ayant approché les lèvres d'une « divinité ». Il le montrait aux voyageurs et ceux-ci s'inclinaient avec respect. Un Anglais vint un jour qui prétendit emporter la relique. L'hôtelier fit des manières. L'amateur britannique sortit des guinées reluisantes. Celles-ci calmèrent victorieusement les scrupules de l'aubergiste. L'Anglais emporta le verre comme un trophée.

Mais, bientôt, un autre verre, tout semblable au premier, prit la place de celui-ci, et servit, comme lui, à satisfaire les curiosités des passants, à attiser les convoitises des amateurs. Le « verre de Napoléon » fut de la sorte vendu et emporté à plusieurs reprises, ce commerce étant des plus lucratifs pour l'heureux aubergiste... Peut-être, en reconnaissance de cet involontaire bienfait, l'hôtelier changea-t-il le nom de son auberge pour la baptiser : A la Halte de Napoléon ! C'est possible. Toujours est-il que les habitants n'ont

pas voulu que fût oubliée la venue dans leur village de ce guerrier couronné dont la renommée emplissait le monde. Au centre de l'agglomération, près de l'église et de la mairie, une robuste colonne de pierre porte un buste en marbre de l'Empereur vêtu d'un costume de parade, avec cette simple inscription, éloquente dans sa brièveté : 2 mars 1815 ! Ainsi nul ne peut traverser le village sans se reporter un instant aux tragiques et passionnantes péripéties de cette audacieuse marche à l'étoile...

Cependant, aucune des hôtelleries actuelles du pays ne s'est risquée à commémorer, par son enseigne, cet événement considérable. L'Empire est si loin, démodé, légendaire ! La République est une dame exigeante, surtout dans les villages. Les aubergistes ont besoin des pouvoirs publics... Les deux hôtels de Saint-Vallier qui happent au passage les voyageurs, aux deux extrémités opposées du village, se dénomment prosaïquement, l'un « Hôtel de l'Acacia », pour signaler la présence dans un jardinet d'un acacia gros comme un plumeau, prétentieux comme le célèbre baobab-nain de Tartarin — lequel, on le sait, tenait dans un pot de réséda — l'autre « Hôtel du Nord », probablement parce qu'il est au sud du pays et regarde la trouée lumineuse conduisant aux rivages ensoleillés de la Méditerranée.

Deux hôtels ! c'est coquet pour un bourg de montagne. Saint-Vallier n'est pas un « trou », hâtons-nous de le proclamer. Il met sur ses cartes de visite, à côté de son nom patronymique enjolivé d'une particule nobiliaire « Saint-Vallier-de-Thiez », le titre enjôleur de « station d'été ». Et ce n'est point une réclame outrancière. Saint-Vallier a une clientèle d'estivants qui

chante ses louanges ; petite clientèle encore, mais agissante et prête à s'enfler, pourvu que les naturels du pays lui prêtent assistance. Ils disent que le village est charmant, qu'il y a des jardins, de la verdure, un air excellent, un « Grand Pré » communal, ombragé de noyers et d'ormeaux, où les enfants peuvent s'ébattre à l'aise, pendant qu'à côté d'eux les grandes personnes jouent aux boules ou papotent en cercle sur le gazon rasé de ce parc sans grillages.

Tout cela est scrupuleusement vrai. Saint-Vallier s'est paré de grâces ronronnantes depuis que les grandes routes ouvertes dans la région s'y joignent ainsi que dans un carrefour. Fi ! du temps vulgaire où seuls des sentiers muletiers le mettaient en relations avec le reste du monde. Une large route, escaladant avec aisance la montagne, le relie vers le nord à Castellane. Une autre, zigzaguant à l'est dans des rochers abrupts, conduit aux célèbres pinèdes de Thorenc. Un chemin carrossable court allègrement à l'ouest, au-dessus du gouffre de la Siagne, pour atteindre Saint-Cézaire, le Tignet et Spéracèdes. Enfin, au midi, une voie magnifique, une sorte de voie triomphale, gagne, en se jouant, le col voisin, pour glisser par des lacets onduleux jusqu'à Grasse, « cette distillerie dans un paradis ». Les joies précieuses de ce dernier chemin suffiraient à justifier l'ascension jusqu'à Saint-Vallier.

Quelle vue ! Quel panorama éblouissant à chaque tournant, et combien la femme de Loth, de biblique mémoire, serait excusable de s'arrêter encore pour admirer curieusement, au risque de se figer en statue de sel ! Au pied de la montagne, Grasse pelotonnée, ramassée, grise et pimpante, fumant de toutes les cheminées des distilleries où les jasmins, les roses, les

fleurs d'orangers rendent leurs petites âmes odorantes. Devant la cité de Fragonard, des champs d'oliviers, des jardins, des bois de pins et de chênes dévalant jusqu'à la mer en longues vagues harmonieuses. Des villages sur des pointes, au creux des ravins clairs, dorés sous les feux du soleil, s'empourprant au crépuscule, avec des allures de coqs batailleurs ou des affaissements de poules en couvée. Et puis, la mer scintillante de mille feux, d'un azur violent, se dressant, par un amusant effet d'optique, comme une toile de fond sur l'horizon, avec des taches sombres et dentelées qui sont les exquises îles de Lérins... Il faut un effort de volonté pour s'arracher à ces magnificences, tellement on est englué, ébloui, balbutiant d'admiration. Quand on perd la vision de cette terre bénie pour dépasser le col engoncé et blême dans sa collerette de pierres nues, on croit perdre pied et s'évanouir dans de mystérieuses et tristes solitudes.

Mais la désespérance est courte. Quelques villas sont installées au seuil même du défilé, émergeant gaiement de buissons d'arbres frissonnants. Des prairies étendent çà et là le velours de leurs gazons épais. Des enclos garnis de chênes et de bruyères conservent, comme de vastes lapinières, des familles de maîtres Jeannot que des chasseurs fortunés viendront cueillir au moment opportun. Et le village de Saint-Vallier apparaît au centre de ce terroir souriant, verdoyant et feuillu, ses maisons grises entuilées de rouge bien tassées des deux côtés de la route qui le traverse et le coupe en deux comme un fruit mûr. Une placette où chante une fontaine et sur laquelle un café — le grand café Emile — et l'Hôtel du Nord se font vis-à-vis, lui fait un vestibule agréable. Au long de la route, ser-

vant de grande rue, quelques boutiques, la colonne de Napoléon, l'Hôtel de Ville, un antique « portail » qui devait être une des entrées fortifiées du bourg, et puis l'église au flanc de laquelle une banquette de pierre luisante invite aux cagnardises dominicales.

Cette église a été « revue et corrigée » au cours des siècles. Elle devait avoir jadis les proportions simplistes d'une chapelle romane faite de pierres massives. On lui appliqua ensuite, comme une boursouflure, une annexe d'un style indécis qui se maria tant bien que mal à la maçonnerie primitive. De cette opération brutale, la petite basilique a gardé une forme bizarre, biscornue, sans queue ni tète, pourrait-on dire. Deux nefs, séparées par des piliers massifs, rapprochent dévotement la première églisette de sa « rallonge ». Elles sont propres, assez vides contenant seulement quelques autels de chapelles en bois sculpté et doré, dont le plus seyant flamboie dans la chapelle de saint Joseph, et deux bustes-reliquaires d'une vulgarité désolante mais d'âge vénérable, fourrés d'ossements appartenant à saint Constantin et à sainte Lucie.

A défaut d'œuvres d'art, Saint-Vallier s'enorgueillit avec raison de son « Grand pré ». Ce « parc », démocratiquement ouvert à tout venant, s'étale magnifiquement au nord du village, ourlant les maisons aux façades usées d'une fourrure herbeuse. Les édiles qui décrétèrent l'intangibilité de cet espace libre, sur lequel paissaient probablement autrefois le bétail de messieurs les chanoines de Grasse, ont bien mérité du dieu des jardins et des nymphes Limoniades, mystérieuses protectrices des prairies. Sur ce gazon communal, on promène, on court, les enfants s'ébattent, les parents se joignent, M. le curé joue aux boules avec

les gendarmes, les ânes du pays gambadent à côté des poules, les merles donnent des concerts. On prétend même que les lièvres des environs viennent y faire des cabrioles, sans souci des *fusiles* du cru. Ceci n'est probablement qu'une légende,.. Quoi qu'il en soit, ce « Grand Pré » est une bénédiction. Chacun peut s'y mettre au vert, galoper, s'ébrouer pour rien, pour le plaisir, pendant que tout autour de l'oasis de Saint-Vallier, les montagnes flambent, incendiées par le soleil, et que, sur les routes poussiéreuses, les bêtes et les gens tirent la langue et soufflent de fatigue.

Napoléon eut grand tort de ne point considérer avec plus d'attention le joli terroir de Saint-Vallier. Mais peut-on goûter le charme de la nature lorsqu'on se demande de quoi sera fait le lendemain ? Des acclamations et la poussée triomphale vers le trône, ou bien la chute lamentable et le peloton d'exécution. Telles étaient les perspectives qui s'entrechoquaient dans l'esprit du Bonaparte anxieux. Allez donc, avec de si belles préoccupations, vous soucier de paysages et de poésie !...

LE CLOCHER DANS LA VALLÉE

ISOLA-DE-TINÉE[1]

... Et ces gouttes de son du carillon
Qui nous asperge l'âme avec son goupillon.
Georges Rodenbach — *Villes mortes.*

La vallée de la Tinée commence à la Mescla. Elle s'enfonce vers les régions alpestres, resserrée entre des parois abruptes, sauvages, presque sans verdures, avec des terres grises ou brunes, quelquefois rougeâtres ou violacées, des maigres cultures, quelques forêts clair-semées, des pâturages chétifs, des villages juchés sur les sommets et les pointes rocheuses à la façon de grands nids d'oiseaux... Ce pays aurait un aspect de désolation poignante, si parfois des touffes d'acacias ne mettaient dans l'air étouffé des senteurs douceâtres et si les genêts ne versaient, au flanc des rudes montagnes, de larges coulées d'or rutilant et parfumé.

Une route sinueuse développe ses mille replis près de la rivière bouillonnante, et sur la chaussée, un tramway départemental bâille d'ennui, les rails entr'ouverts comme une mâchoire d'acier. Infortuné tramway! Il sue la tristesse du désœuvrement presque complet.

1. A 77 kil. de Nice. On y va par la vallée du Var et la vallée de la Tinée. Altitude, 860 m.

Durant des kilomètres et des kilomètres, il va sur la route blanche, sans une maison, sans l'ombre d'un arbre, sans même une fontaine pour humecter les lèvres de ses conducteurs... Il grince, gémit, vire, revire, monte, descend, souffle à pleins poumons, son âme de pauvre machine de fer et de bois torturée douloureusement. De loin en loin, il s'arrête pour reprendre haleine. Une gare « joujou » est installée près de la voie. Le plus souvent, une buvette lui tient compagnie. Ces deux édifices officiels attendent les voyageurs descendant de la lune... ou plutôt d'un des villages hauts perchés, quelquefois difficilement accessibles, dont le tramway installé au fond du gouffre doit théoriquement favoriser l'essor économique. Et cela dure longtemps, longtemps, jusqu'à Saint-Sauveur, où le supplice prend fin.

La route, libérée enfin de cette ferraille encombrante, s'engage alors dans un long couloir mouvementé, d'un pittoresque impressionnant, au sortir duquel, dans une sorte de carrefour, entre des montagnes souvent couronnées de neiges, apparaît le joli village d'Isola. De la verdure, des prairies émaillées de fleurs, d'adorables bois de châtaigniers dans lesquels nichent quelques chalets pimpants, des cascades écumeuses bondissant avec fougue, des sonnailles de troupeaux, et un air vif, léger, qu'on respire avec volupté après la fournaise de l'interminable chemin.... Vision charmante, sur laquelle les yeux se posent complaisamment et s'attardent volontiers !

Un vieux clocher roman veille au seuil du village, le pied dans l'herbe d'un pré, la tête près des frondaisons des châtaigniers voisins.

Ah ! le délicieux, l'exquis petit campanile, svelte, élé-

gant, joliment patiné d'un brun doré, le corps percé de quelques fenêtres à arcs géminés d'une finesse étonnante. On en trouve de pareils dans certaines villes italiennes vers lesquelles se ruent les touristes aguichés par les réclames des guides consacrés. Celui d'Isola est plus modeste. Il ne connaît pas l'orgueil des glorifications pompeuses. Pourtant, il est classé comme monument historique, la sollicitude gouvernementale le protège maintenant contre les déprédations et les injures du temps. Mais, pourquoi fait-il ainsi le cavalier seul, à la porte du pays, loin du village et des paroissiens. Il boude?... Il aime la liberté et le grand air?... Non pas. C'est paraît-il tout ce qui reste d'une ancienne église. Jadis, le pays se trouvait à la place où se dresse maintenant le clocher solitaire. Il s'était d'abord installé sur la rive droite de la rivière, mais les crues, les éboulements, forcèrent les habitants à passer l'eau. C'est alors que fut édifié le joli campanile !... Puis, la migration recommença. Un nouvel Isola grandit un peu plus loin, de l'autre côté du torrent de Chastillon. C'est là qu'il est demeuré et prétend vivre, sans avoir à déménager de nouveau.

Une petite place, ombragée de platanes, reçoit le touriste. Une maison assez vaste l'encombre de sa façade régulière ornée de balcons. La mairie et les écoles logent côte à côte dans cet immeuble important — la plus belle demeure du pays — dont un portail surmonté de lions garde l'accès.

Une autre place, dite de l'Église, succède à la première. La paroisse y trône de toute la majesté de son frontispice blanc et jaune et de sa porte de bois sculpté, sur laquelle un saint Pierre robuste converse avec un coq grossièrement découpé, pendant que sainte

Madeleine développe en torrent une chevelure raidie ressemblant à une carapace. La nef est gaie, avec des stucs d'un rococo discret, blancs sur fond bleu, un christ de bois colorié d'un âge vénérable, et sur le maître-autel un vaste treillis de bois doré servant de porte-chandelles, ajouré et contourné à la mode italienne, semé de grappes et de roses, sur lequel se promènent des évangélistes attentifs et des anges joufflus occupés à vendanger les raisins à leur portée.

En face de l'église veillent toutes les institutions civiles du pays : la poste, la caserne des douanes, l'Hôtel de France.... Puis, le village commence, étendant ses ruelles et ses impasses des deux côtés de la « Rue Longue » où sont les négoces et les boutiques. Les épiceries, les marchands d'étoffes, les auberges se coudoient au long de cette voie principale. On trouve un Café-Restaurant Niçois, et pour établir l'équilibre entre les deux rives du Var, un Café de Grasse !.... Çà et là, une porte sculptée, quelques ogives, des entrées de cave à plein cintre laissent penser que les demeures, aujourd'hui banales et décrépies, avaient jadis quelque luxe et une apparence de style. Vers le milieu de la rue, une tour étrange, rectangulaire, avec une toiture de bois, ressemblant à un restant de fortification moyenâgeuse, regarde les passants de l'œil blanc grand ouvert de son horloge impassible. Une chapelle termine le village, au bord de la route conduisant à Saint-Étienne et Saint-Dalmas-le-Selvage.

Les demeures les plus fripées s'ouvrent sur les voies de moindre importance semées de cailloux durs. Tout l'antique Isola se tapit dans ces ruelles sombres où se conservent les vieilles mœurs villageoises, les traditions familiales et quelquefois aussi les savoureux costumes

de nos populations montagnardes. C'est une surprise amusante de retrouver ainsi un peu de notre folk-lore si malheureusement anéanti presque partout sous la poussée du cosmopolitisme et du modernisme imbéciles. Quelle joie d'apercevoir au fond des habitations fumeuses, sur le seuil des maisons flétries, des femmes encore vêtues comme autrefois, la jupe lourde, engoncée, coulissée et plissée à la taille ainsi que chez les jeunes filles de la Zélande, un fichu posé sur les épaules surmonté d'un col Médicis, et la tête serrée dans un bonnet — la *coifa* — à deux rangs de plis tuyautés, autrement seyant et gracieux que l'infâme chapeau débité par les magasins de modes à bon marché. Mais, combien de villageoises oseront, dans l'avenir, garder cet accoutrement original qui les fait remarquer et peut-être les ridiculise un peu aux yeux des « avancés » du pays?

Hélas ! Le progrès veut que disparaissent toutes ces jolies choses du passé, pour laisser la place aux grisailles et aux banalités imaginées par les foules urbaines. Un jour viendra où les musées seuls nous feront souvenir de nos jolies coutumes locales.... Le progrès menace Isola comme le reste du département. A défaut de tramway, un autobus y conduit des estivants récoltés dans les cités du littoral. Il y a une usine électrique, un moulin perfectionné et, je crois, une Coopérative du lait...

« Le bétail est la principale *culture* du pays », me dit un habitant auquel je demande des renseignements sur les ressources de la localité.

Le bétail !.. c'est encore du bon vieux temps, il faut se féliciter qu'on continue à le « cultiver ». Demain, que va-t-on entreprendre dans cette fraîche oasis, pour

la faire trépider de toute l'industrialisation moderne? En fera-t-on une station d'été, un pays d'usines, un centre d'élevage?... On sent vaguement la rumeur lointaine de tout cet avenir encore imprécis. L'orage viendra bientôt sans doute. Le tramway et l'autobus le porteront complaisamment. Lorsqu'il éclatera, les chères coiffes du temps passé s'envoleront, les femmes s'habilleront comme à la ville, et les hommes trouveront de singulières voluptés à boire des boissons homicides.... Ce n'est pourtant pas pour connaître les joies de cet empoisonnement « national », que les gens d'Isola réclamèrent si fort, en 1860, lorsqu'on parla, en haut lieu, on ne sait trop pourquoi, de ne point les faire rentrer dans le giron de la douce France, comme le reste du Comté de Nice.

L'ÉTRAVE DANS LES FLOTS

SAINT-JEAN-SAINT-HOSPICE[1]

> La presqu'île de Saint-Hospice, coquette comme une Vénus Galatée, mollement couchée sur les flots amers.
>
> Th. DE BANVILLE — *La Mer de Nice.*

Au dire des journaux de la localité, l'escadre devait saluer M. le Président Poincaré dans la baie d'Eze.... Avec quelques autres lecteurs crédules, j'avais choisi la pointe de Saint-Hospice comme poste d'observation. Un vent d'Est rageur soufflait à la face des spectateurs des poussières d'eau salée; les arbres du rivage avaient sous les rafales des fuites apeurées, pendant que la mer démontée jetait ses vagues d'un bleu noir à l'assaut des roches grises, aux pointes dures, déchiquetées, s'entassant ainsi que des marches gigantesques, ou s'effondrant en éboulis fantastiques.

L'endroit est d'un pittoresque sauvage, dominant le large où cavalcadent les lames aux blancs panaches.

Des herbes rabougries, quelques touffes rampantes de fleurettes dorées s'insinuent dans les rides des

1. Le village de Saint-Jean-Cap-Ferrat est à 9 kil. de Nice. On y va par le tramway qui suit la route de Monaco jusqu'au pont de Saint-Jean.

falaises, au pied desquelles l'onde mugissante, sans cesse repoussée, bave d'impatience et de fureur. On se croirait à la proue de quelque navire formidable, dont l'étrave puissante trancherait les flots sans merci, inlassablement, d'une marche ininterrompue, éternelle.

En tournant la tête, l'illusion tombe....

Le vaisseau imaginaire n'est qu'une longue presqu'île, au corps renflé de soudaines aspérités, portant, dans des chevelures de pins, une tour ancienne, une chapelle fripée par les ans et, sur ses bords, des villas enfouies dans les fleurs, gardées par des bois d'oliviers dont l'ombre pleine de mystère semble tomber des voûtes d'une basilique champêtre.

Priape, dieu des jardins, trouverait quelque joie à courir à travers ces campagnes parfumées, dans ces buissons où se mêlent le lierre, le thym et la menthe. Avec son cortège de nymphes et de faunes, il pourrait gambader allègrement, bondir, folâtrer à l'instar des chèvres nerveuses auxquelles les gens du pays offrent cette pâture odorante.

Et si jamais, renonçant aux libres vagabondages, il décidait de se faire ermite — non pas à la façon un peu rude des solitaires de la Thébaïde, mais à celle plus aimable des héros de Boccace — il choisirait probablement, pour sa gaie repentance, une des demeures chatoyantes du pays, peut-être cette *Fiorentina* dressée dans sa grâce toscane, à l'extrémité de la presqu'île, bien fardée de rose, de jaune, de blanc comme les maisons de Fiesole ou de la campagne de Sienna, gorgée par les architectes et les décorateurs de marbre, de colonnes, de meubles anciens, de peintures, de bons livres, et qu'un cloître mignon, accolé à la villa pour les méditations de douce philosophie, rendrait

singulièrement propice aux conversations piquantes d'un nouveau Décaméron.

Mais, un saint veille sur ces lieux enchanteurs, un saint qui fût pauvre, déguenillé, vêtu d'une chaîne de fer, ceignant ses reins amaigris d'un cilice douloureux. Saint Hospice est le patron consacré par les traditions et la vénération des fidèles. Priape et son cortège païen n'ont que faire dans ces parages.

Ce n'est pas à dire que saint Hospice y exerce une royauté éblouissante. Le pôvre !

Sa maison, bâtie sur le faîte de la presqu'île, est presque aussi misérable que la cabane dans laquelle il vivait jadis, au temps des Sarrasins et des Lombards. Les Sarrasins avaient dressé à cette place favorable un de leurs fraxinets. Ils y pouvaient entretenir de faciles relations, par la mer ouverte à leurs pérégrinations, avec les fraxinets du massif des Maures où fleurissaient les « maisons mères » de leurs propagandes détestables sur le terroir de Provence et le rivage ligurien. De ce poste admirablement disposé pour l'observation et le départ d'une rapide agression, il leur était également loisible de surveiller les villages voisins, de les menacer et de fondre sur eux au moment propice avec l'impétuosité victorieuse de l'oiseau de proie.

Après ces pirates audacieux, les Lombards y installèrent à leur tour un poste militaire. Mais dans la tourmente effroyable et malgré la rumeur sauvage des guerriers avides de ruts et de pillages, l'ermite Hospice « couvert de cilices, mangeant des racines, et quelques dattes, attentif à la mer qui lui parlait d'éternité », rayonnait quand même d'une lumineuse auréole de sainteté.

C'est pourquoi le Lombard qui voulut lui trancher

le col d'un coup de cimeterre, fut frappé, en divine représaille, d'une paralysie aussi miraculeuse qu'inattendue.

De nos jours, j'oserai dire que le prestige de ce puissant protecteur s'est quelque peu aminci. Aussi bien, des reliques conservées à l'intérieur de la chapelle sont peut-être insuffisantes, à peine convenables pour une toute petite dévotion, une dévotion rustique. Toujours est-il que les vivants paraissent n'avoir qu'un médiocre souci de la demeure de celui qui guérissait généreusement les malades et protégeait les marins en danger.

La chapelle est presque vide, bien saupoudrée de poussière, avec quelques ex-votos clairsemés, et, dans un coin, ainsi que des pièces de Musée, une béquille, un vieux fusil à pierre, quelques débris de cordages de navire. Sur l'autel, des fleurs artificielles fanées, des restants de cierges. Devant une vieille toile retenue par un cadre sculpté vert et or, deux chandeliers, l'un vide, l'autre portant un rogaton de bougie. Le plus bel ornement est sans conteste le groupe de plâtre venu de quelque boutique de la rue Saint-Sulpice représentant le Saint menacé par le sabre de son bourreau, lequel, bien que Lombard, est costumé en Turc !... Pourtant, il y a dans un coin un vieux bénitier qu'une inscription latine fait remonter au XVIIIe siècle, et, au seuil même de la chapelle, une plaque rappelle que Victor-Emmanuel, roi de Sardaigne, d'illustre mémoire, fonda la pieuse demeure.

Peut-être, le petit sanctuaire souffre-t-il du voisinage de la Vierge colossale qu'un propriétaire de la localité. M. Gal, ordonna de fondre, il y a quelques années, avec l'idée de la dresser au sommet de la tour, demeurée debout dans l'effondrement des fortifications dont le

Maréchal de Catinat, en 1691, puis le duc de la Feuillade en 1705, s'étaient emparés avec une aisance étonnante, et que le duc de Berwick fit ensuite sauter à coups de mines au nom du roy de France.

Cette opération française mettait un terme au rôle militaire de la presqu'île de Saint-Hospice. Depuis qu'au XVIe siècle, Emmanuel-Philibert, duc de Savoie, en avait savamment organisé la défense, elle avait suivi le sort des forteresses de Villefranche et de Nice, tirant le canon avec elle, résistant aux entreprises de l'ennemi quand elles verrouillaient leurs portes, capitulant avec empressement lorsque ses puissantes voisines lui donnaient ce fâcheux exemple. Les troupes régulières tenaient en estime ces murailles enracinées dans le rocher autour desquelles la mer mouvante creusait un large fossé. Quant aux pirates, ils la considéraient de loin avec une méfiance respectueuse.

Cependant, un jour l'un deux se révéla plus hardi et de prétentions plus audacieuses que les autres. C'était un rénégat génois du nom d'Occhiali. Il débarqua sans éveiller le soupçon sur la presqu'île et réussit à cerner Emmanuel-Philibert lui-même qui cheminait avec quelques gens de sa suite. Grâce au dévouement de deux de ses gentilshommes, le duc put échapper à l'embuscade, mais le pirate entraîna dans sa felouque les deux prisonniers et se mit en posture de traiter pour leur libération.

La négociation fut rapide et sans complications. Occhiali ne sollicitait ni de l'or ni des vivres, ni même du vin pour ses hommes. Par une fantaisie d'une galanterie piquante et dont on demeure surpris chez un homme de sac et de corde, il revendiqua seulement l'honneur de baiser la main de la propre femme du duc

de Savoie, dont il avait entendu vanter la grâce et l'esprit. Le Génois avait apparemment l'âme sentimentale du mercenaire Mâtho qui, pour les beaux yeux de Salammbô, restitua le Zaïmph, le voile sacré dont Carthage pleurait l'enlèvement sacrilège. Et il ambitionnait de recommencer l'aventure romanesque du condottiere Prinzivalle qui, pour la satisfaction d'avouer respectueusement à la belle pisane Monna Vanna l'amour dont son cœur était plein, ne craignit pas de trahir les troupes que Florence lui avait confiées pour assaillir Pise, la rivale détestée.

Il est vrai que la Duchesse de Savoie s'appelait Marguerite de France, qu'elle était fille de François Ier et passait pour une femme d'une aimable culture littéraire. Du Bellay et Ronsard comptaient parmi ses amis les plus chers et le poète de la *Franciade* chantait ses louanges dans maintes pièces de vers inspirées de la plus tendre reconnaissance. Elle était belle, spirituelle :

Dirai-je que tes yeux enchantent
Les plus constans qui se présentent
Devant ta face, et vistement
Avec ta voix nompareille,
Leurs tires leurs cœurs par l'aureille
D'un vertueux enchantement[1].

Le désir d'Occhiali fut-il satisfait et la duchesse contrainte de subir la caresse du bandit ? L'histoire est balbutiante et la légende incertaine. Au dire des uns, le corsaire connut la joie du baisemain sollicité. D'autres prétendent au contraire que le duc, pour épargner à sa femme le contact de lèvres impures, dépêcha

1. Ronsard — Ode : *A Madame Marguerite.*

vers Occhiali une dame d'honneur, Marie de Gondy, qui, se faisant passer pour sa souveraine, reçut à sa place et sans autres dommages, le baiser du pirate.

Quelque temps après, d'ailleurs, Occhiali fut pris à son tour. On ne lui tint compte ni de sa modération chevaleresque, ni de la tromperie dont on avait usé à son égard. Il eut les honneurs de la potence ducale.

Revenons à la Vierge de M. Gal.

Cet hommage à Marie devait faire de la pointe de Saint-Hospice une sorte de N.-D.-de-la-Garde, favorable aux navigateurs du cru.

Quel mobile poussait ainsi le généreux croyant?

La gardienne chargée de recevoir les visiteurs insinue que ce fut la réalisation d'un vœu pour échapper à un naufrage imminent, ou encore pour avoir des enfants issus d'un mariage récent. Mes souvenirs me portent à croire que M. Gal promit bourgeoisement ce riche cadeau au cours d'une maladie grave...

Quoi qu'il en soit, la Madone, fondue par « Tranquillo Galbusieri », n'a pas été installée sur la tour comme le voulait le donateur. Celle-ci était-elle trop fatiguée pour la porter impunément ? Ou bien, les autorisations nécessaires furent-elles lentes à venir ?... Je ne sais trop. M. Gal est mort et la Vierge est toujours au pied de la tour qu'elle n'a pu gravir. Badigeonnée de jaune, les chairs un peu rosées, le visage paisible et doux, elle languit derrière un léger treillis qui garde, autour d'elle, un minuscule jardinet d'agaves et de plantes grasses.

Sans doute, malgré les vicissitudes rencontrées jusqu'ici, elle veille sur ce pays que Saint-Hospice fait mine de bouder un peu. Ses yeux chargés de tendresse regardent l'onde mouvante étalée devant elle, sur

laquelle dansent, pareils à des bouchons, les barques des pêcheurs de Saint-Jean. Et, s'il lui agrée de tourner la tête, ses yeux rencontrent un des plus admirables panoramas de notre Midi aux clairs paysages et aux radieuses apparitions.

Vers la douce Italie, le rivage de Bordighera, bleuté, vaporeux, perdu dans un lointain de brumes légères, semble le seuil de quelque pays de mystère et de poésie.

Puis, ce sont les collines de Vintimille, les sombres futaies du Cap-Martin, le rocher de Monaco pimpant et lumineux, et ces adorables montagnes en falaises, pétries de vert, de gris, d'ocre et de pourpre, qui portent sur leurs flancs robustes Eze la sarrasine, la romaine Turbie, les ruines d'Olivula, et, pelotonnés à leur pied, Cap-d'Ail, la mer d'Eze, Beaulieu.., tièdes et voluptueuses oasis propices aux amours souriantes et aux tendres rêveries.

Saint-Jean enfin, tout près, fermant le cycle de ces beautés entrevues, dans un cadre charmant d'olivaies, de roses, d'orangers et de cactus, bourg de pêcheurs placé au bord de l'eau, comme Saint-Tropez et Saint-Malo, pour produire des marins, couvant d'un œil attendri son petit port rempli d'esquifs aux claires peintures, dans lesquels s'entassent les filets, les nasses, les lignes et les lièges, où se prendront les rascasses agressives, les tendres girelles, les langoustes aux dures carapaces, les congres souples comme des couleuvres...

Saint-Jean, singulièrement grossi depuis quelques années, ayant les plus jolies villas qu'on puisse imaginer, où s'abritent d'illustres personnages [1], desservi,

1. On se rappelle que le roi des Belges, Léopold, possédait au Cap-Ferrat, sur le territoire de la commune de Saint-Jean, une

à l'égal d'une petite ville, par le tramway, le téléphone et le télégraphe, élevant pour entretenir ses parterres odorants une population laborieuse de jardiniers habiles, réunis en phalange puissante, quelque peu rivale de celle des pêcheurs, les anciens maîtres du pays, longtemps les seuls habitants de ce coin de rivage...

Mais les pêcheurs ne baissent pas pavillon. Ils luttent pour leur bon renom et l'honneur des traditions locales. Les bouillabaises qu'ils récoltent au long des rochers de Saint-Hospice et du Cap-Ferrat sont savoureuses, appréciées des vrais gourmets, aussi fameuses que celles de Marseille ou de Toulon.

Si le grand Flaubert avait daigné venir jusque là, au lieu de s'arrêter dans l'antique Phocée, nul doute qu'il n'eût écrit, comme il le fit là-bas : « Saint-Jean ! sa mer bleue ! Je me bourre de bouillabaise... »

Braves pêcheurs ! Chers marins de notre Méditerranée aux félines caresses !

Parfois le métier ne va pas sans périls. La mer est une tombe immense, accueillante à ceux qui l'approchent et la bravent... Et je me souviens de ce petit « col bleu » de l'*Iéna* que nous avons accompagné jusqu'au cimetière du village, après la terrible explosion du cuirassé. Des fleurs ! Des paroles émues ! Des sanglots dans la foule, et la grande rumeur de la mer voisine berçant le dernier sommeil de l'enfant tombé pour le service de l'État.

A évoquer cette journée ensoleillée, où la joie de vivre flottait dans l'air léger, tout vibrant des sub-

belle propriété qui appartient toujours au domaine royal belge. Maurice Rouvier était aussi un familier de Saint-Jean. Le bronze qui se dresse sur la place du bourg est de Claude Vignon, sa femme.

tiles senteurs montant des jardins embaumés, mon cœur encore se serre d'angoisse et palpite d'émotion attendrie.

Je l'ai revu, le joli cimetière... les tombes blanches s'alignent au long des allées minuscules; deux cyprès, « piliers de la nuit », montent la garde, la tête raidie dans l'azur du ciel.

On pense aux vers mélancoliques de Catulle Mendès :

Avec ses croix de roc, de bois fruste et de fer,
Sur le cap qui s'allonge au loin, fin de la terre,
Le cimetière en fleur descend vers le mystère
De la resplendissante et ténébreuse mer...

Les fleurs se massent en frais bouquets autour des marbres rutilants. Les fleurs sont partout, obstinées, envahissantes, fraternelles... Et c'est la revanche des jardiniers de les faire ainsi pousser autour de toutes les tombes, de celles des terriens comme de celles des gens de mer, sans distinction de métier ou d'origine, pour qu'enfin, réconciliés dans la mort, les uns et les autres reposent, côte à côte, dans la joie des parfums familiers, pendant qu'au pied de la falaise le flot perfide murmure sa séduisante chanson.

LE VILLAGE TRINITAIRE

VALDEBLORE [1]

> Tu n'imagines pas comme je deviens amant de la nature... Je voudrais être vache pour manger de l'herbe.
>
> FLAUBERT — *Correspondance*, t. I.

Les moines de l'abbaye bénédictine de Pedona (maintenant Borgo-San-Dalmazzo) aimaient à secourir les passants et les voyageurs. Afin de mieux assister ceux qui franchissaient les Alpes pour se rendre dans les vallées de la Vésubie et de la Tinée, ils construisirent des refuges au col des Fenêtres et dans le Val-de-Blora. Des sanctuaires, vers lesquels abondèrent bientôt prières et pèlerinages, marquèrent ces utiles et fraternelles étapes. Au col des Fenêtres, ils installèrent une Vierge miraculeuse, sculptée, disait-on, par saint Luc. Dans le Val-de-Blora, ils introduisirent une parcelle de la vraie Croix.

Celle-ci fut étrangement bienfaisante pour la contrée

1. Valdeblore, dans la vallée de ce nom, à 64 km. de Nice. On y va en suivant la vallée du Var, puis celle de la Tinée jusqu'à l'intersection de la route de Valdeblore. Le tramway départemental qui s'amorce au chemin de fer du Sud à la gare de La Mescla conduit au seuil de la vallée, à la gare de Valdeblore.

où elle rayonnait d'une renommée merveilleuse. Un petit village poussa aux abords de la pieuse maison qui gardait la relique vénérée, et des cultivateurs avisés se mirent en devoir de défricher les terres, d'exploiter les belles forêts qui tapissaient les pentes voisines. Leurs efforts furent récompensés et l'agglomération grandissante prit le nom de Saint-Dalmas, en souvenir du glorieux martyr révéré à Pedona. Bientôt tout le pays fut couvert de récoltes, le sol était généreux, les eaux abondantes, la faveur du ciel évidente. Saint-Dalmas de Valdeblora s'épanouit comme une fleur sauvage, vigoureuse et saine, suscitant l'admiration et quelquefois l'envie de ses voisins.

C'est probablement pour déjouer les entreprises des jaloux et défendre les récoltes engrangées dans leurs maisons, que les habitants cuirassèrent le village de murailles, ne laissant pour y pénétrer que de maigres issues faciles à surveiller et à défendre. Ensuite, pour mieux coordonner les moyens de résistance, ces paysans se donnèrent un seigneur...

Le premier de ces tyrans villageois fut, peut-être, excellent. Ses successeurs se comportèrent au gré de leur humeur. Quelques-uns agirent en aimables profiteurs. D'autres affichèrent de funestes et farouches passions. La légende, qui puise souvent ses récits dans des événements historiques lointains, a conservé le souvenir d'un bien vilain sire de Saint-Dalmas, sorte de Barbe-Bleue, qui mettait à mal, avec une joie éroce, les épouses qu'il lui plaisait d'accueillir successivement dans son castel. Le seigneur cloîtrait ses victimes dans une tour solitaire, aux abords du pays, et les habitants terrorisés entendaient les malheureuses emmurées crier leur faim du fond de la geôle, que tout

bas on appelait, en tremblant, la tour de Bramafame (Crie-la-faim). Ce mari détestable occit de la sorte nombre de pauvres innocentes. Il finit par succomber lui-même, un jour, sous la hache (manaïre) d'un garçon du pays qui le soupçonnait de vouloir courtiser d'un peu trop près sa fiancée. Cette justice sommaire accomplie, le peuple courut renverser l'horrible bastille où opérait le tueur de femmes.

De tout ce passé dramatique, quelques traces sont demeurées jusqu'à nos jours. Un vallon, dont les pierres roulent tumultueusement près du village les jours d'orage, porte le nom redoutable de Bramafame ; une cime voisine où pâturent les troupeaux du pays, s'appelle Cime Frema-morta (femme morte) ; les gens de Saint-Dalmas gardent le surnom de « Manaïrouns », mérité par l'exploit vigoureux de l'exécuteur du Barbe-Bleue local ; et certains prétendent que Valdeblore signifie vallée des pleurs.

Ces incidents d'ordre féodal n'empêchaient pas le village de prospérer. Une belle église était construite pour contenir la relique de la Sainte-Croix, avec trois nefs soutenues par de robustes piliers de pierre, des fresques au fond des absides, des tableaux sur les parois, des bois sculptés et dorés sur les autels des chapelles. En même temps, des groupes d'habitants, ambitieux de trouver des terres nouvelles, sortaient de la cité, et, pareils à des essaims échappés de la ruche primitive, fondaient de nouvelles agglomérations, en contre-bas de la première.

Ces émigrations firent surgir du sol les hameaux de la Roche et de la Bolline, qui s'enracinèrent solidement. Celui de la Roche garda une apparence champêtre, des ardeurs purement bucoliques ; mais la Bol-

line, installée dans un site pittoresque, entouré de prairies, de cultures et de bois de châtaigniers, grossit rapidement et, plus heureux que la grenouille de la fable, s'enfla si fort qu'elle atteignit, puis dépassa victorieusement la taille du « bœuf » qui considérait ses efforts avec quelque dédain nuancé d'inquiétude.

Aujourd'hui, la Bolline est la reine de la vallée de Valdeblore. Sa population dépasse celle de Saint-Dalmas. Elle a *son* église, dont les proportions rivalisent avec celles de la Sainte-Croix, des fontaines abondantes, un curé doyen, un bureau de postes, des gendarmes. Et, si la sollicitude gouvernementale a maintenu l'union entre les trois hameaux, en faisant d'eux un village trinitaire, c'est à la Bolline que siège le petit parlement formé par les conseillers municipaux des trois agglomérations.

En même temps, ce chef-lieu fait des grâces et pose à la station estivale. On lui a dit qu'il avait toutes les séductions d'une villégiature souriante, et les fièvres de l'orgueil ont secoué sa torpeur ancestrale. C'est qu'il est charmant, joli à voir, riant et presque coquet dans sa garniture de feuillages et de verdures. Des forêts de châtaigniers, profondes, ombreuses, étalent devant lui des fourrures épaisses, sous lesquelles des gazons moussus semblent attendre le pas léger des sylvains et des faunes. Des montagnes altières le protègent, l'enserrent, le dominant de leurs masses boisées, de leurs rochers, dont certains ont d'étranges reflets cuivrés comme ces faïences mauresques que les amateurs se disputent à prix d'or. Quelques prairies, disposées en plateau de pente douce, font figure de parc devant le seuil des habitations. Et la vallée s'effondre, au pied du village, jusqu'à la

Tinée, en gouffres effrayants, au flanc desquels sont suspendus les lacets de la petite route qui s'écroule jusqu'au lit pierreux de la rivière, au long de laquelle court le tramway départemental de la Mescla à Saint-Étienne de Tinée. Paysage savoureux, où se mêlent les douceurs d'une campagne verdoyante et les austérités des solitudes alpestres.

Le village mignon est tapi dans ce cadre impressionnant, les maisons bien serrées sous des toitures d'ardoise brune, les façades lavées par les pluies et les neiges de l'hiver, une seule rue les entaillant pour laisser passer bêtes et gens. Le progrès a jeté sournoisoisement, çà et là, quelques ferments heureux. Des villas montrent leurs visages clairs, chapeautés de rouge. Des hôtelleries happent le touriste au passage et retiennent des pensionnaires. On parle avec respect de la « colonie étrangère » durant les mois d'été. Il suffira d'un coup de pouce pour appeler à la vie cette oasis frissonnante. L'eau y est excellente, bien meilleure que les crus les plus réputés. Il y a des laitages exquis. Et un air !.,.

Sans doute, la Bolline ne saurait ambitionner d'égaler Saint-Martin-Vésubie, métropole de nos stations alpestres, richement installée dans un site plus ouvert et plus confortable, mieux assise sur de larges feuillées et des prairies herbeuses. Mais elle a je ne sais quoi de menu, de familial, un air de bon logis et d'intimité, qui en rendent l'aspect attrayant et doivent en faire le séjour agréable. Des excursions par les monts et par les vaux attendent ceux qui s'y installent, et les âmes sensibles peuvent s'égarer facilement dans des forêts profondes, tapissées de fraises et de myrtilles, sans danger de rencontrer le seigneur Loup qui si méchamment dévora le

Chaperon-Rouge. Quant aux friands des joies artistiques; il leur sied d'aller jusqu'à l'église paroissiale pour contempler une descente de croix que la tradition attribue au pinceau magistral d'Annibal Carrache, ou de se recueillir pieusement dans la chapelle des Pénitents blancs, devant d'adorables dalmatiques du XVIIIe siècle, dont quelques-unes auraient été taillées dans des soies délicates ayant appartenu à la mélancolique Marie Leczinska.

D'anciennes étoffes, ayant habillé la reine de France aux jours élégants de Louis XV, quelle surprise! Comment sont-elles parvenues jusqu'à ce minuscule village du comté de Nice? Le mystère est troublant et l'énigme probablement insoluble. Les soies sont toujours vivantes, d'une fraîcheur étonnante, douces à toucher d'une main caressante, encore parfumées, semble-t-il, de troublants effluves féminins d'antan...

Il serait injuste, cependant, de s'attarder à la Bolline au point de négliger Saint-Dalmas. Ce hameau vénérable ne mérite ni l'indifférence, ni l'oubli. Il fut le foyer fécond de la vallée et la réputation de son sanctuaire, pour s'être affaiblie avec le temps, demeure encore prépondérante et presque autoritaire. C'est là que les Bénédictins de Pédona assaillirent le ciel des prières les plus ferventes. C'est là que vécurent les seigneurs du Val-de-Blora, et les gentes dames dont ils égayaient leur solitude maussade. Dans sa basilique chargée d'ans, d'innombrables pèlerins se prosternèrent devant la relique de la vraie Croix... Aussi, la route de la Bolline a-t-elle été poursuivie jusque là, et, s'il plaît aux administrateurs départementaux et au génie militaire, elle continuera jusqu'à Saint-Martin-Vésubie, faisant ainsi communiquer par une voie touristique et mouvementée les vallées de la Tinée et de la Vésubie.

Saint-Dalmas recevra de la sorte l'hommage de ceux qui franchiront ce passage alpestre. Il regardera, d'un air plus étonné que revêche, ces envahisseurs qui ne sont ni sarrasins, ni espagnols, ni piémontais, qui ne prétendront de lui ni rançon, ni réquisitions. Il est peu probable que, pour leur plaire, il fasse des avances et esquisse des sourires comme sa fille, la gracieuse Bolline. Saint-Dalmas est un village austère. Il porte le poids d'une féodalité longtemps guerrière et de servitudes monastiques subies durant des siècles. Certes, le couvent des Bénédictins a disparu, la demeure seigneuriale est maintenant occupée par de paisibles campagnards qui font cuire dans la grande cheminée blasonnée de la salle d'apparat leurs modestes aliments. Qu'importe, le pli est définitif comme une ride, l'âme populaire est façonnée par de longues et victorieuses accoutumances. Le village demeure un peu grave, un peu triste, recueilli et ombrageux.

Aussi bien, le paysage favorise-t-il ces sentiments et cette manière d'être. Les champs sont clairsemés, les prés moins florissants, de hautes montagnes dénudées, aux flancs semés de pierrailles, bordent la vallée vers le nord, la Colmiane et les contreforts du Tournairet dressent au sud leurs pentes assombries par les velours des sapins et des mélèzes, des eaux glacées cascadent dans les vallons aux larges thalwegs en éboulis. Le grand silence des régions alpestres, où les neiges d'hiver semblent étouffer les bruits et les clameurs, donne au pays une solennité troublante. Cette nature est singulièrement favorable au recueillement et à la méditation.

Le sanctuaire de la Sainte-Croix trouvait, de la sorte, une utile complicité dans les efforts d'une

nature sauvage, souvent menaçante. Aussi, l'avait-on, par de successifs agrandissements, transformé en basilique importante, dont la renommée de beauté et de robustesse, s'étendait dans toute la région. Si grande était cette réputation, qu'elle a séduit l'imagination des historiens locaux, au point de les faire choir dans d'étonnantes outrances. A les lire, l'église de Saint-Dalmas serait une merveille d'architecture, resplendissante de richesses artistiques. Certains l'ont même comparée à la superbe basilique d'Utelle.

Il faut calmer ces enthousiasmes injustifiés.

C'est une solide église romane, bâtie sur crypte, précédée d'un porche vigoureux, ornée d'un clocher patiné par le temps, dont les trois nefs sont assez vastes, et qui ne serait pas sans grâce harmonieuse si les mécréants, chargés de veiller sur sa tenue, ne l'avaient entièrement habillée de crépi blanc, masquant ainsi les détails des moulures et des colonnes de pierre, sous une vêture banale et grossière. Quant aux peintures, que la vanité locale attribue sans rougir aux Bréa, il en est de vénérables, probablement du XVIe siècle, mais sans aucune parenté avec les œuvres des illustres peintres niçois. Le trésor est mieux fourni, deux pièces d'orfèvrerie y brillent superbement, une croix processionnelle garnie d'émaux et un délicieux calice du XIVe, probablement donné par un Camous, dont les armes parlantes sont figurées par des cornes de chamois soulignées du mot *Chamos*. Ces précieux objets, dont on ne semble pas soupçonner à Saint-Dalmas la valeur croissante, ont figuré à l'exposition du Petit Palais en 1900.

Ajoutons à ce modeste inventaire, quelques vieux saints de bois, une table de communion en noyer mas-

sif, des autels polychromes, et nous aurons dénombré les richesses de l'antique basilique.

Jadis, elle dut connaître d'autres splendeurs et des concours de fidèles plus empressés. Mais, le couvent dont elle se fortifiait n'est plus, un seul prêtre y assure le service du culte, et le charnier qui bordait une des façades, avec ses multiples trous par lesquels les hommes, les femmes, les enfants et les non-baptisés s'en allaient dans l'autre monde par des voies différentes, est désormais fermé à double tour. Les morts n'ont plus droit qu'au cimetière communal, sépulture uniforme, consacrée par les règles du progrès.

Ce dernier a secoué suffisamment la petite ville pour abattre la plus grande des poternes d'entrée du moyen âge et de larges morceaux des remparts. Ce qui subsiste des fortifications a pris un air débonnaire et démocratique, la plupart des portes en ogive ou de plein cintre et des fenêtres sculptées ont disparu, démolies ou ravies par les brocanteurs. Une mignonne fenêtre à arcs géminés surnage miraculeusement dans ce désastre, attendant l'amateur qui l'emportera. Le passé n'a que de maigres attraits pour des montagnards si haut perchés, et l'antique mesure du blé — l'hémine — creusée dans la pierre, où tant de générations jaugèrent leurs récoltes, gît lamentablement sur le bord de la place sans que nul songe à donner à ce vieux travailleur une retraite convenable. Tout s'effrite, s'affaisse, et, sur l'ancienne maison seigneuriale, un restant d'inscription qui accompagnait un cadran solaire, rappelle mélancoliquement la fuite des heures : *Ambiguis alis, labilis hora volat.....*

PAYSAGE FANTASTIQUE

PEILLON [1]

Chaque ville de France, même la plus humble, est un joyau sur la robe verte de la patrie.

A. FRANCE — *Pierre Nozière.*

Gustave Doré, génial inventeur de paysages fantastiques et de bourgs haut perchés, auraient eu grande joie à considérer le village de Peillon, tel qu'il apparaît au sortir d'un brusque tournant de la vallée conduisant à Peille et à l'Escarène.

Sur la crête d'un rocher en pain de sucre, auquel d'effroyables précipices font une défense naturelle merveilleuse, les maisons sont tassées, serrées les unes contre les autres, ressemblant de loin à de mystérieux oiseaux au gris plumage un instant arrêtés sur le roc sauvage et prêts à reprendre leur vol à la première alerte. Comment tiennent-elles sur la pente escarpée ? Comment ne glissent-elles pas jusqu'au fond du gouffre ouvert devant elles ? Miracle. Elles s'agrippent au rocher de toutes leurs forces, résolues à

1. A 14 km. de Nice. On y va par la vallée du Paillon jusqu'au port de Peille où on prend la vallée de Peille qui conduit à l'Escarène.

ne point choir, sachant que cet effort les doit protéger contre les entreprises des voisins et des pillards.

Qui se mêlerait, en effet, d'escalader cette montagne diabolique? Quels assaillants seraient assez téméraires pour tenter de se hisser jusqu'à ces murailles, au risque de se voir écrasés sous le jet des flèches et des pierres roulantes? Bien fol serait celui qui risquerait une si dangereuse équipée ? Tel qu'il est, le village défie toutes les attaques de vive force. Les habitants, les portes fermées et les herses baissées, peuvent regarder sans effroi les troupes et les bandes aventurées dans la vallée, se rire des menaces et des sommations. D'ailleurs, pour lui donner mieux encore le sentiment de la force et de l'inexpugnabilité, la nature prévoyante a dressé derrière le bourg de hautes falaises rocheuses qui le gardent des surprises venant du nord et l'enserrent amoureusement, d'un geste de protection quelque peu autoritaire, comme font les célèbres montagnes de Fontaine-de-Vaucluse pour la source bouillonnante où le tendre Pétrarque chanta les tourments d'un amour malheureux...

Cependant, en approchant de ce village étrange, en considérant d'un œil moins romantique le roc où il perche, le paysage au milieu duquel il se dresse, les cultures paisibles étendues à ses pieds, les bois d'oliviers et de pins dont sont tapissées les premières pentes de la montagne, on se prend à sourire de l'impression première. Il faut chasser les souvenirs des légendaires et poétiques créations de Gustave Doré. Pas de manoir à tourelles, dressé sur les ergots de ses remparts comme le fameux Chastel de la Roche-Corbon-lès-Vouvray des *Contes* de Balzac. Pas même de pont-levis et de fossés. Peillon a peut-être jadis offert

un asile commode aux cultivateurs du pays, soucieux de trouver un refuge lorsque les feux des environs annonçaient le débarquement des corsaires barbaresques ou l'irruption de bandes armées. Le village avait, sans doute, des murailles solides, une porte fortifiée facile à verrouiller et à défendre, des souterrains creusés dans le rocher pour enfouir les récoltes et cacher les objets précieux. Mais il ne s'y trouvait certainement pas d'hommes d'armes ou de milices seigneuriales, les habitants comptant uniquement sur leur courage et les difficultés de l'escalade pour échapper aux dangers du moment.

Lorsqu'ils avaient choisi cette place mal commode, à l'écart des chemins fréquentés, dans une solitude de montagnes dénudées et sauvages, ils avaient jugé, en effet, la position sûre. Ils venaient, disait-on, de quitter le terroir de Peille, désireux de prendre racine ailleurs. L'endroit leur avait plu pour ses avantages naturels. Ils comptaient bien, à l'abri du bourg juché sur le faîte du rocher où ils avaient résolu de se fixer, mettre en valeur les campagnes environnantes, élever des troupeaux, cultiver l'olivier, le blé, la vigne, engranger paisiblement les récoltes. Et, de fait, il semble bien que ces vœux bucoliques aient été remplis. L'histoire ne rapporte pas de faits de guerre où se mêle le nom de Peillon. Le village, au contraire de sa turbulente voisine Peille, paraît avoir vécu en marge des agitations belliqueuses et des complications diplomatiques, les habitants limitant leurs ambitions aux labeurs agricoles auxquels ils entendaient se vouer. Aussi, ne connurent-ils pas, probablement, de grandes épreuves, les destructions et les pillages sensationnels dont s'accompagnent naturellement les glorieuses aventures de la

guerre. Le village subsista en dépit des orages et des troubles, se faisant petit, modeste, se pelotonnant en quelque sorte, pour ne point attirer l'attention et provoquer les convoitises.

Les siècles passèrent sans trop compromettre cette heureuse sérénité...

De nos jours, Peillon n'a pas dépouillé sa physionomie d'autrefois. Il a gardé cet aspect méfiant et farouche qui, de loin, le fait prendre facilement pour un poste de guerre, capable d'attirer la foudre des batailles. Mais ce visage n'est qu'un masque imposé par la nature. Les précipices qui le défendent se vêtent aimablement de figuiers de barbarie et de cactus. Les champs d'oliviers et les forêts de pins lui font une ample collerette verdoyante ; des vignes sont installées sur les « planches » les mieux ensoleillées ; l'antique porte qu'on fermait encore, il y a quelque cent ans, le soir venu, pour tenir en respect les maraudeurs, a disparu. A peine peut-on reconnaître sur un pan de muraille encore debout des vestiges de ses ferrures. Devant l'entrée maintenant béante, une placette, ombragée de platanes, accueille le touriste qui monte jusqu'au village, pendant que dans une vasque d'un joli dessin l'eau d'une fontaine abondante lui souhaite une discrète bienvenue.

Après cette claire aubade, on peut s'aventurer dans le bourg, ou plutôt lui donner un assaut, tellement les ruelles sont de pente roide, les maisons pressées les unes contre les autres comme pour arrêter et décourager l'assaillant, les voûtes, les culs-de-sac, les souterrains répandus à profusion pour le déconcerter et le tromper. Deux rues seulement dans cette masse confuse de maisons, aux façades de pierres grises où

poussent des herbes vulgaires, la rue *Soutrana* et la rue *Soubrana*. Les édiles du cru ne se sont point souciés d'inventer des noms modernes pour les pauvres voies publiques de Peillon. Il ne les ont point débaptisées et, pour mieux les garder intangibles dans leurs appellations traditionnelles, ils ont eu soin de ne pas les orner d'inscriptions ou de plaques dont la présence eut semblé du reste quelque peu ridicule pour une voirie si modeste.

Toutefois, ils s'appliquent soigneusement à leur garder un aspect aimable et une tenue décente. Un pavé quelque peu caillouteux mais solide donne à ces ruelles une apparence confortable. Le balai du serviteur communal préposé à la toilette du village, fait consciencieusement son office. Les demeures ont bonne mine avec leurs figures austères. Quelques-unes même se vêtent pudiquement d'un léger crépi. L'auberge, par exemple, que ses fonctions obligent à afficher quelque élégance afin d'annoncer dans un sourire engageant qu'elle tient à la disposition du passant « Bon vin et Comestibles ». L'autorité municipale veille de plus à ce que nul ne compromette la netteté des rues d'un geste inopportun. Près des fontaines, des avis énergiques somment les habitants d'aller faire leurs ordures ailleurs... hors les murs. Si grand est le zèle de ceux qui veulent les voies publiques sans souillure et sans odeurs, qu'un même ukase est au seuil du four public où les femmes du pays vont cuire leur pain : « Défense de faire des ordures dans le four sous peine d'amende »...

De degré en degré, d'échelle en échelle, on arrive jusqu'au sommet du village. L'église paroissiale y remplit l'office de donjon, dominant le pays de ses murailles massives arcqueboutées sur le précipice voisin,

son clocher dressé hardiment dans le ciel, orné d'une horloge où chacun peut suivre à l'aise la marche du temps. Les gens de Peillon se préoccupent-ils d'observer le jeu des aiguilles ? On peut en douter. L'horloge est neuve. Durant cinquante ans, « l'ancienne » était demeurée, à ce qu'on dit, ankylosée par une paralysie générale, se refusant obstinément au plus petit mouvement, sans que nul ne fût troublé par cette stagnation têtue. Le soleil, antique et facile horloge, suffisait largement aux besoins du pays et la vie de chacun se réglait sur le céleste cadran. Un maire généreux a mis un terme à un état de choses consacré par les ans. Il a voulu que ses administrés connussent l'heure comme à la ville et, chassant la vieille percluse, installa à sa place la machinerie qui carillonne maintenant de toute l'ardeur de ses rouages neufs. Les habitants dûment avertis ainsi de la fuite des heures, en sont-ils plus heureux ?...

Pour faire honneur à la nouvelle horloge municipale, l'église a badigeonné sa nef de bleu et de blanc et rangé avec soin ses bancs et ses chaises. Elle n'a malheureusement aucune œuvre d'art à mettre sur ces murs restaurés et la vieille toile représentant une transfiguration dont s'orne le maître autel est d'une peinture vulgaire. Pour trouver quelque joie artistique, il faut sortir du village et gagner une églisette dressée près des champs d'oliviers, la chapelle des Pénitents Blancs. Des cyprès, des rosiers, des vignes lui font une garde champêtre. Un clocheton tout vernissé de tuiles étincelantes le couronne coquettement. La nef est minuscule, ornée de quelques boiseries anciennes et de stucs en guirlandes d'une grâce aimable. Et sur la voûte de l'abside, des fresques s'étalent, encore fraîches

et attirantes malgré des moisissures envahissantes, rappelant pour le style et la disposition des fonds les peintures de Mantegna dans l'église des Eremitani de Padoue. Mêmes architectures inspirées de la Renaissance, mêmes naïvetés de proportions et de perspective, mêmes saveurs dans l'intervention des détails accompagnant les scènes classiques de la Passion. L'œuvre est intéressante et mérite plus d'égards qu'on ne semble lui en réserver à Peillon.

Ce trésor villageois, capable d'attirer le touriste ou l'amateur, est mal protégé par une toiture branlante, et les excellents voisins préposés à sa garde ne lui témoignent qu'une considération médiocre. C'est dommage. Les fresques de Peillon suffiraient déjà pour justifier l'excursion jusqu'au village.

Pour ceux que n'émeuvent point ces « vieilleries », le bourg lui-même est d'un attrait suffisant. L'air y est piquant et sain, la vie paisible, l'horizon assez étendu pour ouvrir le champ aux rêveries et aux galopades de l'imagination. Et, lorsque au crépuscule, l'astre du jour, avant de descendre derrière les lointaines montagnes de l'Estérel, jette dans un dernier sourire sur les falaises qui courent derrière le village de mystérieuses poudres roses et mauves, tandis que s'assombrissent la vallée de Peille, les collines de Drap et de Contes, le spectacle est féerique, à la fois poignant et fantastique, capable de tenter l'artiste déjà rassasié des beautés de la nature et de dérouter le pinceau le mieux habitué aux merveilleuses transfigurations du pays méditerranéen.

TABLE DES MATIÈRES

LA CEINTURE DE VÉNUS

VILLES DE GUERRE

VILLES FÉODALES

Pages

VILLES ET SITES PITTORESQUES

ACHEVÉ D'IMPRIMER

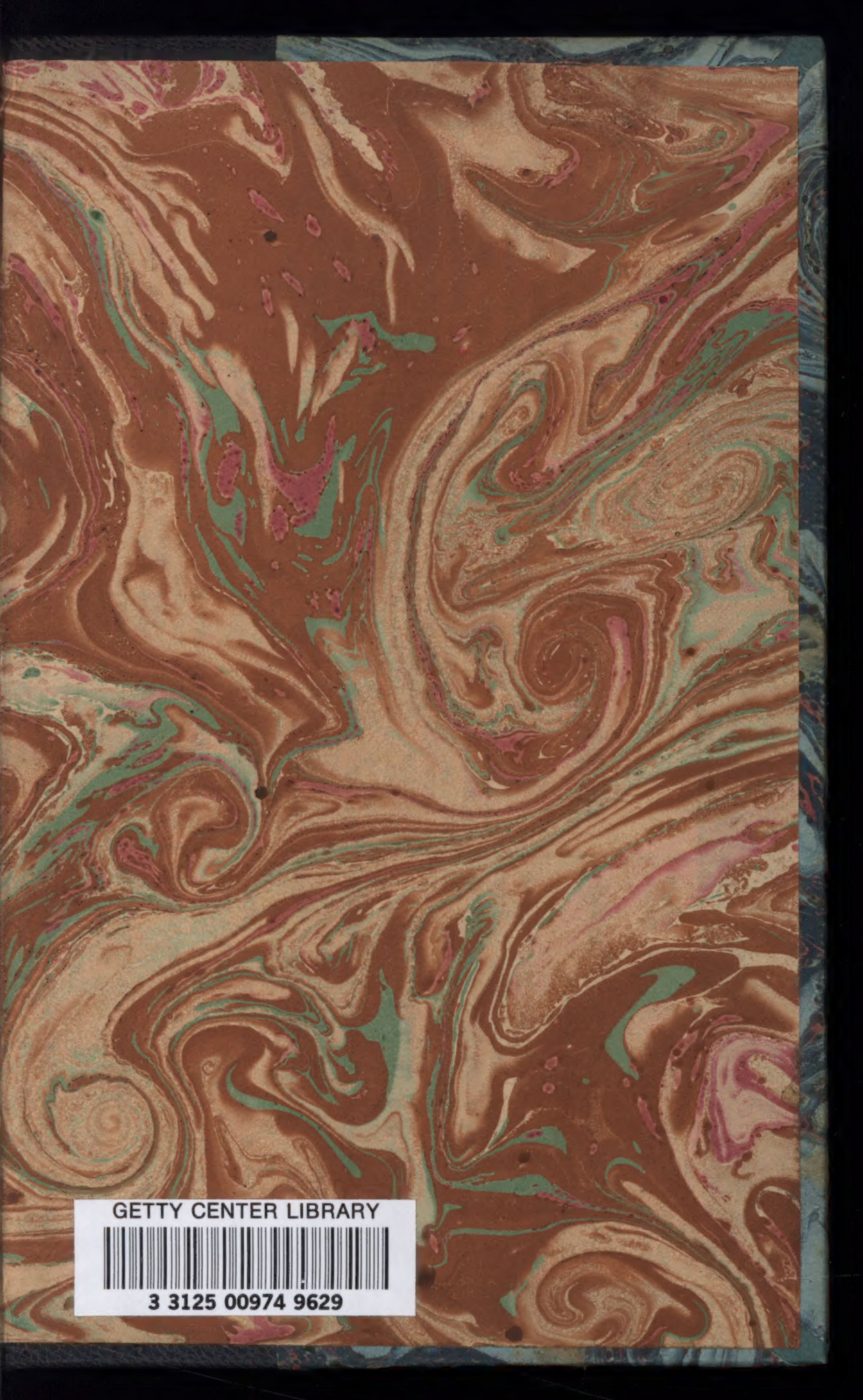
CHEZ PROTAT FRÈRES, A MACON,

LE 25 MARS 1920

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

L'Ane de Gorbio. Nouvelles (Grasset).
La Mare ensoleillée. Roman (Grasset).
Poussières d'Italie. Deux volumes (Ollendorff).
A travers la Hollande (Van Oest).
Mon Pays. 1re série (Van Oest).




GETTY CENTER LIBRARY
3 3125 00974 9629

